

Jean-Claude Dorléans

Brassée de Broutilles Trois

Septembre 2013-mai 2014

Si j'avais un peu de pudeur, si peu que ce fût, je ne pourrais, bien sûr, absolument pas écrire, seul écrit celui qui n'a pas de pudeur, seul celui qui est sans pudeur est capable de se saisir de phrases et de les déballer, et de les jeter tout simplement sur le papier, seul celui qui est sans pudeur est authentique.

Thomas Bernhard

Rien ne donne plus froid aux mains que de s'apercevoir que l'on a oublié ses gants.

Ramón Gómez de la Serna

Le plus artiste ne sera pas de s'atteler à quelque gros œuvre, comme la fabrication d'un roman, par exemple, où l'esprit tout entier devra se plier aux exigences d'un sujet absorbant qu'il s'est imposé ; mais le plus artiste sera d'écrire, par petits bonds, sur cent sujets qui surgiront à l'improviste, d'émietter pour ainsi dire sa pensée. De la sorte, rien n'est forcé. Tout a le charme du non voulu, du naturel. On ne provoque pas : on attend.

Jules Renard

D'aucuns parmi mes nombreux lecteurs ayant été abasourdis par le tapage médiatique qui a présidé à la mise sur le marché ô combien littéraire de mon ouvrage précédent, fort opportunément, et intelligemment faut-il le rappeler, intitulé *Brassée de Broutilles Deux* dès lors que lui-même succédait à *Brassée de Broutilles* tout court puisque, encore ignorant du succès qu'il allait rencontrer, je n'avais pas à l'époque jugé pertinent de l'appeler *Brassée de Broutilles Un*, vu que j'aurais eu l'air sacrément malin si, la gloire tout autant que l'inspiration se faisant attendre, je m'étais montré peu enclin à poursuivre dans cette voix, d'aucuns donc disais-je avaient pouffé, chuchotant en aparté que je n'aurais quand même pas l'in vraisemblable audace – le monstrueux culot, osèrent prononcer un ou deux insolents probablement incultes – d'en sortir un troisième, issu du même tonneau.

Autant vous dire que je fis fi de telles désobligeances et m'embarquai sans plus de précautions dans la confection, au jour le jour, d'un nouveau ramassis – les poètes parlent plutôt de recueil mais ce sont des poètes et c'est précisément ce qui nous différencie – ramassis donc de textaillons dont l'unique fonction est de me distraire en détournant l'auteur que je suis – n'en déplaise aux quelques pisse-froid convaincus qu'il n'est de véritable auteur que romancier – des pensées criminelles qui occupent généralement son esprit dès le réveil, alors même que la charmante épouse du buraliste assermenté partage déjà volontiers avec ses voisins l'audition des derniers grands succès de la chanson française et que nul dictateur démocrate n'a encore fait connaître au monde sa volonté d'abolir définitivement la peine de mort pour des faits avérés de corruption. Nul ne s'étonnera donc d'apprendre que l'œuvre ainsi finement élaborée soit sobrement titrée, ainsi qu'il convient, *Brassée de Broutilles Trois*.

Est-il vraiment nécessaire de redire une fois encore que le contenu de cet opus trois ressemble assez à celui des précédents et qu'il n'y a point lieu d'aller s'imaginer une quelconque évolution vers un mieux-disant culturel, comme justement les concernés aiment à dire. Non, la source continue de débiter sa belle eau claire dont le goût et l'odeur sont rigoureusement inchangés, à peine un grain de sable de temps à autre, sans danger aucun, y compris pour les femmes enceintes et les nourrissons.

Bien entendu, je n'ignore pas que l'idée d'une *Brassée de Broutilles Quatre* mûrit en ce moment même dans mon cerveau détraqué, mais je voudrais d'ores et déjà implorer mes innombrables lecteurs de bien vouloir patienter un instant car je n'ai pas encore tout à fait clôturé le numéro trois. C'est que, voyez-vous, l'écriture n'est pas une discipline olympique ni le plumitif un athlète de haut niveau. Celui-ci évolue à l'abri des caméras et des commentaires imbéciles, il est seul dans son réduit et s'acharne dans le plus grand silence – à peine un hurlement exaspéré de temps à autre – à faire rendre gorge aux mots afin qu'ils crachent la vérité, la sienne, et ainsi se subliment. L'homme, la femme quelquefois également, penché sur sa besogne, pèse lesdits mots un par un afin que la phrase atteigne la densité qu'il estime idéale, ou approchant de l'idéal car il n'est pas homme, l'homme qui pèse ses mots, à s'acharner en vain pour un résultat forcément satisfaisant qu'il voudrait immédiat. Demain, ou après-demain, il fera jour, et tant pis si les nuages soudain amoncelés au-dessus de sa tête l'obligent à un compromis avec la mafia du nucléaire, il reprendra alors l'ouvrage interrompu, remplacera un adjectif, déplacera une virgule, chamboulera le tout, sèmera la zizanie pour, finalement, rétablir – grâce à l'informatique – la version d'origine dont la tortuosité lui semblera peut-être plus musicale et davantage agaçante pour les esprits qui se prétendent cartésiens mais ne sont en réalité qu'étriqués homoncules au propos aussi sec qu'une orange sans son jus.

L'homme qui pèse ses mots semble avoir opté pour le minimum syndical, il fait court, naturellement. On se gardera bien évidemment de confondre forme brève et maigreur d'anorexique. Forme brève égale modestie, profil bas, par comparaison avec la fiction romanesque qui exige le plus souvent que le lecteur n'ignore rien de la psychologie des personnages, de la couleur de leurs cheveux, de la pointure de leurs escarpins, de la marque de leurs voitures et de leurs problèmes d'éjaculateur précoce. À chacun selon ses ambitions mais sans surtout prétendre écrire au-dessus de ses moyens. La broutille correspond idéalement à cette époque où la fameuse crise oblige le pauvre à se serrer la ceinture afin que le riche se goinfre davantage, la broutille est par définition économe. Elle veille au non-gaspillage des mots, du papier, de l'encre, du temps de l'auteur et, par voie de conséquence, de celui du lecteur. Une bonne broutille s'avale cul sec, comme le siphon engloutit sa dose de Destop afin qu'il se décoince et libère ses humeurs ; à la différence du produit pour déboucher les éviers, qui est à usage unique, les meilleures broutilles peuvent servir plusieurs fois.

On m'objectera sans doute que je me répète et que, au terme de deux-cent-trente et une de ces broutilles j'ai bien dû rabâcher ici et là. Fort possible en effet, et alors ? L'existence n'est-elle pas un perpétuel remake et, lorsque nous trouvons matière à vitupérer – c'est un exemple, évidemment, puisqu'on peut tout aussi bien s'enthousiasmer ou s'émouvoir mais admettons que ce soit plus rare – pourquoi devrions-nous nous abstenir de ressasser aussi longtemps que ladite matière nous colle aux semelles ?

C'est assez dire combien ce ramassis-ci semble tout indiqué pour ensoleiller vos plus sinistres journées d'automne endeuillées par des averses diluviennes agrémentées de grêlons dont la taille est immanquablement égale à celle des œufs de pigeon ; ou bien rafraîchir vos nuits affreusement caniculaires d'éventuels insomniaques privés de climatiseur et, au bout du compte, enchanter le peu de temps qu'il vous reste à vivre dans l'attente angoissée d'un cancer qui n'en finit pas de différer son entrée en scène, comme s'il peaufinait longuement son effet de surprise.

Soixante-dix-sept broutilles pour terminer sur un éclat de rire en patientant encore un peu.

JCD

Je ne sais pas

J'ignore s'il faut en chercher la cause jusque dans son éducation chrétienne – d'aucuns ne prétendent-ils pas que la France serait quelque chose comme la fille aînée de l'Église, auquel cas j'aimerais bien qu'on nous dise qui est le père et où donc est passée la cadette – mais il est vrai que l'autochtone aime à pousser l'obligeance parfois exagérément loin. À première vue et me connaissant moi-même je suis tenté d'affirmer le contraire mais, en y regardant mieux, force est de constater l'empressement avec lequel le citoyen le plus ordinaire (je veux parler ici du quelconque qui, à certaines heures de la journée, s'en vient prendre un bain de convivialité en centre ville sous prétexte de ravitaillement) s'emploie à renseigner l'automobiliste égaré désireux de se rendre sans trop tarder rue Bernadette Soubirous. Solidement campé sur ses deux jambes, le renseigneur bénévole s'inspire un court instant de Rodin et adopte sans vergogne l'attitude concentrée de l'homme qui s'interroge et se tâte afin de ne point commettre d'erreur susceptible de mettre l'infortuné nomade dans l'embarras. Puis, comme un qui aurait mûrement pesé le pour et le contre, il se lance avec conviction, gestes idoines à l'appui, dans une explication des plus convaincante. Indiquant avec fermeté la deuxième à droite, l'inévitable rond-point où trône avec insolence l'œuvre d'art commandée au cousin du maire, la supérette à l'angle du boulevard bordé de platanes, à moins que ce ne soient des marronniers, qu'il faudra emprunter avant de tourner dans la troisième à gauche, là où il y a une fontaine forcément d'époque, et ensuite vous trouverez facilement, votre rue c'est celle qui part en biais – indication scénique illustrant le biais – juste après un restaurant, ou un fleuriste, mais je crois qu'elle est en sens interdit et, à mon avis, vous feriez mieux de retourner vous garer sur le parking devant la gare. Ce qui tendrait à prouver qu'il existe encore des communes ayant l'immense honneur d'être desservies, hors tgv, par ce qu'il reste de la Société nationale des chemins de fer français.

À l'évidence l'indigène est donc obligeant, même si un soupçon de perversité sadique n'est pas à exclure, ponctuellement. S'il est une réponse dont le bonhomme, ou la bonne femme, s'interdit l'usage c'est sans aucun doute le coupable *Je ne sais pas*. Un tel aveu lui serait déshonorant, la honte l'empourprerait, il n'oserait plus se regarder au miroir tant son ignorance affichée au grand jour l'humilierait durablement. Ce n'est vraiment pas la peine d'être responsable des réassorts chez Darty si l'on est infoutu de savoir où se trouve la rue Bernadette Soubirous et suivant quel itinéraire précis il convient de s'y rendre. Il est certes beaucoup plus facile pour l'exploiteur agricole berrichon assis sur le siège de son tracteur John Deere d'indiquer d'un geste approximatif à qui le lui demande la direction de Vierzon, avant d'ajouter *c'est tout droit* en étant certain de ne pas se tromper. Mais connaître la cité dans laquelle on a élu domicile est une autre affaire et ce serait se disqualifier que de répondre *Je ne sais pas*. D'ailleurs, quels que soient la question et le domaine concerné nul n'ira avouer son incompetence en répliquant *Je ne sais pas*, et ce d'autant moins que divers artifices lui permettent de pallier une éventuelle mais toujours possible ignorance concernant tel ou tel autre sujet. Tout virtuose convenablement formé à l'école de la politique peut ainsi tout à loisir répliquer par une autre question, développer avec enthousiasme une riche analyse d'un problème différent dont il a une absolue maîtrise ou faire référence à cette déclaration péremptoire d'un éminent expert qui affirmait que...

Intellectuels et artistes, ou prétendus tels, ne dérogent nullement à la règle. Ils sont capables d'expli-

quer, avec de délicieux détails qui fleurent bon le vécu, le pourquoi de ceci ou cela dans leur *œuvre*. Le plus médiocre auteur-compositeur-interprète de la moindre chansonnette est tout disposé à nous narrer la genèse complète de sa dernière ritournelle, poussant même la bonne volonté jusqu'à nous communiquer les coordonnées de son psychanalyste éventuellement lacanien.

Concernant la rue Bernadette Soubirous je ne sais pas où elle se trouve. Possiblement à Lourdes – Gougueule me souffle qu'il s'agirait d'une avenue, c'est assez dire l'importance de la chose – mais je ne suis jamais allé à Lourdes. Et puis je l'avoue, je ne suis pas responsable des réassorts chez Darty.

septembre 2013

Et si jeunesse savait...

Je suis persuadé qu'à une époque assez nettement antérieure à l'invention de la crème Revitalift-anti-rides, anti-âge parce que nous le valons probablement bien ! – la très honorable mère d'une jolie-jeune-fille pas trop moche espérait pour la chair de sa chair qu'elle fût séduite par quelque brillant garçon suffisamment audacieux pour qu'il ambitionnât de diriger, un jour mais sans toutefois trop attendre, le monde. Ou une bonne partie, en tout cas. Car l'audace serait, semble-t-il, ce qui fait cruellement défaut à la plupart des individus dont on entend dire qu'ils se complaisent plutôt mollement dans l'inertie la plus débiliteuse alors même qu'avec un peu de courage et de bonne volonté il leur serait tellement aisé, et gratifiant, de simplement réussir – mais peut-être s'agirait-il ici de propos haineux et monstrueusement pessimistes avancés sans preuves par quelques groupuscules de nantis qu'habite cette fierté légitime d'être nés au meilleur moment là où il fait bon vivre.

L'absence d'audace constitue un sérieux handicap dans la vie, c'est en somme comme disposer de deux mains et n'en utiliser qu'une, probablement par souci d'économie. Qu'un vieillard quelconque s'économise, on peut le comprendre et lui parler d'audace relève peut-être, après tout, d'un excès d'insolence. Mais la jeunesse fringante, n'est-ce pas à elle d'entreprendre des actions risquées, non pour diriger le monde mais, au moins, pour le changer. Ou tenter, puisque l'optimisme, aussi déraisonnable soit-il, ne saurait s'interdire une relative modestie. Hélas, il appert des faits présents qu'elle ait choisi (définitivement ?) de rester dans le rang et de ne contrarier personne. La conclusion qui dès lors s'impose est donc que la jeunesse fringante, et éventuellement plus ou moins joliment fringuée (comme disait à peu près Queneau), manque singulièrement d'audace, car c'est manquer tristement d'audace que de n'ambitionner pas davantage que gagner un peu d'argent pour changer de téléphone portable, de voiture, d'appartement. C'est, me semble-t-il, marcher avec timidité, l'échine courbée, dans les traces boueuses de ceux qui ont, eux, vraiment réussi parce que leur audace n'en était pas, mais seulement de l'opportunisme arrosé de mépris pour ceux-là qui justement allaient chercher à les imiter sans en avoir la capacité. Ni l'envie.

Sans la colère, l'audace n'est qu'arrivisme. En contrepartie d'un téléphone portable, d'une voiture, d'un appartement, la jeunesse fringante aurait appris la soumission. Riche de tous les gadgets qui l'autorisent à se croire arrivée elle a sans doute oublié de se rebeller, elle ne sait même plus dire non, seulement amen. Les nantis dodus, qui s'attendaient au pire et même à ce qu'on leur coupât la tête comme aux grandes heures de la Révolution, avaient pourtant fait le nécessaire, doublant, triplant les effectifs de police et les armant des toutes dernières trouvailles technologiques, obtenant le soutien sans condition de tous les corps d'armée, protégeant leurs avoirs avec des flopees de caméras de surveillance, bien inutilement. Car la jeunesse fringante n'a nulle envie d'en découdre. Telles qu'elles ont été établies, les règles semblent lui convenir et elle ne voit vraiment pas l'utilité qu'il y aurait à prétendre les changer. Bien entendu, elle ne serait pas hostile – qui parle d'hostilité ? bien au contraire – à jouer davantage des

biens que l'on met à sa disposition mais de là à se révolter pour les obtenir il y a un pas qu'elle s'abstient de franchir. Fringante certes, mais raisonnable. Et donc prudente.

Possiblement, ladite jeunesse – à l'exception bien sûr de celle qui, naissance oblige, aura toujours assez pour vivre agréablement – est-elle aujourd'hui persuadée qu'il est désormais bien tard, trop tard, pour espérer encore que demain soit un autre jour. À moins qu'elle n'ait choisi de s'en foutre et de se retirer sans combattre. Peut-être sa lucidité est-elle à ce point affûtée qu'elle connaît déjà la fin de l'histoire, estimant qu'il est de beaucoup préférable de s'abstenir. Peut-être a-t-elle terriblement raison...

octobre 2013

N'est pas nazi qui veut

Chaque jour (que dieu fait) apporte sa livraison de faits divers dont quelques-uns ensoleilleront peut-être l'âme simple du misanthrope ordinaire occupé à tremper sa tartine beurrée dans son bol de café au lait tout en parcourant les nouvelles d'un regard blasé mais néanmoins toujours à l'affût de l'exploit qui illuminera sa pauvre journée. J'ai, par pure bouffonnerie, ajouté – entre parenthèses, il convient de le noter – cette expression populaire qui sert d'excuse au commun puisqu'il a dès lors l'avantageuse possibilité de se retrancher derrière l'imparable *c'est pas moi, c'est l'autre !* La coutume veut que l'on rassemble sous l'étiquette faits divers un certain nombre d'initiatives, généralement crapuleuses, visant à ôter de manière généralement radicale le goût du pain à un individu pour lequel le justicier semble fort n'éprouver qu'une très modeste empathie. Certes, il existe des exceptions : Norman Mailer n'affirmait-il pas que *tant qu'on y va au couteau, c'est qu'il reste de l'amour*. Mais il est vrai que dans bien des cas les spécialistes disent avoir observé une incontestable animosité de la part de celui qui l'a emporté, l'autre n'étant guère souvent en mesure de contester la victoire de son partenaire. Il arrive même que ladite animosité ne soit parfois pas très éloignée de la haine exacerbée, incitant le consommateur moyen à constater, et déplorer, un manque incontestable de confiance en la justice de son pays. Il arrive aussi que le criminel (nommons-le ainsi pour simplifier) n'ait pas toujours du temps à perdre, qu'il se laisse quelque peu emporter par l'enthousiasme et qu'il lui faille, dans l'urgence, tenter de convaincre la victime – qui l'ignore encore à cet instant – du bien-fondé de son point de vue et de la pertinence de ses revendications.

On devine dans le terme faits divers tout l'embarras des sémanticiens s'abandonnant finalement à la facilité la plus honteuse au moment de trancher et fourrant dans le même sac en les qualifiant de divers des événements aussi différents que le meurtre, l'incendie volontaire, le vol à main armée, la bavure policière ou la conduite en état d'ivresse dont on a trop souvent tendance à exagérer les conséquences dans le seul but de discréditer le pacifique soutien aux viticulteurs héraultais. On voit par là combien est grande la confusion et dangereux l'amalgame car, sous cette rubrique fortement discriminante visant à déconsidérer aux yeux de l'opinion publique le protagoniste vainqueur, se regroupent également sans que les intéressés s'y soient fermement opposés : le départ à la retraite du capitaine de gendarmerie Pontabert, la victoire par douze buts à zéro de l'association sportive de Bourg-Madame contre l'équipe de Bourg-la-Reine – ou l'inverse puisque cela importe peu, la suppression du passage à niveau sur la D.8541 à hauteur du lieudit La Petite Sautée en raison de l'absence totale d'accident en plus de quarante années, ou l'élection de Mélusine Blaireau au titre de Miss Luzerne.

Le vrai fait divers, capable de combler de satisfaction le citoyen soucieux de n'être pas tenu à l'écart de la marche du monde afin de pouvoir en débattre au comptoir devant son Picon-bière, ce vrai fait-divers-là doit le faire rêver, il se doit d'être à l'échelon local voire national l'humble équivalent de la guerre en Irak ou en Afghanistan, il faut qu'il soit coloré, éventuellement sordide mais toujours étonnant sans quoi la vie ne vaut même pas la peine d'être vécue. Car il importe pour le bonheur de l'homme qu'il apprenne dès l'instant où il s'éveille à un nouveau jour a priori radieux le trépas, dans des souffrances éventuellement torquémadesques, d'un ou plusieurs de ses semblables moins chanceux que lui. Heureusement pour le citoyen ordinaire, très attaché au respect des traditions, il se trouve toujours, ici ou là, quelques

congénères doués d'un minimum d'esprit d'invention qui soient capables de lui proposer de l'actualité vivante, quelquefois pittoresque, afin d'égayer sa solitude, aussi quotidienne soit-elle. Jadis il espérait beaucoup de la télévision, hélas, grande fut sa déception car ce n'est vraiment pas la peine d'avoir les images pour ne jamais voir davantage qu'avec la TSF. C'est, d'une certaine façon, comme passer à côté d'un superbe accident sur l'autoroute A7 un lundi de Pentecôte sans pouvoir s'arrêter. Mais le citoyen ordinaire se console en imaginant, il mélange occasionnellement l'événement tout frais du jour et celui de la semaine précédente, il brode, il reconstitue, il suppute, il extrapole, il a de quoi tenir jusqu'au soir puisque, aux infos, il y en aura peut-être un autre, encore meilleur. Dans le pire des cas il lui reste demain pour continuer d'espérer. Il déplore, c'est un fait, la pusillanimité de la télévision là où le direct aurait toute sa place mais se réjouit néanmoins d'avoir accès à ces chaînes qui lui rafraîchissent la mémoire avec de vieilles histoires souvent oubliées dont on compense la pauvreté en termes d'archives imagées par de judicieuses reconstitutions, même si ce ne sont que reconstitutions bricolées.

L'amateur de faits divers – l'amateuse tout autant (d'aucuns prétendent qu'il convient de préférer l'amatrice qui toutefois me semble nettement moins chantant et quelque peu ambigu) – affirme désormais davantage de spontanéité, grâce notamment à la multiplication des médias et à la quasi instantanéité de la diffusion de l'information mais également, reconnaissons-le, parce que l'homme (ou la femme) moderne sait se montrer inventif, audacieux et moins stupidement respectueux de l'existence d'autrui et des conventions prétendument morales qui lui interdisaient jusque là de manifester de manière catégorique l'expression de son moi. D'une richesse inouïe, jamais atteinte auparavant, l'actualité comble dorénavant le moins extraverti des curieux. Nous n'avons plus que l'embarras du choix tant le programme est vaste, cette époque est véritablement formidable et l'amateur (au sens premier du terme), aussi exigeant soit-il, à de quoi trouver chaussure à son pied. Mentionnons ici, pour information naturellement, quelques-unes des performances exécutées dernièrement par des artistes dont la gloire n'est, hélas pour eux, que temporaire et dont il faudra bien un jour, fut-ce posthument, reconnaître l'immense talent, aussi cocasse fut-il parfois : celles-ci (car elles sont plusieurs à se disputer le prix d'excellence) qui – sans doute en prévision de futures vaches maigres – congèlent à la cave les fruits de leurs passions encore verts, celui-là ou celle-là qui – affichant le plus grand mépris pour les pêcheurs placides – pousse négligemment à la rivière une automobile certainement presque neuve dont le coffre contient une octogénaire ligotée, ou ces probables aigris – que n'habite guère le sens sacré de la famille cher aux chrétiens et aux mafiosis – qui zigouillent sans barguigner l'un son frère de trois ans, le deuxième sa sœur cadette qui fort obligeamment tapinait pour lui, et le troisième – poussé par la crise du logement, avouera-t-il en guise d'excuse – qui trucidé le père, la mère, la grand-mère, le teckel à poil ras et même le canari dont l'encombrement est pourtant, reconnaît-il, manifestement modeste. Selon les informations communiquées par certains journalistes particulièrement respectueux de la déontologie propre (qui appartient à, puisqu'il n'est point question ici d'hygiène ni d'honnêteté) à leur corporation, une mère de famille déjà connue des services de police aurait, à plusieurs reprises selon ses voisins, jeté le bébé avec l'eau du bain. Une enquête est en cours.

Ils sont nombreux à préparer pour nous des actions inédites. D'aucuns manquent à l'évidence d'ambition et souvent se contentent de copier, beaucoup ne sont pas créatifs pour deux sous mais il est encore trop tôt pour les couvrir d'opprobre et chercher à les humilier, ils peuvent progresser. On en voit de très talentueux qui sont extrêmement jeunes et promettent énormément tandis que d'autres, vieillards que l'on croyait à jamais perdus, se découvrent in extremis de belles dispositions qu'il faut, elles aussi, encourager, les vocations étant parfois, à l'instar de certaines variétés de poires, tardives. Ici aussi les ratés existent, qui n'osent pas, qui ont peur de ceci ou cela et se réfugient dans la procrastination. Ils sont certes inexcusables mais nous ne saurions les condamner pour autant. Et puis, n'oublions jamais qu'il faut bien trouver les acteurs quelque part, n'est pas nazi qui veut.

octobre 2013

Le choc

Nous vivions tranquilles, quasiment sereins, tout occupés à jouir au quotidien de cette félicité dans laquelle nous baignons ordinairement dès le réveil, celui-ci après son premier ballon de blanc dont les vertus décapantes sont tellement salutaires, celui-là qui s'en va par les rues de la cité jubilant à l'idée de cette nouvelle journée de travail qui commence, et cet autre qu'apaise matutinalement le spectacle bouleversant de la mer toujours recommencée, quand, tout à coup, brutalement pour dire les choses sans ambiguïté, tomba cette information stupéfiante, sidérante, inconcevable en somme : l'air que nous respirons serait, selon les sources les plus autorisées, tellement pourri qu'il nous faudrait nous résoudre à lui imputer un nombre beaucoup plus considérable de cancers que nous ne l'imaginions jusque là. En clair, le fluide gazeux composé principalement d'oxygène et d'azote serait tout bonnement cancérigène. Comme la fumée des cigarettes en quelque sorte, à cette différence près que les autorités que l'on dit compétentes nous déconseillent hypocritement de fumer alors qu'elles hésitent encore à nous interdire de respirer. Le cancer dû au tabac est pour l'heure aussi rentable que coûteux tant que l'on aura pas pris les mesures qui s'imposent pour soulager la Sécurité sociale de ses obligations de remboursement. Sitôt cette mesure économique adoptée, les cancers générés par la pollution de l'air deviendraient, eux aussi, exclusivement rentables en raison des profits qu'induit cette pollution. Contraindre les populations à s'abstenir de respirer est une ambition complexe car il faudrait alors, dès la naissance du charmant bambin vagissant, normalement apte à bénéficier des bienfaits de la civilisation généralement dispensés aux citoyens légalement autorisés à exister sur le territoire national, il faudrait donc, disais-je, lui apprendre à retenir son souffle durant quelques minutes toutes les deux heures s'il veut espérer atteindre l'âge adulte en relativement bonne santé apparente.

La nouvelle aurait pu faire grand bruit et susciter quelque émoi parmi les indigènes doués de raison. Heureusement ce ne fut pas le cas et l'on évita ainsi tout affolement, tout mouvement de panique poussant l'individu, persuadé qu'ailleurs l'herbe est plus verte et l'air autrement plus pur, à fuir n'importe où, y compris dans le pays voisin. Rendons grâces à l'indigène doué de raison à qui on ne la fait pas puisqu'il sait parfaitement discerner où se situe le danger. Le danger qui serait que l'on cesse de produire, et donc de consommer, entraînant la fermeture de nos sites industriels et donc la disparition de milliers, de millions d'emplois, débouchant sur le spectacle terrifiant d'usines abandonnées, à jamais silencieuses, d'incinérateurs définitivement refroidis, de centrales nucléaires éteintes où seul le combustible oublié continuerait de vivre sa très longue et désormais inutile – mais pas inefficace – existence, d'aéroports et d'autoroutes désertés par la vie, d'énormes quantités de véhicules automobiles, aériens et maritimes jonchant les rues, les routes, les ports et les campagnes, que leur absence de raison d'être aurait condamnés à une lente décomposition, consacrant la victoire de la rouille et de la pourriture, spectacle apocalyptique rendu finalement pathétique par celui des hordes d'hommes, de femmes, d'enfants et d'animaux d'élevage livrés à une errance sans but, crevant n'importe où sans le moindre accompagnement en fin de vie, sans nul soutien psychologique, sous un ciel complètement vide, tragiquement inhumain. Enfin.

Par chance, il n'en fut rien car les sages veillaient, soucieux de l'avenir immédiat, le seul qui compte véritablement. Il fallait sauvegarder cette belle et noble notion de progrès sans lequel nous en serions

encore à brouter des racines dans un paysage où nos congénères imprévoyants n'auraient pas jugé utile d'imprimer leur marque de manière durable. À quoi donc aurait alors servi que d'opiniâtres chercheurs se dévouent corps et âme afin de mettre au point de coûteux et douloureux traitements destinés à persuader le cancéreux en phase terminale qu'à l'instar des millions de cadavres de nos guerres d'antan il ne sera pas mort pour rien. Par chance, il n'en fut rien et tout continue comme si de rien n'était...

octobre 2013

À ta santé, Fred !

Quand on choque les verres, faut se regarder dans les yeux. [...] Puis faut boire tout de suite sans reposer le verre. Sans quoye, ça marche pas. J'étais jusqu'ici persuadé qu'une telle coutume appartenait à quelque folklore plus ou moins poitevin et voilàtipas que je découvre au cours de cette nuit d'insomnie ordinaire qu'elle pourrait bien avoir touché d'autres populations puisque Fred Vargas prête à la brave Clémentine cette injonction, lui conférant ainsi une sorte d'universalité. On peut ensuite se poser la question de savoir ce qui, en l'occurrence, est censé marcher ou ne pas, chacun n'ayant pas nécessairement à résoudre les problèmes auxquels est confronté le commissaire Jean-Baptiste Adamsberg.

J'en étais là de mes interrogations lorsque je constatai qu'il était quatre heures – du matin – et décidai de remettre à plus tard le nécessaire éclaircissement de cet autre point de détail, me réservant la lecture des soixante-deux dernières pages restant pour la nuit suivante car je n'aime guère bacler, la lecture comme le reste. Ce qui pourrait expliquer ma réticence à mourir dans la précipitation, alors qu'il me reste certainement quantité de choses à approfondir, de livres à lire ou à relire, de vins à déguster, de femmes à regretter de ne les avoir pas connues et de saloperies innommables à voir se commettre. Car mourir est un acte qui engage, qu'il convient de ne point traiter par-dessus ou dessous la jambe (selon que l'on a ou non des dispositions particulières pour la jonglerie) et qu'il est à mon avis préférable de différer le plus longtemps possible car il n'y aura pas de seconde chance, c'est désormais à peu près certain au vu du nombre, approximatif, de cadavres qui, un peu partout, se sont accumulés au fil des temps sans qu'aucun d'entre eux ne soit revenu passer encore un moment, pour réfléchir, au sein de sa famille foutrement embarrassée parce qu'elle avait déjà fait don, à l'exception de ses économies, de la totalité de sa garde-robe au Secours catholique.

À quatre heures du matin – mais ça fonctionne tout aussi bien à trois ou même à deux, je parle ici des heures puisqu'on est toujours seul, principalement lorsqu'il s'agit d'évoquer nos perspectives d'avenir – c'est un thème récurrent sur lequel on a davantage tendance à s'attarder alors qu'au moment où l'on avale ses raviolis tièdes on y songe moins souvent. Sans que les vertus gastronomiques du ravioli en soient pour autant la cause. Je songeais à Clémentine et à son *sans quoye ça marche pas* et je me demandais s'il suffisait par exemple de bien se regarder dans les yeux en trinquant pour que je m'endorme illico sans plus penser à quelque futur particulièrement horrible. Je suis descendu dans la cuisine – je n'ai toujours pas installé de réfrigérateur, même modeste, dans ma chambre – j'ai ouvert une bouteille de blanc, j'ai pris deux verres, des ballons ordinaires comme ceux de n'importe quel bistrot, ceux que je préfère, et je suis remonté me coucher. J'ai rempli les deux verres mais, au moment de les choquer, comme dit Clémentine, je n'avais personne à regarder dans les yeux. Je suis redescendu chercher un miroir que j'ai réussi à caler avec une pile de bouquins et j'ai repris mes verres où le beaujolais à peine joliment doré était encore frais. Comme les meilleurs bourgognes blancs, mon beaujolais blanc muri et récolté sur les terres d'Oingt est un vin franc, à peine fruité, de cépage Chardonnay que l'on boit pour accompagner un repas aussi bien que pour étancher sa soif. Il n'a donc rien de comparable avec ces sirops au fruité outrancier qui flattent les papilles des imbéciles de leur vulgarité poisseuse.

Nous avons donc trinqué, moi et moi, en nous regardant droit dans les yeux et nous avons bu, sans reposer nos verres, ainsi qu'il est exigé si l'on veut que le truc réussisse.

Un peu avant six heures j'ai éteint la lumière et j'ai vraisemblablement dû m'endormir rapidement. À deux nous avons sifflé la bouteille et ça avait marché.

octobre 2013

Times is money !

Vincent Auriol présidait alors aux destinées de notre République, c'est assez dire s'il nous restait encore de gros progrès à faire avant d'atteindre cet état d'apesanteur qui nous permet désormais de ne plus nous soucier de savoir qui décide quoi et pourquoi. On voit par là combien les sages que nous payons afin qu'ils pensent à notre place n'ont nulle besoin de nous être présentés, leur humilité les honore. Vincent Auriol présidait et j'entends encore résonner ce conseil plein de bon sens nous invitant à ne pas confondre vitesse et précipitation. La détestable précipitation, qui conduisait inévitablement au désastre, à la catastrophe, dont il était prudent de se garder tandis que, déjà, la vitesse était en revanche parée de toutes les vertus du progrès, donc de la réussite. Et des progrès nous n'avons pas cessé d'en faire depuis cette époque bénie, notamment dans le domaine de la vitesse. C'est qu'il ne s'agit non seulement pas de perdre son temps mais encore d'en gagner puisque, si l'on en croit Benjamin Franklin, le temps c'est de l'argent, ce qui justifie pleinement la présence du grand homme sur le billet de cent dollars.

Tous nos déplacements doivent être effectués dans un laps de temps le plus bref possible et dans ce domaine nous avons sans cesse innové. En dépit du fait qu'elle constitue un moyen de transport moins rapide que le train ou l'avion, l'automobile, en raison de son caractère individuel, conserve la préférence de l'homme pressé. On se prend à rêver du jour où les interdits seront enfin levés et où l'homme erectus pourra tout à loisir rouler, relativement brièvement il est vrai, aux vitesses maximales inscrites au compteur de son véhicule chéri, ce serait à n'en pas douter un excellent moyen d'obtenir un renouvellement rapide du parc automobile, cela libérerait des emplois, des logements, des veuves encore frétilantes, et même occasionnellement quelques veufs – pour lesquels je ne nourris, je l'avoue, nulle sympathie.

Échanger des informations par courrier fit, durant quelques centaines d'années, le bonheur des amoureux, des auteurs de lettres anonymes et plus modestement celui des contribuables, parfois oublieux des délais et de cette recommandation qui dit, en petits caractères, que le cachet de la Poste fera foi. Mais c'était manifestement là lenteur insupportable, gabegie et frivolité préjudiciables à la bonne marche des affaires. On inventa donc le téléphone, le fax et bientôt l'ordinateur, obligeant, bien malgré lui assurément, le trader à réussir, ou rater, en quelques micro-secondes un coup flamboyant avec un argent qui ne lui appartient même pas. On pouvait enfin couler une entreprise concurrente sans même devoir user de la complicité d'un poseur de bombe professionnel. L'informatisation associée à l'innovation permettait en moins de temps qu'il ne faut pour le dire de raser un pays tout entier sans quitter son fauteuil de général des armées et en économisant sur les déplacements du petit personnel.

Vite fait bien fait est dorénavant la devise de l'homme de progrès. Car le temps nous est compté – times is money – et il ne s'agit pas de rêvasser, moins que jamais. Pourtant, le poète nous avait prévenus : le temps ne fait rien à l'affaire, quand on est con, on est con.

octobre 2013

Chaque matin je m'étonne de devoir constater combien nombre de mes congénères semblent douter du formidable intérêt que représente l'époque à laquelle, tout comme moi, ils vivent. Qu'ils essaient simplement de s'imaginer le sort de leurs ancêtres, aussi proches aient-ils été, dont les jours furent tous, peu ou prou, peints aux couleurs de l'ennui le plus morne, privés qu'ils étaient alors, les pauvres, de ces révélations qui constituent maintenant – et les progrès en matière d'information sont tels que nous devrions sous peu connaître l'orgasme par overdose – le menu plus ou moins varié de notre si divertissant quotidien.

Songez par exemple qu'à une époque pourtant pas si lointaine (1917) une femme de mœurs certes un peu légères fut passée par les armes dans les fossés de Vincennes pour avoir, disait-on et à tort semble-t-il, espionné la France au profit de l'empire allemand. Aujourd'hui que nos services secrets sont autrement performants nous pouvons nous passer de ceux, plus ou moins secrets, des courtisanes, lesquelles en sont dorénavant réduites à développer des talents dépourvus de romanesque. Tout le monde espionne tout le monde, c'est un fait acquis, mais le bon goût exige néanmoins que l'on s'offusque publiquement en invoquant la surprise à propos d'une telle découverte. Nous ne construisons plus de ligne Maginot ayant vocation à contrarier l'avance de l'envahisseur dont les stratèges, plus fins que les nôtres, imaginèrent plutôt de franchir ladite ligne par les airs, puisque l'aéroplane avait été fort opportunément inventé à des fins prioritairement militaires.

L'indignation est, ces jours-ci, générale mais de là à déclencher une nouvelle guerre mondiale il y a un pas que nul ne souhaite franchir car, en vérité, puisque tout le monde espionne tout le monde il n'y aurait rien à gagner à exterminer son voisin, dont la disparition entraînerait également celle de ses précieux secrets. Écouter aux portes était l'occupation favorite des gens de maison, elle est devenue désormais celle des serviteurs de l'État, les qualifications de nos modernes larbins sont juste d'un autre ordre, plus sophistiquées et mieux rétribuées. Les progrès en termes de technologie autorisent les espérances les plus folles, n'importe quel homme de pouvoir tenté de connaître comment tel autre, à trente mille kilomètres de lui, triche et ment à loisir, dissimule ses fonds d'origine douteuse en prévision d'un éventuel coup du sort – les dictateurs sont tous des hommes prévoyants –, celui-là s'expose à faire l'objet d'un espionnage identique puisque seuls les pauvres et les médiocres n'ont vraiment pas grand-chose à cacher, en dehors d'une petite turpitude dépourvue d'envergure.

Bienheureux devraient être les modestes qui n'intéressent personne. Leurs éventuels petits secrets sont ceux de petites gens dont tout un chacun, à l'exception d'un voisin de palier tout aussi quelconque, se fout dès lors qu'il n'y a rien à gagner en les découvrant. L'insignifiance de leurs misérables cachotteries souvent leur fait envier les bons gros secrets bien crapuleux de leurs maîtres dont ils admirent, en cachette évidemment et en se gardant bien d'en rien laisser paraître, la rouerie qu'autorise leur grandeur sociale. Si quelque tendre et douce fée, même un peu moche et cabossée, leur offrait, en échange des deux places qu'ils avaient achetées pour le prochain concert de Michel Sardou, de remplacer durant une semaine le chef d'État du moment, ils accepteraient volontiers, ravis de partager tous ses secrets. Le rêve de tout individu un peu humble qu'ennuie sinistrement l'existence à laquelle il est condamné est d'avoir la possibilité, depuis son bureau temporaire et durant seulement une heure ou deux, de pouvoir déclencher la force de dissuasion nucléaire de son pays. Certains secrets sont à connaître plus tentants que d'autres.

octobre 2013

Il reste des raviolis...

Décidément, mes semblables – manière de dire, évidemment, car j’entends bien n’être pas confondu avec certains individus assez peu recommandables – sans cesse m’étonnent. Ils seraient un certain nombre à s’être plus ou moins passionnés pour cette découverte totalement bouleversante : une poignée d’astronomes, tranquillement assis dans leur fauteuil à bascule et occupés à se goinfrer de Nutella, ont repéré une galaxie dont ils affirment péremptoirement qu’elle serait la plus lointaine de notre univers – le conditionnel me semble de rigueur. Ces scientifiques, qui ne manquent pas d’audace, vont même jusqu’à préciser qu’ils l’ont vue alors même que ce qu’ils s’évertuaient à lorgner s’était passé il y aurait – toujours le conditionnel – pas loin de quatorze milliards d’années. Moi qui parviens de plus en plus rarement à situer de manière presque catégorique à quel endroit précis j’ai bien pu abandonner un quart d’heure auparavant mes lunettes pour voir de près, comment voulez-vous que je m’intéresse un tant soit peu à une nébuleuse spirale dépourvue d’identité dont tout un chacun, les plus malins inclus, ignorait jusqu’à l’existence le jour de la saint Venceslas qui, de surcroît, était un samedi et qui, si cela se trouve – je parle ici de la nébuleuse – a disparu corps et biens le jour où, par exemple et pourquoi pas, Lance Armstrong a remporté pour la trente-huitième fois le Tour de France, car cette information n’est pas sur le point de nous parvenir avant la fin de l’année, voire le début de l’autre, si tout va bien. Nul n’ignore en effet que ces milliers d’étoiles, que n’importe quel crétin moyen regarde briller d’un œil qu’illumine vaguement le rosé de Provence bien frais, allongé dans sa chaise-longue par un beau soir d’été alors qu’il y a Michel Sardou sur TF1, ces milliers d’étoiles ont si ça se trouve disparu depuis lurette et que donc le film auquel assiste notre crétin moyen date de bien avant l’invention des effets spéciaux, que rien n’est à jour et que tout cela est horriblement démodé. Pensez donc, quatorze milliards d’années pour que la lumière de cette galaxie arrive jusqu’à nous – je n’ose imaginer l’état d’ignorance crasse dans lequel devront survivre certaines peuplades nordiques qui déjà ne voient le soleil qu’à l’occasion des années bissextiles –, et moi qui, égoïstement, fulmine contre la lenteur d’allumage de leurs fameuses ampoules à économie d’énergie avant de me briser le péroné en descendant à la cave dans l’obscurité des si longues nuits d’hiver, quand souffle le blizzard local et que hurlent les loups, et qu’il faut bien boire un coup pour se remonter le moral.

Non, ce sont là calembredaines fantasmagoriques destinées à justifier les émoluments probablement exorbitants de ces pseudos scientifiques qui feraient beaucoup mieux, par exemple, de se préoccuper sérieusement de rafistoler la couche d’ozone qui est tellement pleine de trous qu’on dirait mon tee-shirt préféré que j’avais acheté pour fêter la mort du président Pompidou, qui avait pourtant toutes les dispositions requises pour finir gouverneur de la Banque centrale européenne, voire mondiale, s’il avait attendu un moment. Et ils seront bien avancés, les scientifiques, maintenant qu’ils disposent d’une galaxie supplémentaire où ils espèrent déjà envoyer un couple d’hétérosexuels de type caucasien à des fins de reproduction et de colonisation, alors qu’il n’y a même pas, c’est plus que probable, le 220 pour qu’ils puissent recharger leurs téléphones portables toutes les vingt minutes. Quant à l’eau pour les glaçons... Non, décidément, il y a de ces nouvelles qui, comme celle-là, viennent battre les murs de ma tour d’ivoire comme une marée de merde – et ce n’est pas Flaubert qui me contredira – sans exciter ma curiosité. Je préfère en rire, tout en songeant au nombre considérable d’imbéciles qui ne manqueront certainement

pas d'évoquer, avec trémolos de la glotte et regards mouillés tendus vers l'immensité, la beauté mystérieuse de l'univers, l'avenir de l'humanité et l'impérieuse nécessité de partir, après-demain en début de matinée avec une petite laine, à la conquête de ces nouveaux territoires où végètent, peut-être mais pas sûr du tout me réjouis-je, des tas de petit personnel forcément disposé à travailler, dans la confection par exemple, pour moins cher qu'un Érythréen puisque nous avons les moyens de les convaincre. Il n'empêche, quatorze milliards d'années, voilà qui nous laisse largement le temps de terminer les raviolis d'hier soir.

octobre 2013

Hier, j'ai vomi

J'ignore si le sujet que j'entends développer ici saura intéresser mes futurs nombreux lecteurs mais j'avoue qu'il me plaît assez d'aborder autre chose que ces délicates histoires au cours desquelles deux individus de taille moyenne s'interrogent pour savoir s'il est bien raisonnable de forniquer immédiatement alors que le lait est peut-être déjà en train de bouillir sur la cuisinière. J'ignore mais en vérité j'ai choisi d'ignorer jusqu'à cette ignorance-même. Car ici, à cet instant, je fais très exactement ce que je veux au point qu'il m'arrive, plus souvent qu'à mon tour, de m'appeler – dans l'intimité, il va de soi – mein Führer, avec une majuscule s'il vous plaît. Le sujet que je me propose d'aborder dès maintenant s'inspire d'une sorte de fait divers dont la presse, même locale, s'est abstenue de parler. Hier, j'ai vomi. Cela ne m'était pas arrivé depuis de très nombreuses années, il faut dire que j'ai horreur de ça. Même lorsque j'ai trop bu – le terme est impropre car je ne bois jamais trop – je me garde bien de vomir, c'est trop dégoûtant. Dernièrement, au réveil d'une anesthésie, j'ai rempli deux haricots de carton bouilli que me tendait fort obligeamment une infirmière, mais je n'étais pas vraiment conscient de mes actes et j'aurais pu tout aussi bien égorger un chirurgien de passage, sans le faire exprès et sans le vouloir vraiment. Lorsque je suis pleinement responsable de mes actes, je m'interdis de vomir. Et voilà qu'hier, moins d'une heure après avoir pris mon petit déjeuner et avant même le premier ballon de blanc, j'ai été trahi et j'ai dû courir restituer ce que les spécialistes nomment avec coquetterie un bol alimentaire encore fumant, contre mon gré, sans être parvenu à éviter pareille humiliation. L'expérience est extrêmement désagréable, on a en une fraction de seconde la cavité buccale qui se remplit d'un liquide tiède, un peu aigre, parsemé de grumeaux, qu'on ne peut éviter d'expulser parce qu'une seconde livraison surgit sans attendre, puis une troisième. C'est vrai qu'ensuite on se sent beaucoup mieux mais durant la performance, et bien que celle-ci soit d'une brièveté salutaire, je soutiens que c'est abominable. Je comprends tout à fait qu'il faille se vider de temps en temps d'une manière ou d'une autre mais celle-ci les dépasse toutes en horreur. Uriner en plein air tout en suivant des yeux un papillon qui passe avec frivolité du tronc d'un robinier à un arbuste en fleurs est un bonheur exquis, sereinement déféquer dans le silence complice d'un espace clos nous préservant de l'agitation du monde constitue un grand moment de plénitude et ce que le poète y perd en vertiges bucoliques en renonçant à l'attrait d'une rime particulièrement riche, l'artiste l'acquiert en force d'expression, il est alors complètement maître d'une création vraiment achevée et livre un produit fini, quasiment parfait et toujours original. Tandis que vomir relève de l'imprévisible, du bâclé, du fast-food en somme. On raconte que certaines personnes, des pervers sans nul doute, s'enfourment en fin de repas deux doigts dans la bouche pour vomir afin de pouvoir repasser à table l'estomac léger. Je veux croire qu'ils s'éloignent quelque peu d'éventuels autres convives lorsqu'ils se livrent à de telles pratiques à moins qu'ils ne partagent le rituel à plusieurs, comme d'autres s'adonnent au tantrisme ou aux transports en commun. Personnellement, je nourris – l'expression est peut-être mal choisie dans le présent contexte – une réelle aversion pour les sports collectifs et, autant que faire se peut, je vomis en cachette. Mon médecin m'a assuré que j'avais probablement été victime d'un quelconque virus. Moi qui ne sors jamais !

novembre 2013

Éloge de l'imbécile ordinaire

Innombrables sont les imbéciles ordinaires qui, chaque matin, se lèvent sans même se poser la question de savoir si c'était vraiment nécessaire. Parmi cette multitude de bienheureux seulement quelques-uns – une sorte d'élite, si l'on veut – hésitent un court instant, comme s'ils n'étaient pas absolument certains de la déconfiture qui les attend dès les premières minutes de cet épisode quotidien et qui ne les lâchera pas une seule seconde jusqu'à ce qu'ils aient regagné, des heures et des heures plus tard, leur couche et sombré – mis à part les insomniaques qui ne sont point gens tout à fait normaux – dans l'hébétude que généralement génère la pratique, même à dose homéopathique mais néanmoins systématique, du terrible bilan de fin de journée qu'il faut hélas recommencer sans cesse jusqu'à ce que mort s'ensuive.

J'ai remarqué, bien souvent, que les petits soucis ou les grandes inquiétudes de quelques-uns, mais également de quelques-autres, provenaient la plupart du temps de cette véritable obsession à continuellement se demander pourquoi ceci, pourquoi cela. C'est bien évidemment dans le fait de s'interroger que s'installe et enfle l'angoisse, née de la plus totale absence de réponse, hormis celles qui sont tellement idiotes qu'on les croirait inventées par quelque missionnaire revenu sain et sauf de nos belles colonies. D'où l'on déduira tout naturellement qu'il est de loin préférable d'appartenir à la grande confrérie des imbéciles ordinaires que rien jamais ne turlupine. Car l'imbécile ordinaire, qui est une espèce très répandue, ne se pose nullement la question de savoir pourquoi les petits pois sont ronds et s'abstiennent de tout commentaire concernant leur infirmité alors que, dans plus ou moins le même temps, Albert Einstein claironne sur les principales chaînes de télévision qu'il a inventé la théorie de la relativité, mettant ainsi à mal le fait que les petits pois soient ronds et qu'il s'agirait d'une infirmité. L'imbécile ordinaire, c'est-à-dire de modèle courant directement sorti d'usine, sans la moindre option, n'éprouve à aucun moment de son existence le besoin de savoir ce qui se passerait si les petits pois étaient carrés, rouge vermillon et avaient la taille d'un ballon de football. La face du monde en serait pourtant bien modifiée, pas seulement en raison de la couleur rouge vermillon et de ce petit goût d'acier chauffé, au demeurant pas si désagréable qu'on le prétend, propre aux légumineuses récoltées dans la banlieue de Kiev où certains potirons, dit-on, permettent de nourrir la totalité des chœurs de l'Armée rouge durant plus d'une semaine. Sans compter les restes avec lesquels ils fabriquent une sorte de Ketchup, auquel les vrais amateurs avouent trouver, en dépit de son coût véritablement abordable, un goût un peu fade. Songez que pour la recette du pigeon aux petits pois (de taille normale) il faut compter, selon Ginette Mathiot qui n'est pas n'importe qui, pour six personnes un kilo de petits pois normaux et trois pigeons. Si chaque petit pois soudain devenu gros pèse près de trois kilos, combien faudra-t-il de pigeons et de convives ?

Saluons donc cet homme que la sagesse illumine en Technicolor, sans qu'il ne sache rien de cet état involontaire, ce qui ajoute encore à la beauté sidérante de son innocence. Que nul ne s'autorise l'insolence de le traiter d'optimiste, il est seulement idiot et n'a pas choisi d'être béat. Là où les disciples d'Émile Coué se donnent énormément de mal pour ne surtout pas voir l'horreur qui se profile derrière le mot avenir, lui restitue toute sa grandeur à l'ignorance avec une passivité aussi exemplaire qu'admirable. Il est magnifique d'indifférence naturelle, bien plus émouvante que celle enseignée dans les ashrams de Chandernagor par des gourous en pantalons de zouaves, il est moins que velléitaire, moins que neutre puisque les avis, les opinions des uns et des autres ne le concernent pas et que l'idée même de prendre parti ne l'effleure jamais. Le monde bruit tout autour de lui, on tue, on pille, on égorge, il n'entend rien, ne voit rien, il est serein sans savoir qu'il l'est. Certains beaux esprits affirment qu'il est con.

novembre 2013

Non plus témoin mais acteur de son temps

Jadis nous avions les artistes peintres que l'on distinguait assez clairement, grâce à cette précellence annoncée, des peintres en bâtiment qui ne dépassaient pas, eux, la qualification besogneuse d'artisans. C'étaient alors gens de cour qui s'étaient placés sous la tutelle d'un monarque ou de quelque dignitaire religieux en échange de flatteries picturales plus ou moins réussies visant à immortaliser la carrière de leur illustre employeur ainsi coiffé du titre de protecteur de l'art. Un simulacre de démocratie vint un jour quelque peu raboter le pouvoir absolu des altesses sérénissimes tandis que l'invention de la photographie permettait de raccourcir la durée des séances de pose. Le pauvre artiste peintre, désormais privé de rente, se trouva relégué au stade de personnage pittoresque, contraint de s'attifer tel un zazou pour s'en aller gagner sa croûte en en barbouillant d'exotiques sur la place du Tertre. Quelques-uns, auxquels on prêta plus tard du génie, se lancèrent dans l'exploration des ismes, passant sans trop d'états d'âme et dans le désordre du symbolisme à l'impressionnisme, de l'expressionnisme au surréalisme, de l'orientalisme au constructivisme, du pointillisme au cubisme, du réalisme à l'hyperréalisme, chacun optant pour la tendance à la mode du moment jusqu'à ce que, faute d'imagination sans doute, on en fut réduit à revendiquer son appartenance au nouveau réalisme – car toujours il importe d'être du côté de la nouveauté et de le faire savoir – alors même que les partisans de l'abstraction, privés d'isme, se déchiraient entre eux, entraient en dissidence et s'éparpillaient en factions prêtes à combattre, par exemple, l'abstraction géométrique au nom de l'abstraction lyrique et vice versa. De leur côté, les thuriféraires de la figuration n'échappaient pas davantage à la tentation du schisme, éclatant en divers mouvements, groupes et écoles se réclamant de la figuration narrative, libre ou critique, sans oublier l'inévitable et nécessaire nouvelle figuration.

Vint alors l'instant solennel de l'indispensable ouverture au monde, au progrès, à la diversification où, lassé de ses accessoires, notre Léonard de Vinci moderne se voulut plus artiste que peintre et se fit plasticien. Soucieux d'échapper à la sclérose d'une qualification restrictive, avide de s'épanouir hors des traditions, du passé faire table rase, le plasticien allait régénérer l'art qui en deviendrait terriblement contemporain. Débarrassé à jamais de la nécessité de trouver, l'artiste obtint enfin son diplôme de chercheur. Le CNRS allait lui ouvrir grand les bras et il allait désormais pouvoir intégrer la grande confrérie des scientifiques dont l'ambition est de décrocher, un jour ou l'autre, le prix Nobel de n'importe quoi. Il serait donc fonctionnaire.

Car, à l'évidence, le plasticien du XXI^e siècle crée de l'événement, il fait déverser au plein milieu d'un centre d'art vraiment contemporain deux tonnes sept de boulets d'anthracite ou empiler dix-huit mètres cube de plaques de tôle de vingt et un millimètres d'épaisseur. Il fait emballer le Pont Neuf ou peindre en bleu IKB tous les arbres de la forêt de Rambouillet, y compris les feuilles. Le plasticien du XXI^e siècle fait déverser, empiler, emballer, entreposer, peindre, édifier, assembler car son œuvre est issue d'un concept et son travail est donc avant tout de concevoir, d'innover. N'est-il pas chercheur ? Le sponsoring lui est indispensable s'il veut pouvoir s'exprimer pleinement dans l'immense, le gigantesque, le pharaonique ; il répugne en revanche à se salir les mains – à chacun sa vocation ! – et n'hésite jamais à faire appel à différents corps de métier pour qu'aboutisse chacun de ses projets, il est un peu chef d'entreprise.

L'artiste vient enfin de trouver sa place dans la société, il était temps !

novembre 2013

Les feuilles mortes

J'étais allongé dans mon lit, tout infoutu de m'endormir, me tournant du côté droit au côté gauche et inversement sans aucun succès. En évitant surtout d'allumer la lumière je consultai mon réveil – c'est un de ces outils modernes dont le cadran s'éclaire permettant à l'insomniaque de connaître avec une certaine précision l'ampleur de son désastre sans avoir à illuminer toute la pièce –, il n'était pas encore tout à fait deux heures. Du matin évidemment puisque je ne suis pas de ceux-là qui se vautrent dans d'épaisses siestes en plein après-midi en invoquant quelque nécessité digestive. J'ai trop peur de ne pas pouvoir dormir pendant la nuit qui, en principe, est prévue à cet effet. On m'a quelques fois fait remarquer que si, plutôt que de perdre mon temps à gribouiller des âneries, je me livrais à des activités physiques je trouverais alors aisément le sommeil, ce à quoi je réponds que je n'ai nulle envie d'occuper mes journées à débiter trois stères de bois ou à retourner à la bêche mille mètres carrés de bonne grosse terre bien argileuse à seule fin de sombrer dans les bras de Morphée sitôt avalée mon assiettée de soupe.

La veille au soir on avait annoncé de possibles, voire probables, chutes de neige durant la nuit et il me sembla deviner à une certaine densité cotonneuse du silence que l'enfouissement sous le sinistre drap mortuaire était peut-être en train de se produire. Je me levai donc et regardai par la fenêtre. Pas le moindre flocon, ce serait probablement pour plus tard – à l'instar des incontournables fêtes de fin d'année les calamités souvent aiment à se faire attendre. Une fois debout il faut bien tenter de faire un peu quelque chose, histoire de tuer le temps, comme disent certains nostalgiques des guerres d'antan, aujourd'hui tellement désœuvrés qu'ils s'en iraient occire père et mère pour se dégourdir les jambes et fraterniser avec le voisin de palier qui, parce qu'il ne peut contester son origine africaine, aurait très bien pu jadis finir tirailleur sénégalais. A cette saison les nuits sont un peu fraîches, aussi décidai-je de m'habiller, comme à l'accoutumée, de très quelconque manière puisque, n'étant pas homme de lettres, je n'ai jamais été tenté d'adopter l'usage de la lourde robe de chambre, éventuellement damassée et doublée de soie écarlate, d'autant qu'il faut pour que le déguisement soit complet sacrifier au ridicule rituel du pyjama. voire y ajouter le port des mules de cuir ou de velours avant de se couvrir le chef de quelque inénarrable bonnet de laine tricoté à la main, car il faut tenir le cerveau au chaud. Et c'est ainsi que je me retrouvai dans la nuit froide de l'oubli, assis devant une page blanche affichée sur mon écran d'ordinateur, tandis que les feuilles mortes attendraient jusqu'au lendemain que je les ramasse à la pelle. À seule fin bien sûr de dormir du sommeil du juste au cours de la nuit suivante.

Lorsque la page est blanche il faut s'efforcer de la noircir.

Et ce n'est pas toujours facile, même si j'ai souvent tendance à me satisfaire de peu et à n'énoncer que des banalités, à débiter des évidences dont mon boucher lui-même ne refuserait pas la paternité, trop heureux de partager avec le premier imbécile venu le constat ô combien reconfortant selon lequel ça aurait pu être pire. En vérité je n'entretiens guère de relation philosophique avec les indigènes de mon voisinage et je m'abstiens généralement de rappeler à n'importe quel optimiste vivant qu'inéluctablement le pire est toujours à venir. Cela nous entrainerait trop loin mais il n'empêche que, sans vouloir désespérer Billancourt, Benjamin Franklin avait bel et bien prédit que *tel qui vit d'espoir meurt à jeun*. Au matin – je veux dire après qu'un soleil anémique eut contraint l'autochtone moyen à sauter dans son automobile pour se persuader de la nécessité de son existence – il avait bel et bien neigé. La gadoue était déjà en formation, une belle et longue journée était en train de s'ajouter aux précédentes – ce qui est fait n'est plus à faire.

Je n'avais même pas réussi à écrire plus d'une demi-page. Les feuilles mortes attendraient...

novembre 2013

Les artistes seraient-ils des gens comme les autres ?

Souvent, les artistes – je veux parler ici tout aussi bien de ces quelques-uns qui s’honorent de ce titre que d’autres, tout autant respectés et parfois même davantage, qui le déshonorent mais aussi de toutes celles et tous ceux que le hasard ou leur parentèle a conduit à se qualifier ainsi –, oui, bien souvent ces innombrables artistes s’imaginent qu’ils sont différents de l’insupportable multitude au motif pour le moins fallacieux qu’ils créeraient. Peu importe quoi, puisque le seul fait de créer, fut-ce du produit formaté en fonction de la mode du moment, les distingue du commun, les hausse sur un piédestal auquel ne saurait prétendre accéder l’homme ordinaire qui se contente de consommer pour vivre. Il convient d’inclure sous cette étiquette, et bien que la coutume s’y oppose plutôt, les plumitifs de tout ordre, qu’ils se disent poètes, romanciers, auteurs dramatiques et autres spécialités plus ou moins excentriques, ainsi que les compositeurs de musique, savante ou sobrement indigente dont il faudrait urgemment réglementer l’exécution. Dès lors qu’eux aussi créent, et sans invoquer pour l’instant nul critère de qualité, acceptons donc qu’ils soient tout autant artistes puisque, selon certains spécialistes en identification des élites, les coiffeurs, les chefs de cuisine, les couturiers en seraient également – concernant les architectes je conteste le terme de créateurs mais les mentionne néanmoins puisqu’il est admis qu’ils en soient eux aussi. Cela étant admis, pourquoi, en effet, n’y aurait-il pas dans ce monde qui compte une quantité non négligeable – même si nul recensement n’est jamais venu tempérer mes certitudes en la matière – de monarques, dictateurs en tout genre, assassins, crapules, voleurs et violeurs, gras prélats et curetons chafouins, généraux idiots et sous-fifres imbéciles, pourquoi n’y aurait-il pas également des individus d’exception dont le métier serait de divertir leurs demi-frères humains – y compris les monarques, dictateurs en tout genre, assassins, crapules, voleurs et violeurs, gras prélats et curetons chafouins, généraux idiots et sous-fifres imbéciles – par le truchement de leurs ahurissantes ou consternantes pitreries lorsque la mélancolie envahit sans distinction dignitaires et larbins au point qu’ils se hâtent de rentrer chez eux pour écouter tout Michel Sardou sur leur chaîne hi-fi plus ou moins scandinave, ou qu’une soudaine et un peu absurde envie de s’enculturer les pousse à s’en aller se recueillir devant les tronçons de colonnes doriques de Buren avant de courir applaudir Dujardin dans la cour (du palais des Papes) pour sa stupéfiante performance dans *Le Cidre* mis en scène par Robert Hossein lui-même, sublimée par l’inoubliable contribution de l’immense Guetta aux castagnettes digitales.

Pourtant, si l’on veut bien prendre la peine d’y réfléchir durant quelques minutes (à moins que mon lecteur n’ait quelque chose de plus pressant à faire, ce qui serait tout à fait excusable puisque moi-même...), les artistes – et les pseudo-artistes également – sont gens assez semblables à leurs congénères non-artistes dans la mesure où ils sont équipés de membres et d’organes en tous points similaires et en quantité sensiblement égale, dans la plupart des cas. On voit par là combien il serait discriminatoire de prétendre attribuer aux premiers – les artistes, pseudo et assimilés – des vertus, un rang, une utilité qui les distingueraient du tout-venant, c’est-à-dire des non-artistes dont la prolifération est autrement incontestable (je prends ici le risque de m’opposer aux affirmations débridées d’un penseur du XX^e siècle, également qualifié d’artiste, qui affirmait avec aplomb que tout le monde le serait, artiste – ce qui n’est certes pas totalement idiot quand on voit ce que l’on voit). En termes de quantité, les artistes

authentifiés n'ont qu'à bien se tenir car si l'on décidait en haut-lieu de les exterminer cela ne demanderait guère de temps, d'autant que les honnêtes gens disposent désormais de moyens particulièrement efficaces permettant l'élimination réellement peu salissante de populations indésirables en deux temps trois mouvements. Heureusement pour la perpétuation des valeurs créatrices ceux-ci, les artistes authentifiés, ont su se prémunir contre les coups du sort et d'éventuels revers de fortune. En termes de qualité, un ensemble de critères fiables a été adopté qui permet de ne conserver que ceux qui le méritent vraiment. Une commission d'experts parfaitement appropriée pour accomplir cette besogne existe déjà dont les conclusions sont régulièrement remises à un collège d'anciens ministres de la Culture encore vivants qui décident, à la majorité relative, du sort des médiocres. On observe ainsi, à l'évidence, la constitution d'une caste particulièrement et à juste titre attachée à ses privilèges alors que la plupart des autres corporations croupissent dans un anonymat nécessairement stérile et débilitant. Ces artistes-là – cette élite pour dire les choses simplement – qui ont été dotés dès leur naissance (voir plus haut) d'une apparence physique plutôt identique à celle de leur voisin de palier se distinguent pourtant de ce dernier par cette capacité proprement hallucinante à se trouver toujours là où il faut au moment opportun afin d'y rencontrer qui il faut qui soit susceptible de les encourager à devenir enfin quelqu'un qui compte. On est alors tenté de se demander pourquoi celui-ci se verra sacré et consacré plutôt que celui-là qui, à jamais, demeurera dans l'obscurité des minables. Certains épidermes prennent mieux la lumière que d'autres et brillent quand le quelconque, l'ordinaire, semblent avoir choisi, quelquefois malgré lui, de rester dans l'ombre. Définitivement. L'absence de talent – ne parlons pas de génie en l'occurrence – en serait la cause et le quelconque devra se satisfaire de n'être qu'ordinaire, et donc certainement pas artiste. Jamais ! Quoi qu'en dise le prestigieux penseur, et artiste évidemment, cité précédemment.

Les non-artistes admettent volontiers que la gloire prenne son temps et ne se manifeste qu'ultérieurement au trépas de l'artiste véritable, lequel préfère désormais et sans l'ombre d'une hésitation la connaître alors qu'il est encore en mesure d'en jouir. C'est une position que l'on peut comprendre et Céline le poète lui-même n'affirmait-il pas qu'*invoquer la postérité, c'est faire un discours aux asticots*. Car l'artiste véritable veut tout, tout de suite, voilà pourquoi il a appris qu'il lui fallait très tôt, très vite, faire le nécessaire car la réussite n'attend guère et qu'il n'existe pas de deuxième service. Il n'est, au fond, pas si différent que cela du jeune cadre ambitieux qui se verrait bien à la tête de la multinationale où il vient d'être embauché. Et il sait déjà qu'il lui faudra constamment adapter son produit aux tendances du marché. Il n'est pas nécessaire de suivre assidument une formation idoine à Polemploi.

Les artistes, pseudo et assimilés aimeraient beaucoup, c'est en somme plutôt humain et qui donc oserait le leur reprocher, que d'illustres critiques vantent leur talent, la profondeur de leur art et qu'incidemment on les couvre d'or et d'argent, ils aimeraient beaucoup dormir dans de grands hôtels, circuler dans des limousines avec chauffeur, être invités aux meilleures tables, faire l'objet de monographies et d'articles élogieux dans la presse spécialisée, être reconnus dans la rue et signer des autographes avant que l'État ne leur organise des funérailles nationales. Quelques-uns y parviennent, c'est assez dire s'ils sont particulièrement doués...

Suivons durant quelques instants l'un d'entre eux et observons-le tandis qu'il s'efforce de regagner en toute hâte le somptueux appartement dont il vient de faire l'acquisition dans les beaux quartiers de la capitale. Il est pressé, terriblement et constamment pressé – il a désormais pu vérifier à quel point le temps c'est en effet de l'argent. Cette fois il est encore plus pressé qu'habituellement, l'appel d'un client potentiel, un mirobolant contrat arrivé au courrier ou l'impérieuse nécessité de changer de sous-vêtements avant un dîner en ville... Ayant visiblement quelques difficultés à retrouver son trousseau de clés il s'impatiente, fulmine et jure en patois berrichon (il est natif de Châteauroux mais ne s'en vante pour ainsi dire jamais), il entre enfin et se précipite, sans même allumer les lumières, vers l'extrémité du long couloir couvert de moquette noire, ouvre une porte et sans même prendre le temps de la refermer s'abandonne enfin à l'extase d'une libération attendue. Nommée de manière inexacte grippe intestinale,

la gastro-entérite frappe sans distinction, aveuglément pourrait-on dire, les artistes, pseudo et assimilés comme les non-artistes. Ces derniers estiment que c'est quand même une agréable consolation. Avant d'ajouter, *in petto*, que la création est décidément un grand mystère...

décembre 2013

Tout ému

Un de mes amis – si si, il m'en reste encore quelques-uns, du moins veux-je le croire car sinon à quoi bon continuer à prendre ses médicaments – un de mes amis, disais-je, m'a tout récemment décerné le titre, ô combien enviable, d'ermite atrabilaire. J'en suis encore tout ému. Il aurait certes pu enrichir le compliment de l'adjectif éventuellement affectueux *vieil* mais, à l'instant même où je m'étonnai de cet oubli, la pertinence d'une telle retenue m'apparut dans toute sa limpide évidence. Aucun ermite atrabilaire encore tout boutonneux d'acné juvénile n'a jamais existé, il faut pour accéder à cet état d'excellence avoir suffisamment – et quand je dis suffisamment c'est plus qu'il n'en faut – côtoyé les hommes, et tout autant les femmes, il faut s'être copieusement laissé gifler, bousculer, insulter, piétiner en étant convaincu, durant un temps certes bref mais encore trop long, que ça irait mieux demain, ou à la rigueur après-demain. Et puis, cet affectueux adjectif peut lui aussi transpirer le mépris, la condescendance, le conflit de génération comme on dit chez certains sociologues cryptofreudiens.

Ermite atrabilaire... Nous ne sommes que quelques-uns, une poignée seulement peut-être, certainement pas un sur cent et pourtant... Ermite, passe encore, ronchonnet les honnêtes gens qui apprécient néanmoins son choix de se tenir à l'écart mais en revanche entendent bien que l'atrabilaire se taise et soit haï pour ses colères et ses emportements, pour sa détestation de la si belle fraternité humaine.

On prête à l'ermite des vertus de sagesse, de détachement qu'il n'a pas nécessairement, surtout s'il n'est en rien mystique, vertus qu'il n'entend à aucun prix devoir posséder dès lors qu'il est atrabilaire. Ce qui n'est pas donné à tout le monde, heureusement car il faudrait alors énormément d'espace pour que chacun puisse enfin respirer tranquille, à l'écart du premier imbécile venu. Il m'arrive parfois, assez rarement tout de même car je suis un rien pantouflard, de tenter une sortie, le plus souvent à des fins de ravitaillement puisque l'existence en autarcie complète est désormais à peu près impossible, principalement pour l'ermite qui, du haut de son piton, aime par exemple à siroter certains whiskies quand, en fin de journée, le brouillard descend noyer d'un désespoir épais les peuplades assoupies de la plaine. Car l'ermite, dois-je le préciser, n'est pas obligatoirement un ascète, et c'est heureux. C'est un individu qui entend jouir pleinement de son superbe isolement sans pour autant, et bien au contraire, se mortifier, s'infliger des privations grotesques et s'interdire les quelques plaisirs auxquels il peut prétendre précisément parce qu'il n'a pas à s'en justifier auprès de qui que ce soit.

L'ermite atrabilaire peut même accepter, exceptionnellement et dans des conditions qu'il aura pris soin de fixer au préalable, de rencontrer un ou deux individus qui souhaiteraient vérifier l'authenticité de son existence. Néanmoins, il privilégiera la réception à domicile, évitant ainsi le surgissement inopiné mais toujours possible d'éléments incongrus susceptibles de s'agglutiner comme grumeaux menaçant de gâter une sauce. Il importe pour sa survie de ne jamais céder aux pressions à caractère cénobitique d'indigènes trop enclins à se complaire dans l'obscène empathie, la poisseuse convivialité que leur positivisme dégoûtant peut pousser à des comportements indécents. L'ermite atrabilaire se doit de rester attentif, méfiant en toutes circonstances, c'est pourquoi il ne doit en aucun cas se placer en situation de faiblesse et laisser transparaître une quelconque vulnérabilité, il doit être fort, incorruptible et se défier de ses propres penchants mal maîtrisés à manifester involontairement une sociabilité de bon aloi. Le concernant on colportera les pires vilénies, qu'il est épuisant, insupportable, invivable... il ne doit sur-

tout pas sembler s'en émouvoir puisqu'il est lui-même le premier à en subir les inconvénients. Mais aussi à bénéficier des avantages qu'offre un tel choix. Il lui faut ne jamais perdre de vue qu'il est l'Ermitte atrabilaire et qu'ils ne sont vraiment pas nombreux à pouvoir s'enorgueillir de ce privilège certes lourd à porter mais ô combien gratifiant lorsqu'il s'agit de refuser les compromis et de savoir qu'à cet instant on est seul à avoir raison.

décembre 2013

En direct et en prime time

Ils ont réponse à tout, les beaux parleurs et lorsque l'embarras menace de les interrompre, ils empruntent. Et ne rendent jamais. C'est que les mots ne leur font pas peur, ils s'en servent comme s'ils avaient été inventés pour eux, rien que pour eux. Pour leur usage personnel, domestique. Oui, c'est exactement ça, ils ont domestiqué les mots pour mentir en ayant l'air d'affirmer la vérité, un jour ils disent blanc, le lendemain noir, avec les mêmes mots et personne ne s'aperçoit de la supercherie, sauf quelques-uns peut-être qui osent à peine faire remarquer qu'on les prend pour des cons parce qu'ils ne sont pas certains d'avoir tout compris et que, de toute façon, on ne leur demande pas leur avis ni si leur grand-mère fait du vélo. La nature est tellement bien faite qu'il existe des mots pour tout et que ce sont les mêmes qui servent pour mentir et pour dire la vérité. À l'œil nu, on ne voit pas la différence. Mais il faut avoir fait un minimum d'études, et un certain talent, pour savoir s'en servir en donnant l'impression de croire à ce que l'on dit. Beau parleur est un métier, j'allais écrire comme un autre, à cette différence près que l'ouvrier spécialisé n'a nul besoin de convaincre le boulon de dix du bien-fondé de l'action qu'il entreprend en lui ajustant un écrou de diamètre idoine. Beau parleur, un bien beau métier en effet qui consiste à penser et décider pour les multitudes. Altruiste par vocation en quelque sorte.

Il arrive parfois à la multitude d'estimer que les décisions prises dans son intérêt par les beaux parleurs diffèrent quelque peu de ses propres espérances et il arrive alors que la multitude se mette à grogner et s'encolère, quelques exemples existent où l'on vit les beaux parleurs contraints de se taire pour finalement lâcher du lest, comme ils avouent en serrant les dents. C'est-à-dire renoncer, temporairement, à une partie de leurs privilèges et perdre ainsi quelques miettes de leurs nécessaires profits. Mais ce n'est à chaque fois que partie remise puisque ce qui n'entre pas de face finira bien par s'introduire de biais. Qui ne tente rien n'a rien, comme disent les joueurs de bonneteau, et la persévérance est une vertu sans laquelle le nazisme lui-même aurait échoué.

Ainsi que je l'ai laissé entendre précédemment et à l'instar des autres animaux, le beau parleur se reproduit, tout comme la multitude dont la qualité principale est précisément la quantité, ce qui rend nécessairement compétitif chacun de ses composants. Occasionnellement, il peut se produire d'insupportables convergences de mécontentement susceptibles de nuire à la saine concurrence entre les individus dont on entend s'assurer la servitude, il faut alors avoir recours au bouc émissaire dont on ne vantera jamais trop le caractère providentiel et agréablement interchangeable. À l'exception des périodes de guerre (dont on maîtrise dorénavant le calendrier longtemps à l'avance) qui faisaient le bonheur de nos généraux de jadis tout en garantissant une sélection certes un peu arbitraire et dont on a su confier l'exécution à du personnel salarié afin d'éviter autant que faire se peut l'incompétence, voire la mauvaise volonté et l'absentéisme, les élites savent pouvoir compter sur un renouvellement des multitudes au sein d'un réservoir dont le chômage règle comme par magie le débit d'approvisionnement – la formule comme par magie est ici de pure forme car la magie n'existe que pour les gogos. Plus la multitude tire la langue, plus on lui fait aisément accepter n'importe quoi.

On voit par là combien le dur métier de beau parleur exige d'abnégation comme de talent lorsqu'il lui faut convaincre la multitude de son utilité et de son dévouement. C'est que, bien souvent, la multitude est ingrate et que l'ingratitude peut décourager l'altruiste le plus démocrate. Il n'empêche que dans leur

grande majorité les beaux parleurs altruistes et démocrates renoncent rarement, s'employant à démontrer de quelle généreuse manière ils créent de la richesse et n'hésitent que très rarement à refuser de partager avec ladite multitude cette grande satisfaction que procure le travail, dont on ne vantera jamais assez à quel point il épanouit l'homme et lui confère, à l'inverse de l'animal qui s'y soustrait volontiers, toute sa noblesse.

Certes, on a vu autrefois, mais c'était autrefois, quelques cas isolés de beaux parleurs agir de façon possible un peu indélicate en ordonnant qu'on fit donner le fouet aux esclaves de constitution fragile, pour cette raison maigrement productifs et donc bien peu enclins à s'épanouir, mais ces temps-là sont aujourd'hui révolus. Tous les beaux parleurs le reconnaissent. Et même si quelques-uns le regrettent, l'esclavage est désormais aboli, il nous faut en contrepartie admettre que nous nous dirigeons vers une période où il ne sera plus possible d'offrir à la totalité de la multitude les moyens nécessaires à son épanouissement. Devenue trop nombreuse la multitude devra s'auto-réguler et ce sera aux beaux parleurs qu'il incombera de mener cette nécessaire, et même indispensable, mission de sauvegarde des élites. Dans le cas où cette auto-régulation ne déboucherait pas sur les résultats escomptés, d'autres moyens devront être mis en place qui, n'en déplaise aux idéalistes, mettront un terme au déséquilibre numérique sans cesse croissant entre élite et multitude.

C'est en ces termes que s'exprimait, en direct et en prime time, le représentant des beaux parleurs, filmé à la tribune de l'Institut International des Droits de l'Homme à Strasbourg par les six-cent-vingt-trois caméras des télévisions du monde entier, y compris celles du plus petit État de la planète, le Vatican. Combien grande fut la stupéfaction des multitudes assises devant leur poste pour suivre, avec plus ou moins d'attention, la déclaration de cet inconnu du grand public en attendant le grand film du dimanche soir lorsqu'une rafale d'AK-47 sépara aussi brutalement que malproprement la tête du buste de l'orateur.

Moi qui ne reprends jamais je me suis resservi de ce canard au sang – c'était dimanche –, mais juste à peine parce qu'il reste encore beaucoup à faire...

décembre 2013

Pourquoi ?

Je suis en vacances à Bourbriac de Saint-Jean-d'Angély, dans le département de la Charente-Maritime, à l'ouest de la France, à l'embouchure de la Gironde, dans le delta de la mer.

Je me souviens parfaitement de Francis Bacon filmé dans son atelier par David Hinton et répondant à plusieurs reprises aux questions de Melvyn Bragg par un *Je ne sais pas* d'une désarmante et admirable lucidité. J'emploie – à dessein évidemment puisque je n'écris pas toujours n'importe quoi n'importe comment – l'adjectif *désarmante* parce qu'il n'y a pas là de la part de Bacon l'ombre de la moindre coquetterie ni, encore moins, nulle fausse modestie. J'y ajoute l'adjectif *admirable* parce que je trouve en effet digne d'admiration le fait qu'un homme reconnaisse qu'il ne sache pas tout de naissance, qu'il ignore le pourquoi de ceci ou cela et qu'il persiste à ne pas pouvoir donner de réponse aux questions qu'il s'est lui-même posées. C'est qu'il est interdit aux individus plus ou moins publics comme peuvent l'être certains artistes et autres intellectuels de n'avoir point de réponse à fournir aux questions qu'on leur pose, aussi pertinentes soient-elles. Et la plupart, hélas, ne se privent pas d'en avoir, des réponses, et même au-delà de nos pourtant prudentes espérances. Qui n'a jamais été contraint de devoir s'extasier devant la générosité avec laquelle tel plasticien ou plumitif nous détaille ses recettes de cuisine, ses sauces, ses temps de cuisson, pourquoi le bleu plutôt que le rouge, pourquoi avoir situé l'action à Varennes-sur-Allier plutôt qu'à Issy-les-Moulineaux, n'hésitant jamais à charger la barque en y ajoutant ses traumatismes d'enfance, voire intra-utérins, le viol à treize ans par son père dans l'arrière-boutique de la quincaillerie familiale derrière la gare de Perpignan ou le dessalage par la tante Lucette pendant les vacances à Berek-plage, là où il y a maintenant un Carrefour Market, sans compter le choc que représenta la découverte, juste après la puberté, pour l'un de l'œuvre révolutionnante de Vasarely – oncle Victor en quelque sorte – ou pour l'autre de Saint-John Perse, dès lors que l'on se pique d'être poète. Ou diplomate, selon l'opportunité.

Ne pas savoir – et oser l'avouer, qui plus est – serait donc la manifestation d'un sans-gêne, d'une grossièreté vis-à-vis de qui vous interroge telle que l'on peut parfaitement comprendre l'hostilité, voire l'agressivité, de quiconque sait. Car, à l'exception de quelques dubitatifs chroniques qui nous empoisonnent l'existence et retardent la marche du monde, tout le monde sait. Que celui-ci ignore la distance exacte séparant, par la route, Bourbriac de Saint-Jean-d'Angély est en somme excusable dans la mesure où, habitant Saint-Pons-de-Thomières, ce pauvre homme n'est même jamais de sa vie allé jusqu'à Béziers. Néanmoins et à toutes fins utiles, je me suis renseigné : la distance exacte séparant, par la route, Bourbriac de Saint-Jean-d'Angély est de quatre cent soixante-deux kilomètres et les mieux informés prétendent que le trajet s'effectue en plus ou moins quatre heures. En automobile il va de soi et sans flâner en route ni s'arrêter ici ou là pour cueillir des colchiques dans les prés, lorsque c'est la fin de l'été. Nous voilà donc bien avancés puisque désormais nous ne sommes plus idiots dès lors que nous savons quelle est la distance exacte séparant, par la route, Bourbriac de Saint-Jean-d'Angély et que demain, à moins d'avoir pris des notes, nous ne nous rappellerons ni la distance ni même les noms de ces deux patelins qui ni l'un ni l'autre ne m'ont vu naître et où je n'ai pas prévu, a priori, de m'en aller mourir.

Non, la seule vraie question – en dehors de qui suis-je, d'où viens-je, où vais-je, dont je connais d'ailleurs toutes les réponses – qui mérite d'être posée c'est : pour quelle raison, certainement tordue, certains individus prennent-ils un malin plaisir à écrire des âneries pareilles ?

décembre 2013

Concédon, il en restera forcément quelque chose

Il y a des gens qui ont peur de la concession. Ils ont peur de se laisser aller, de lâcher du lest, de céder à la tentation du moment. Ils ont peur de se compromettre, de se laisser aller à des concessions qui pourraient leur nuire à long terme. Ils ont peur de se laisser aller à des concessions qui pourraient leur nuire à long terme.

On aime généralement à détester certaines personnes dont on laisse volontiers entendre (en leur absence mais on a vu des cas où la moindre pudeur cessait de prévaloir) qu'elles seraient insupportables, intolérantes – et de ce fait notoirement intolérables aux yeux des intrépides adeptes de la tolérance, invivables (mais nul n'est pourtant contraint de cohabiter avec un tel individu s'il ne le souhaite pas, seule la vénalité crée des obligations qui n'en sont plus alors tout à fait), épouvantables, encore qu'il faille ici relativiser car il existe de nombreux degrés dans l'horreur ordinaire auxquels la vie quotidienne oblige à se confronter.

J'admets sans regrets être peu enclin à faire ce que l'on nomme des concessions. Devoir accepter d'entendre, pendant parfois plusieurs minutes, chanter les louanges d'un imbécile ou d'une crapule à qui je refuserais d'emprunter une pièce de monnaie – je n'en ai jamais sur moi – pour nourrir un parcmètre est rigoureusement contraire à mon éthique personnelle. Attention, je ne prétends pas être totalement irréprochable, mais il y a des limites à l'indécence qu'il convient, selon moi, de ne point dépasser. Je concède peu, le moins possible en tout cas. Je peux tout à fait reconnaître, afin que l'on en finisse, combien le chemisier d'une jeune écrivaine semble prometteur sans pour autant vanter les charmes de son dernier roman que, comme les précédents, je n'ai pas lu, ni même eu envie de. En termes de littérature, par exemple, il est des envies infiniment respectables dès lors qu'elles ne concernent pas, stricto sensu, la littérature.

Et en termes de concessions précisément on a vu des clients tellement prévoyants, au-delà du raisonnable, qu'ils font l'acquisition – faut-il qu'ils soient frivoles ! – d'une concession à perpétuité (des projets d'avenir afin d'y stocker leur cadavre avant qu'il ne soit corrompu) dans un endroit où ils vont peu de leur vivant, alors que l'on sait que la perpétuité des condamnations est elle-même d'une durée toute relative, laissée à la discrétion d'un magistrat également corruptible. Toute concession, qu'elle soit de béton ou verbale, constitue une atteinte à l'intégrité de l'homme existant, la mienne en l'occurrence puisque j'ai pleinement conscience de l'existence – a priori tout autant légitime, encore qu'il y ait sur ce point matière à discussion au cas par cas – de femmes et d'hommes pour qui transiger, reculer, renoncer, céder et concéder constitue un mode de vie somme toute habituel et confortable.

Par la concession on débouche sur le compromis et, au bout de cette ruelle, s'ouvre la place centrale, celle des compromissions, ouverte à tous vents. On y parle négociations, consensus, arrangements parce qu'il faut bien aboutir à un accord, faute de quoi ce serait la mort des hommes de bonne volonté, n'est-ce pas !

Pourtant, toute concession est une manière d'abandon.

décembre 2013

Le déshonneur des poètes

Les poètes ont quand même une singulière et fâcheuse tendance à se satisfaire de données pour le moins floues, quand elles ne sont pas délibérément fantaisistes. Comme il se doit, les plus arrogants d'entre eux invoquent la poésie elle-même, laquelle non seulement les autorise mais les encourage dans cette voie, la poésie ayant tous les droits. Disent-ils.

On a vu par le passé la manière dont ils se sont affranchis de la rime, de l'alexandrin (voir les propos tenus par le père Hugo) favorisant la césure baladeuse dans le seul but d'ouvrir largement la porte à tous les écrivains qu'une ambition vorace poussait à obtenir ainsi une admission plus ou moins frauduleuse au sein d'un cénacle dont les illustres anciens, sentant venir l'affront, s'étaient réfugiés dans l'Olympe. Baudelaire lui-même n'avait-il pas cédé à la tentation en publiant des poèmes en prose !

Le vague et l'approximatif allaient désormais devenir la règle. Rimbaud, encore respectueux de la rime mais bénéficiant vraisemblablement du pouvoir de séduction que lui apportait son insolente jeunesse, semblait dans la facilité avec ses *Voyelles* dont le moins que nous puissions dire aujourd'hui est qu'elles brillent par leur imprécision. Noir, blanc, rouge, vert, bleu. C'est un peu court, jeune homme, quand il eut fallu indiquer si le noir était d'ivoire, de pêche, de vigne (voire de pêche de vigne) ou de bougie, le blanc de titane ou de zinc, le rouge vermillon, carmin ou de garance, les verts ô combien multiples allant du Veronèse à l'émeraude et les bleus du céruléum à l'outremer en passant par le cobalt et le turquoise... Et que dire de l'absence du jaune, pourtant couleur primaire dont le petit Arthur aurait pu, s'il avait daigné l'inclure dans sa palette, mentionner toutes les nuances, du citron au cadmium sans oublier le chrome, éventuellement orangé... et les terres de Sienna, d'ombre, brûlée ou naturelle, il y avait pourtant là de quoi colorer par exemple toutes les consonnes.

Sur une telle lancée tout ne fit ensuite qu'empirer. Le ciel est bleu, la mer est verte... Quelle indigence ! devraient s'exclamer les élèves du cours préparatoire. Qui n'en font rien car nous vivons dorénavant dans le culte de l'à-peu-près, dans la vénération de l'évasif. De Guillaume Apollinaire à Émilie Simon en passant par Raymond Queneau et Brigitte Fontaine, il n'est pas un de ces poètes qui ne se soit contenté de nous dire *Il pleut* sans se préoccuper d'approfondir quelque peu la question. Certes, le minimalisme fut un temps à la mode mais le clamping ordinaire, qui ne se pique point d'être pohaite, aimerait peut-être néanmoins que les professionnels de la profession nous en disent un peu plus, nous précisent s'il s'agit d'un modeste mais têtu petit crachin breton, surtout si la scène se passe à la frontière entre l'Ouganda et la Tanzanie, à moins qu'ils ne nous parlent de trombes d'eau, de giboulées agrémentées de chutes de grêle, de tornades entraînant le débordement des fleuves et des rivières, des inondations sans précédent, éventuellement citer alors le niveau de la Seine par rapport au zouave du pont de l'Alma... Non, il pleut, point à la ligne. La belle affaire ! Et quelle sobriété, quelle concision, quelle économie dans le fond comme dans la forme. Nul ne pourra dès lors dénoncer l'amphigouri, vilipender le délayage dans lequel se complaisent d'incontinents sybarites, la poésie enfin ramenée à l'essentiel.

Un ascète qui passait par là estima que c'était faire bien des concessions, qu'il y avait dans ce *Il pleut* quelque chose d'extrêmement directif, voire dirigiste en quelque sorte, que le caractère descriptif n'était pas exempt de romanesque et que le lecteur se trouvait soumis à un choix qu'il n'était pas tenu d'accepter et qu'en somme tout cela manquait de liberté, d'ouverture. Sortant de sa poche un morceau de craie bleue, il s'approcha du haut mur de l'école derrière lequel on entendait des enfants ânonner un poème célèbre d'Éluard et écrivit : *il* et ajouta juste un point.

décembre 2013

Allez, papy, le dernier pour la route !

S'il est une coutume à laquelle l'être humain – ou assimilé, bien qu'il n'y ait point là matière à s'enorgueillir – semble particulièrement attaché, c'est bien celle qui consiste à fêter tout ce qui est susceptible de l'être. Et même parfois – je voulais dire dans la plupart des cas – ce qu'il serait pourtant préférable d'oublier. Au motif qu'il a la malchance d'avoir été affublé par ses géniteurs, alors qu'il n'était encore que morveux vagissant et déféquant dans ses couches, du délicat prénom d'Anselme, ou de celui de Cunégonde si le sujet est de sexe femelle ou approchant, le cher bambin devenu en âge de comprendre l'affront qui lui fut fait jadis peut facilement être tenté de se venger, plus ou moins sauvagement, en répudiant les responsables de sa malédiction et en les expédiant vers une maison de retraite connue pour les pratiques peu amènes de ses tortionnaires éventuellement diplômés. S'obstiner à fêter, comme on dit, chaque année et à date fixe un tel non-événement s'avère non seulement insultant pour la victime mais plus encore criminel puisque le martyr ne peut ignorer son infortune dans la mesure où son infamie lui sera rappelée quotidiennement, et plus abruptement encore à chaque fois qu'il sera sommé de décliner son identité, preuves à l'appui, à l'occasion notamment d'une rafle de routine dans un quartier dit périphérique. Certains parviennent à user de subterfuges en adoptant un pseudonyme qu'ils estiment plus flatteur, ou simplement moins humiliant. Principalement lorsque la juxtaposition d'un prénom ridicule et d'un nom patronymique plutôt cocasse produit une combinaison franchement hilarante. On peut ainsi parfaitement comprendre le choix on ne peut plus légitime de Jean-Vincent Pabont qui préféra opter pour Jimmy Génius, de l'avis de tous ses amis autrement seyant. Toutefois, fêter un prénom plus ou moins grotesque peut à la rigueur se justifier puisque cela permet aux proches et, accessoirement aux voisins de palier, de s'offrir une pinte de bonne grosse rigolade arrosée de mousseux en se moquant ouvertement de cette andouille de Raoul qui perd la boule. Le nazi ordinaire qui se cache, plus ou moins il est vrai, en chacun de nous trouve alors une source d'inspiration généralement épatante.

Si la responsabilité de la parentèle est entière pour ce qui concerne l'identité de l'héritier, nous ne saurions accabler totalement les fiers procréateurs quant à la date de livraison du colis qui peut varier, parfois de manière conséquente, et ainsi avancer ou repousser le jour anniversaire jusqu'à ce qu'il coïncide, accidentellement en somme, avec celui de la Fête dite du Travail ou encore des Trépassés. Néanmoins, sans vouloir leur imputer une éventuelle faute de goût il convient pourtant de dénoncer la dérive obsessionnelle qui les pousse à commémorer – quel que soit le temps qu'il fait, à Pontarlier notamment, et justement au moment cette année-là où la Reine d'Angleterre se décide enfin à abdiquer – la naissance et donc la persévérance à survivre d'un rejeton que rien ne prédestinait au départ à poursuivre une brillante carrière de sous-chef de rayon aux farces et attrapes des Nouvelles Galeries du Guilvinec. On voit par là le caractère maladif d'une habitude des plus pernicieuse qui vise à glorifier sans le moindre égard pour la victime le jour où elle franchit un cran de plus en direction de la déliquescence. Rituel d'autant plus obscène qu'il accompagne au fil des ans l'heureux bénéficiaire qui, tôt ou tard, n'est déjà plus en possession de la totalité de ses facultés, mentales et physiologiques.

Prétendre en l'occurrence honorer le plus ou moins futur grabataire n'est précisément pas à l'honneur des survivants encore valides, trop heureux de venir comparer leur relative fraîcheur à l'état du vieillard égroissant qui, pourtant, n'accuse qu'une ou deux années de plus qu'eux. On peut certes trouver

quelque justification – un rien perfide – à s'en aller gaiement congratuler le presque infirme lorsqu'on est soi-même encore sautillant, et reconnaissons qu'il y a là quelque indécence à rabâcher, à coup de bougies à souffler et jusqu'aux oreilles un peu déficientes du prévenu, un âge qu'il s'efforçait, plutôt spontanément, d'oublier. Ces anniversaires ignobles sont d'une cruauté sans nom. Au lieu de se faire les complices de telles méthodes les associations qui se prétendent humanitaires devraient les dénoncer et veiller à interdire l'accès des mouiroirs à ces messieurs et dames de la famille dont l'apparente bonne santé constitue une injure lancée à la face bavoteuse du débris qui n'espérait dans l'instant que son bol de bouillon de poireaux au vermicelle.

Par égard pour ce que nous serons demain, ou après-demain pour les plus optimistes, abstenons-nous de comptabiliser cyniquement les ans d'à peine plus décrépits que nous.

décembre 2013

Sus aux insomniaques !

Il fut un temps, pas totalement révolu où, chez certaines peuplades d'une Europe alors en cours d'élaboration, les malades mentaux étaient, au même titre que les homosexuels, les communistes et les tziganes, regroupés dans divers espaces, sortes de centres aérés choisis généralement en pleine campagne pour leurs vertus hygiéniques, afin d'y être exterminés dès lors que les disciples de ce bon docteur Mengele en auraient terminé avec leurs séances de travaux pratiques. La tendance actuelle visant à réaliser une sorte de normalisation des individus sur la base de critères en ce moment même étudiés au plus haut niveau, la question s'est un jour posée de savoir ce qu'il convenait de décider concernant le sort des insomniaques. De tels sujets avaient-ils un avenir, même relativement bref, dans une économie qui doit s'interdire toute complaisance à l'égard des cas sociaux. Fallait-il les confier à des fins d'étude et de dissection aux élèves des cours du soir des facultés de médecine, quitte à en diriger les restes, moyennant une modeste contrepartie, vers les entreprises de fabrication de nourritures pour animaux et clients des hôpitaux, ou bien plutôt encourager l'investissement dans le secteur de la recherche en subventionnant, pour partie, les grands laboratoires pharmaceutiques qui, soit dit en passant, s'en sortent fort bien sans aide de l'État ? Car ces gens-là nous empoisonnent l'existence avec leurs interrogations angoissées à propos de la hausse du prix du gaz ou de la difficultés qu'ils rencontrent à stationner devant leur porte, leurs questionnements concernant la grosseur qui leur est poussée sous l'aisselle ou bien la taille et la couleur des petits pois qui les rendent difficiles à supporter pour quiconque aime à s'enthousiasmer à l'aube d'une belle journée de printemps.

Le débat fut animé entre les partisans prudents du principe de précaution et les défenseurs acharnés de la présomption d'innocence pour les cadres supérieurs, voire très supérieurs. Pourquoi gaspiller d'importantes sommes d'argent en faveur d'individus que nul ne souhaite voir survivre et possiblement se reproduire, s'exclamèrent les uns pour qui la spéculation sur les denrées de première nécessité était une priorité hautement compétitive en termes de profits tandis que la recherche risquait fort de n'être qu'un puits sans fond. Pas du tout, rétorquèrent les autres qui pouvaient se vanter d'avoir fait leurs preuves par le passé, et même récemment, invoquant la force obscure de la chimie, dont le mystère est autrement insondable que celui du prix de revient de la tonne de bananes. À ceci près, Messieurs, que ces individus sont, malgré leur état, des consommateurs, déclara le médiateur, et si l'on peut leur vendre autant de bananes que de poudre de perlimpinpin, soi-disant pour dormir, tout un chacun – et nous en tout cas – y trouvera son compte.

À l'heure où d'aucuns se consomment à proximité de feux de l'amour quelque peu rancis je me suis épluché une banane. Après quoi j'ai tenté de m'épanouir dans le transport de quelques sacs poubelles jusqu'au container qui orne si joliment le talus de la départementale 16, mettant ainsi en pratique la doctrine chère aux négriers selon laquelle c'est dans l'effort physique que l'homme trouve la paix de l'esprit. J'ai pu alors, dans la plus grande sérénité, déplacer judicieusement une virgule, remplacer un adjectif insuffisamment précis par celui que depuis trois jours sans succès je recherchais, le titre est venu de lui-même s'imposer telle une évidence, j'en fus tout attendri. En fin de journée, à l'instant même où je m'apprêtais à entreprendre la lecture d'une courte pièce de Thomas Bernhard, j'avalai pour la nuit à venir ma petite pilule blanche. Demain soir ce serait sa sœur ou sa cousine, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il faille augmenter les doses...

Dormir est une activité qui devrait procurer la plus grande satisfaction. Il est juste regrettable que l'on ne s'en aperçoive pas.

décembre 2013

Conte d'après Noël

Avez-vous vu le geste qu'a fait celui-ci ? Avez-vous lu ou entendu les propos qu'a tenus celui-là ? Non mais, vous rendez-vous compte ? Que fait la justice ? Que fait la police ? Pourquoi est-ce que personne ne réagit ? Mais je vous demande bien pardon Monsieur, ou Madame, on réagit. Sans doute préféreriez-vous que l'on pendre celui-ci, que l'on fusille celui-là, peut-être après les avoir longuement, patiemment, pas toujours patiemment d'ailleurs, torturés ? Pour leur faire avouer quoi ? Qu'ils reconnaissent les faits, qu'ils avaient ou non des complices, qu'ils ne recommenceront plus et s'excusent ? Des monstres, dites-vous ? Parce qu'ils ont commis tel geste qui s'apparenterait à tel autre de sinistre mémoire ? Oui, en effet, il serait tout à fait possible de leur arracher les ongles avec une tenaille, un par un, puis de leur enfoncer une bouteille de champagne – du rosé, mais oui Madame – dans l'anus, jusqu'à ce qu'ils avouent... mais ils ont déjà tout avoué, ils ont reconnu les faits, que vous faut-il de plus, Monsieur ? Ou Madame ? Ce qui vous est intolérable, si je comprends bien, c'est précisément qu'ils aient reconnu les faits, qu'en quelque sorte ils s'en vantent, c'est bien ce que vous voulez dire, n'est-ce pas ? Mais c'est pour cette raison que l'on appelle ça des aveux, aveux qui ne font l'objet d'aucune contestation, d'autant qu'ils correspondent, à quelques minuscules points de détail près, à vos propres déclarations, Mesdames et Messieurs. Vous serez donc rétribués en conséquence, conformément à la directive européenne relative aux entreprises de délation en bande organisée et vous pourrez, si vous le souhaitez, signer la pétition pour le rétablissement de la peine de mort, à droite, ou à gauche peu importe, juste avant la sortie. Des monstres, dites-vous ? Eh bien oui, si l'on veut, comme vous et moi en quelque sorte. Pas davantage, ou alors si peu que la différence est à peine visible à l'œil nu. Certes, il y a des exceptions, de vraies, d'énormes exceptions, qui ne se contentent pas de gesticulations à peine médiatiques mais affichent la morgue des hommes illustres lorsqu'il s'agit de démontrer qui commande véritablement, qui décide du sort des monstres minuscules dont quelques-uns il est vrai aimeraient assez un jour... mais, hélas pour eux, il y a peu d'élus car les places sont chères et l'adoubement strictement réservé à ceux d'une même catégorie sociale. Les grands monstres sont admirables, impressionnants d'arrogance et riches de certitudes, ils dictent les conduites à tenir et ne sont jamais, en aucun cas, tenus de rendre des comptes quant à la leur ou, lorsqu'ils y sont contraints par quelque regrettable coup du sort, parviennent à s'en sortir avec les honneurs dûs à leur rang, toujours soutenus par la caste à laquelle ils appartiennent. Les grands monstres sont d'une monstruosité telle qu'on la croirait d'essence divine, ils en ont en tout cas la conviction. Celle des médiocres est minuscule, elle ne les impressionne pas, si nécessaire ils s'en divertissent un instant avant de s'en retourner aux choses sérieuses et graves pour lesquelles ils ont été appelés. Avez-vous vu le geste, avez-vous lu ou entendu les propos de ceux-là que l'on dit certes monstrueux mais quand même pas médiocres et dont on s'était proposé de vous distraire le temps requis durant lequel les grands monstres s'en viendraient nous raconter de belles et édifiantes histoires à dormir debout, interminables et ennuyeuses, tandis que le marchand de sable était entré par une porte dérobée... Il n'était pas encore huit heures du soir que déjà les yeux nous brûlaient. Dodo, l'enfant do...

décembre 2013

L'exigence est un vice de nanti

En 1957 Thomas Bernhard adressait *un mot aux jeunes écrivains* – il en était un lui-même puisqu'il n'avait alors que vingt-six ans – dans lequel il leur reprochait, de face et sans précautions inutiles (les précautions ne sont utiles qu'à ceux qui n'ont rien à dire), de n'être devenus qu'*un peuple d'assurés sociaux, de fonctionnaires et de membres de parti, une contrée de faibles, un paysage de porteurs d'attaché-case sans passion*. Il avait déjà le goût du mot juste. Soixante années, bientôt, auront passé depuis que ces propos sont parus dans une publication autrichienne et le constat actuel n'est pas davantage encourageant, bien au contraire.

Plumitifs appointés, "nègres" de ministre ou de millionnaire en short, les jeunes – et moins jeunes, car il faut savoir durer lorsque l'on manque d'impertinence – écrivains d'aujourd'hui courent les subventions comme les opportunités, obtenant pour plusieurs d'entre eux un poste de chroniqueur dans la presse écrite, radiophonique ou télévisuelle puisque c'est là où l'on peut le mieux, avec le plus de profit, servir ceux dont l'influence sera peut-être, espérons-le pour vous, décisive, en tout cas auprès des éditeurs qui se partagent annuellement les prix d'excellence, ou même de consolation. Sans qu'il soit désormais nécessaire d'en porter le déguisement, le métier de serviteur est un emploi d'avenir, et il rassure. Quand celui-là s'efface, atteint par la limite d'âge, il s'en trouve toujours un autre – il y en a tant – pour pallier une possiblement soudaine absence de perspectives sécurisantes. Le style c'est de savoir s'adapter et donc adapter le verbe aux exigences et manies de l'employeur, sans perdre de vue que de la réussite de sa carrière dépend la pérennisation de la vôtre. On ne sera donc jamais Marcel Proust ni Louis-Ferdinand Céline, bien que parfois l'on y fasse abusivement référence à propos de vos écritures, et pas davantage (il faut parfois savoir se résigner) Gide, Valéry ou Léautaud – je cite ici, pour mémoire, Calet, Guérin, Hardellet, Martinet pour ne parler que d'auteurs notoirement nationaux. Encore faudrait-il que vous les eussiez lus ou que leur nom lui-même vous évoquât quelque chose.

Plumitifs que jamais n'offusque, ou alors seulement chez vos confrères, la plus répugnante courtoisie, vous voici assurés, à plus ou moins long terme, de voir votre patronyme associé à celui d'un illustre, à moins que sa grandeur ne soit qu'à peine temporaire, voire fugitive ou plus modestement étendue jusqu'à la périphérie de l'immensément vaste et diversifiée corporation des employé(e)s de bureau, fusent-ils, ou elles, décoré(e)s du mérite agricole ou culturel. C'est vrai qu'il n'y a nulle honte à chanter les vertus du foie gras gersois pas davantage qu'il n'y en aurait à louer, si toutefois cela s'avérait nécessaire, le génie de tel plasticien du Bas-Berry à qui l'on doit la restauration paysagée des hauts-fourneaux de Florange et leur transmutation exemplaire en centre d'art contemporain.

Jeunes écrivains, je vous le dis, le futur s'annonce bien, extrêmement bien. Isidore Ducasse avait raison, *La poésie doit être faite par tous* et puisque tout est art, ainsi que l'affirmait un grand artiste, apprenons à nous contenter de peu. L'exigence est un vice de nanti.

décembre 2013

La tradition, c'est l'homme !

S'il est une tradition à laquelle nous sommes très attachés dans ce pays c'est bien celle qui consiste à nous réclamer à chaque occasion plus ou moins opportune des droits de l'homme dont nous serions prioritairement les heureux propriétaires puisque brillants inventeurs du concept, reconnu et salué un peu partout dans le monde, chacun à sa manière. En tant que détenteurs du brevet nous nous autorisons, aussitôt qu'un cas manifeste de violation nous est signalé par les équipes spécialisées et formées à cet effet, à pointer du doigt la nation dont les principaux chefs se seraient distingués, récemment ou non, par un manquement caractérisé au respect du règlement. S'il est toujours exaltant de dénoncer un tel écart chez le voisin de gauche ou de droite il arrive pourtant qu'il faille tempérer notre enthousiasme pour de très banales obligations de réserve dès lors que l'on entend entretenir avec ledit voisin quelques relations profitables. Ce qui, fort heureusement, ne nous interdit pas de vilipender l'impie à l'échelon local pourvu que les invectives ne soient pas exportées et jetées à la face du vil fautif devant sa populace médusée. Qui sera alors en droit de demander réparation, au minimum pour outrage à la patrie.

C'est une des vocations de ce que nous nommons la presse de se charger de diffuser ce genre de condamnations, au motif notamment que la liberté de la presse fait précisément partie des droits de l'homme, que charbonnier est maître chez lui et qu'il ferait beau voir que l'on vint, au pays des droits de l'homme lui-même, critiquer et tenter de remettre en question ce privilège qui fait notre fierté. Car la liberté de la presse est une belle et noble chose. Qui autorise ses représentants, que l'on nomme journalistes dès lors qu'ils sont encartés, à stigmatiser avec vigueur l'immonde dictateur – basé à huit mille kilomètres de leur bureau – qui ose conchier sans vergogne les droits les plus élémentaires de son peuple qui, vous n'en croiriez pas vos oreilles, l'a porté au pouvoir de manière quasiment démocratique.

Le journaliste serait donc le fer de lance de la justice sociale, le vaillant pourfendeur de l'iniquité, le courageux défenseur de la veuve et de l'orphelin, l'incorruptible révélateur de la vérité la plus odieuse. Il va bien sûr de soi que les droits de l'homme contrarient quelque peu la marche du progrès, affectent occasionnellement le sens des affaires et peuvent parfois porter préjudice à l'essor de la nation, ou au moins à celui de quelques-uns de ses fils les plus entreprenants. Voilà pourquoi ces hommes audacieux, ambitieux, possédant un sens pratique des plus aigu et les moyens nécessaires à la concrétisation de leurs aspirations humanistes, décidèrent sans perdre un temps précieux de se porter acquéreurs, et en quelque sorte subventionneurs, de ces organes de presse afin que l'information triomphe, pour le bien de tous et, principalement, pour l'édification des masses. Car les masses gagnent à être édifiées, en veillant à ce que nul ne vint les pervertir à coups répétés et insidieux d'informations mensongères, de ragots pour dire les choses simplement. Le journaliste, homme intègre par essence – il a d'ailleurs accroché sur le mur auquel il tourne le dos une très belle charte de déontologie de la profession, en quadrichromie – a donc pour mission de s'appliquer à écrire, ou plus humblement à recopier, une prose qui ne risque en aucune façon de menacer l'harmonie existante, voire de porter atteinte aux droits de l'homme de son employeur. Il saura donc, de lui-même et sans qu'il faille pour cela le lui rappeler chaque jour, effectuer le nécessaire examen de conscience sans lequel il risquerait de déshonorer, peut-être sans même s'en apercevoir, le beau métier qui est le sien. Il ne peut par ailleurs ignorer combien les multiples petits pri-

vilèges et avantages en nature dont il jouit sont évidemment tributaires de l'affectueuse compréhension des différents dirigeants qu'il est amené à côtoyer, quotidiennement dans certains cas, et qu'il se doit de ne point calomnier en rapportant des propos inconsiderés, éventuellement diffamatoires, fussent-ils le fait de soi-disant confrères plus soucieux de briller un instant que de servir l'immaculée vérité. Et puis, n'oublions jamais qu'à l'instar de tout individu ordinaire mais responsable le journaliste n'aura garde d'ignorer que son employeur est aussi cet homme affable grâce à qui il peut, quand il le souhaite, changer d'appartement, de voiture et de lieu de villégiature. Voire d'avenir, pour faute d'inattention.

Un journaliste bien formé s'adapte à toutes les situations. Attention ! ne vous méprenez pas, quand je dis bien formé ce n'est pas pour vanter une anatomie avantageuse mais plutôt que cela signifie qu'après de longues études, de français éventuellement mais pas toujours avec succès, il a appris les ficelles du métier sous la houlette de vieux briscards ayant couvert les grands conflits où nos armées ont été humiliées par de petits hommes aux yeux bridés et qui sont devenus des rédacteurs en chef ventripotents aux cravates maculées de mayonnaise et de cendres de Partagas. On dit alors que le journaliste a été formé sur le tas et qu'il peut, sans s'absenter de son bureau ni croquer ses Berluti, raconter en Cinémascope, Technicolor et Odorama n'importe quelle catastrophe humanitaire dans le delta du Niger tout en demeurant en parfaite santé et propre sur lui.

Quel que soit le pouvoir politique en place – et c'est toujours le même, quel qu'en soit l'intitulé – le bon journaliste est tenu d'observer la plus absolue neutralité. Il ne doit surtout pas laisser transparaître la moindre opinion personnelle – en vérité, il n'en a aucune, il est juste objectif, comme on dit. Il transmet ce qu'on lui intime de transmettre, avec une fidélité exemplaire, un respect (déontologique ?) de la mission qui lui est confiée : informer. De mauvaises langues laissent parfois entendre que nombre de ces professionnels pourraient être inféodés au pouvoir, à n'importe quel pouvoir et qu'ils manqueraient, de ce fait, de respect à l'égard de leur propre déontologie et se soucieraient en vérité comme d'une guigne des droits de l'homme, les vraiment très mauvaises langues allant jusqu'à avancer l'idée selon laquelle ils ne seraient pas davantage que la propagandastaffel d'une époque crypto-fasciste. On voit par là combien la médisance est rapidement susceptible de nuire à une corporation et, partant, d'entacher l'admiration que portent les peuples à une information indépendante.

Formons le souhait que les mauvaises langues, et plus encore les très mauvaises langues, soient sommées de se taire, par tous les moyens nécessaires afin que triomphent les droits de l'homme.

décembre 2013

Meilleurs vœux !

Dernier jour de l'année 2013. Il y a certes des aspects positifs dans ce constat puisque ce qui est fait n'est plus à faire, et j'imagine qu'un nombre certainement considérable d'individus ne sera pas mécontent d'en avoir terminé avec ce qu'il est convenu d'appeler pudiquement des désagréments. D'autres en auront été débarrassés de manière radicale et définitive qui ne s'en plaindront pas davantage, d'autant que pour eux l'heure n'est plus aux regrets. Ni aux stupides espérances. Nonobstant le fait qu'une année de moins c'est un pas de plus vers l'inévitable disparition, ce qui peut s'avérer, pour certaines personnes chez qui la curiosité l'emporte sur l'ennui, préjudiciable. De là à se ruer sur l'année suivante avec frénésie, voire hystérie dégoûtante, il y a quand même un minimum de prudence, voire de méfiance, qu'il conviendrait de manifester. Pourquoi faudrait-il que 2014 soit une année plus goûteuse que la précédente, au nom de quel irréalisme imbécile peut-on s'imaginer que le pire est passé alors qu'il est là, devant nous, avec sa gueule des mauvais jours, prêt à fondre sur le moindre petit instant de relâchement pour le transformer en un long moment d'épouvante, comment peut-on continuer de croire que demain sera un autre jour, en vertu de quelle aberration de l'esprit – si tant est que l'on puisse parler d'esprit en semblable occurrence – l'homme qui a derrière lui plus de vingt siècles d'expériences ignominieuses va-t-il soudain s'inventer un invraisemblable renversement de la marche forcée vers l'abîme, vers le toujours plus immonde, pourquoi l'an 2014 serait-il celui où l'homme, les hommes prendraient brusquement conscience d'une éventuelle nécessité à se comporter autrement, pourquoi ?

Non, soyons rassurés, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes inventé par cet homme-là, justement. La machine est sur les rails, elle file droit, le plein de carburant a été fait par des spécialistes, les turbines tournent à plein régime, la pression est au maximum, une fois le départ donné – il y a combien de temps exactement ? on n'en sait plus rien, on a tout oublié, quelle importance ? puisque le futur est au bout – il ne reste plus qu'à continuer inexorablement, tout droit, toujours tout droit, l'avenir n'appartient-il pas à ceux qui se lèvent tôt et ça fait un bail que le réveil a sonné, nous étions persuadés que la route serait longue et les paysages changeants, que nous en aurions pour notre argent et puis voilà qu'on approche, on ne distingue pas encore nettement la gare d'arrivée mais on sent bien que le voyage tire à sa fin. Le train est bourré jusqu'à la gueule, la plupart des voyageurs vont plus loin, vers d'autres destinations mais on murmure que toutes les gares se ressemblent.

2014. Je trouve pour le moins grotesque cette obsession pour la réjouissance collective programmée et toujours je m'étonne de cet appétit obscène à vouloir fêter le fait d'être encore en vie quand, au bout du cauchemar, se profile, inéluctable, la mort. Non merci, je ne reprendrai pas de langouste, juste une huître, une fine de claire, pour vous faire plaisir et encore un verre. Pour finir.

décembre 2013

Le défilé du quatorze juillet... et le reste

S'il est une coutume qui résiste plutôt bien à l'usure du temps et à la déliquescence des rapports courtois (sans doute en raison de l'urgence qui est l'obsession de cette époque pressée d'en finir), c'est bien celle qui consiste, au moment de basculer dans une nouvelle année, à formuler des souhaits, des vœux à l'intention des personnes que l'on déteste le moins. On utilise généralement à cet effet des morceaux de bristol imprimés qu'il suffit d'orner de son paraphe, éventuellement agrémenté d'une de ces formules passe-partout que l'on choisit en fonction des rapports plus ou moins étroits que l'on entretient avec le destinataire. Peut-être faut-il déplorer le caractère bon-enfant auquel nous nous sentons tenus d'adhérer pour l'occasion, lequel nous prive de l'ineffable bonheur que pourrait nous procurer l'envoi d'un tombereau d'injures et de grossièretés en direction d'amis avec lesquels nous ne souhaiterions plus poursuivre une relation en vérité aussi distendue que l'élastique d'un slip après une liposuccion abdominale. Certes, des moyens plus modernes, tels que le téléphone et le clavier d'ordinateur, ont été mis à la disposition des citoyens les moins enclins à préserver dans la durée le service public de la Poste mais il existe néanmoins encore quelques individus furieusement réactionnaires que la mise sous enveloppe et l'envoi d'un mot d'encouragement à survivre une année de plus ne rebute pas. Comme je fais partie de ce groupuscule de passéistes invétérés je n'hésite pas à proclamer qu'il s'agit là d'une coutume dont le charme certes un peu désuet me séduit davantage que celle de la chasse à courre, de l'excision ou du défilé du quatorze juillet.

Mais je reconnais volontiers que, l'âge aidant énormément si l'on peut dire, j'ai tendance à me montrer moins obstinément optimiste à l'idée d'entamer une tranche de vie supplémentaire quand je constate que le prix du gaz vient encore d'augmenter. Car j'ai de la sympathie pour ceux qui ne pourront plus désormais s'offrir le luxe de mettre la tête dans le four de la cuisinière – malgré l'odeur épouvantable et le gras partout qui tache les cheveux – et seront contraints de se jeter dans la Seine, qui est froide et dégueulasse, et assez éloignée lorsqu'on habite Amélie-les-Bains, ou même sur les hauteurs de Monaco. Du coup, mes vœux sont moins primesautiers, mon enthousiasme moins débridé et je parviens plus difficilement à affirmer que tout ira bien, encore mieux que l'année précédente qui ne fut guère, il faut bien le reconnaître, follement hilarante. Sauf le jour où Giscard d'Estaing est mort, assassiné par Yvette Horner. Un drame de la jalousie !

Non, 2014 me laisse un peu dubitatif. D'ailleurs, ce matin il y avait un franc soleil et maintenant j'ai l'impression qu'il va pleuvoir. On sent bien que ce n'est pas bon signe et que les choses sont mal engagées pour maintenir l'euphorie pendant encore trois cent soixante-quatre jours. Sans compter que 2014, quelque part ça me fait quand même un peu penser à 1914. Et je me dis que d'ici 2018 il peut s'en passer des choses, surtout avec la Wehrmacht juste à côté.

Hier, ou avant hier, j'ai reçu, comme nombre de quelconques, les vœux d'une femme célèbre, une directrice de théâtre à la mode dans les années soixante ou soixante-dix dont la prose m'a semblé vraiment de circonstance, c'est-à-dire d'une naïveté qui peut paraître étrangement caricaturale de la part d'une personne à qui son âge évidemment respectable – elle est à peine plus jeune que moi, c'est assez dire – devrait avoir appris que la méthode Coué est notoirement insuffisante pour gagner la guerre. On peut en effet souhaiter se persuader, et persuader les autres, qu'il suffit de vouloir pour que les choses soient,

on est alors dans le domaine des croyances, de la foi, au mieux cela donne un martyr ou deux et la vie continue, comme on dit. Jusqu'à ce qu'elle s'interrompe...

Ce qui est quand même quelque peu contrariant car, bien que l'existence ne soit pas une partie de plaisir quotidien, particulièrement vers la fin, *la lâcheté, la vanité et la curiosité*, comme dit Thomas Bernhard, nous obligent à lui trouver quelque utilité. Voilà pourquoi nous sommes quelques-uns, vraisemblablement peu nombreux, à penser que prier ne suffit pas pour en faire quelque chose de moins dégoûtant.

C'est à ce moment précis de ma réflexion que des hommes en uniforme sont entrés sans frapper... à la porte.

janvier 2014

Rendez-vous au Café Bräunerhof

Thomas Bernhard était assis sur l'une des banquettes du Café Bräunerhof, à Vienne, à proximité de l'entrée parce que, disait-il, *c'est mieux aéré par ici*. Lunettes sur le nez, il parcourait à ce moment-là avec une rapidité due à un probable agacement, les pages du quotidien français *Le Monde*.

C'est au moment même où il repoussait à l'extrémité du marbre de la table rectangulaire le tas de journaux plus ou moins chiffonnés qu'entra un homme au front large et haut dont le nez s'ornait de petites lunettes à monture métallique, qui s'avança vers lui, tira une chaise et prit place après que Thomas Bernhard l'en eut prié d'un hochement de tête. On parla pour commencer de généralités, comme on a coutume de faire lorsqu'on ne s'est pas vus depuis longtemps, la conversation s'affinerait doucement, le temps n'était pas à la précipitation. Nul n'avait reconnu le nouveau venu, à l'exception de l'écrivain autrichien bien évidemment et d'une vieille dame à l'austère raideur, vêtue de noir et assise un peu plus loin, qui se pencha vers sa voisine, autrement rabougrie qu'elle-même, et lui chuchota quelque chose à l'oreille en désignant d'un geste du menton la table près de l'entrée. L'ouïe visiblement déficiente, la voisine insista pour que la vieille dame austère veuille bien parler un peu plus fort, ce que fit celle-ci, tant et si bien que Thomas Bernhard, qui était loin d'être sourd, entendit ce qui se disait et qui ne lui était pas destiné bien que cela les concernât directement, lui et son invité.

– Auriez-vous l'obligeance, chère Madame, de répéter à haute et intelligible voix ce que vous venez de dire, afin que toute la salle, qui n'a pas eu le bonheur ineffable de vous entendre, puisse s'en régaler pleinement. Je vous en prie.

La vieille dame à l'austère raideur se leva et, se tournant vers les tables qu'occupait une clientèle composée pour la plupart d'habitues également autrichiens, déclara d'une voix qui ne tremblait pas :

– Soit ! Monsieur Bernhard. Je disais donc à l'instant que l'élite de cette ville doit déjà subir à longueur d'année la grossièreté de vos déclarations, toutes plus intempestives et insolentes les unes que les autres, et recevoir l'écho nauséabond de représentations prétendument théâtrales que vous infligez régulièrement au public, que ce soit à Salzbourg ou ici, à Vienne, et j'affirmais donc qu'il était dès lors indécent, voire scandaleux que vous osiez vous afficher, chaque jour ou presque, dans cet établissement convenable et qu'aujourd'hui, comble de l'obscénité, vous y accueilliez de surcroît cet individu détestable entre tous qui se fait appeler, allez savoir pourquoi, Max Stirner, comme s'il entendait renier publiquement son identité véritable qui le fit naître Johann Caspar Schmidt, à Bayreuth, patrie ô combien respectable de Richard Wagner.

Sans se lever davantage que la première fois, Thomas Bernhard répliqua qu'en tout lieu où il choisit d'être ce sont ceux que sa présence indispose qui s'en vont, car lui, aussi affligé qu'il soit de devoir constater une fois encore l'impolitesse des Autrichiens en général comme en particulier, n'est pas homme à céder devant les imbéciles. Et il ajouta : – En conclusion, vous pouvez, chère Madame, aller voir ailleurs si j'y suis mais, de grâce, ne revenez pas avant une heure me faire part du résultat de votre enquête de basse police. Nous serons alors, Monsieur Stirner et moi-même, allés dîner dans ma ferme fortifiée dont vous n'ignorez certainement pas que son accès est rigoureusement interdit à toute personne de nationalité autrichienne, autre que moi évidemment.

Puis, détournant son regard de manière manifestement définitive de l'inquisitrice-en-chef probablement endeuillée de naissance il fit signe au serveur afin que celui-ci, qui s'était bien gardé d'intervenir durant l'échange, vint prendre la commande des consommations puis, s'adressant à son invité, suggéra qu'ils reprissent cette discussion là où ils en étaient lorsqu'ils furent interrompus, de grossière façon – les interruptions le sont toujours de grossière façon, ajouta-t-il –, par les invectives de cette petite bourgeoise à moitié desséchée et complètement hystérique.

– *Je pense que tous les pays et toutes les religions qu'on connaît bien sont pareillement abjects. On voit avec le temps que la structure est partout la même. Qu'il s'agisse d'une dictature ou d'une démocratie – pour l'individu, tout est au fond également effroyable*, déclara Thomas Bernhard.

Hochant la tête, Max Stirner répliqua :

– *Dans une république tous sont maîtres, et chacun tyrannise les autres.*

Il ajouta que, république ou dictature, l'État est ce qu'il convient d'abolir, de détruire car il est l'incarnation de l'abus de pouvoir précisément et de la corruption, acceptés et approuvés par la multitude à qui son indifférence même tient lieu d'opinion.

– *L'État ne poursuit jamais qu'un but : enchaîner, assujettir l'individu, le subordonner à une généralité quelconque. Personne n'est mon semblable, ma chair n'est pas leur chair, ni ma pensée leur pensée.*

Thomas Bernhard ne put s'empêcher de compléter cette déclaration péremptoire en indiquant qu'il n'existait pas un pays au monde, en dehors de l'Autriche bien évidemment, où le pouvoir, politique tout autant que religieux, avait de façon pareillement néfaste gangrené la pensée de chacun.

Max Stirner, qui dégustait avec gourmandise son chocolat viennois, répondit que ce n'était pas, selon lui, les pays mais les hommes qui sont plus ou moins uniformément abjects. Mais il tint à préciser que leur abjection atteint pleinement son apogée lorsqu'ils se placent sous la protection d'une religion, quelle qu'elle soit, qui leur sert alors d'excuse, ou plus exactement de justification pour proférer les plus monstrueuses inepties et se livrer aux actions les plus innommables et les plus dégradantes. Ce à quoi Thomas Bernhard fit alors remarquer que les religions sont un pouvoir, qui ne diffère en rien d'un pouvoir politique. Max Stirner, qui léchait sa cuillère avec componction, tint à préciser que le peuple se laisse abuser par cette notion de droit dont il croit, l'imbécile, être lui aussi dépositaire. Car, dit-il, le pouvoir, qu'il soit religieux ou politique, est indissociable du droit et n'ayant jamais accès au pouvoir, il n'a évidemment jamais accès au droit. Martelant la table à l'aide de sa cuillère, il asséna :

– *Celui qui a le pouvoir a le droit : si vous n'avez pas l'un, vous n'avez pas l'autre non plus. Est-il si difficile de comprendre cette vérité ?*

Tout dépend pour qui, répliqua Thomas Bernhard qui fit remarquer que nombre de personnes continuent encore aujourd'hui de s'imaginer que le droit est identique pour tout un chacun, ce qui bien entendu est une absurdité, dit-il, alors que le pouvoir n'est à la portée que de quelques-uns qui se le partagent en alternance et sont... Hochant encore une fois la tête, Max Stirner l'interrompit :

– *Les travailleurs ont en mains la puissance la plus formidable et, s'ils en prenaient une fois véritablement conscience et l'employaient, rien ne pourrait leur résister : ils n'auraient qu'à arrêter le travail, considérer les produits de leur travail comme leurs et en jouir.*

Mais ils se soumettent, lui répondit Thomas Bernhard, ils obéissent, tétanisés par la peur, respectueux qu'ils sont du pouvoir et du droit. Que ce pouvoir et ce droit soient politiques ou religieux. Puis il ajouta :

– *Les nazis, on sait bien ce que c'est, Jésus aussi, on sait ce que c'est. Chrétien. Que vous disiez "chrétien" ou bien "nazi", les deux sonnent bien, et les deux sont effroyables.*

Hélaçant d'un geste du bras le serveur qui somnolait contre un pilier, Max Stirner commanda un second café viennois, déclarant qu'il le trouvait excellent.

Ensuite, nous irons à Ohlsdorf, dit Thomas Bernhard, avant qu'il ne se mette à pleuvoir.

janvier 2014

Sus aux pessimistes !

Les pessimistes ne sont jamais déçus.

Jean-Pierre Martinet

Cioran et Zola sont des vrais rigolos à côté de toi ! m'écrivait un de mes amis de longue date au printemps 2013. Avant d'ajouter : *Constamment déprimé, tu fais vraiment tout pour que les autres le soient ou le deviennent autant que toi !* Il évoquait ensuite mon *perpétuel pessimisme*, qu'il avait d'ailleurs qualifié de *légalitaire* l'année précédente, ce qui, j'en conviens, est un peu excessif puisque je n'ambitionne guère d'entrer dans la légende au seul motif que m'insupporte l'optimisme béat des fidèles adeptes du pharmacien (et psychologue, c'est tout dire) Émile Coué de la Châtaigneraie. Il y a quarante ans de cela un journaliste du *Frankfurter Allgemeine Zeitung* dépeignait Thomas Bernhard sous les traits d'un *pessimiste indéfectible et irresponsable broyeur de noir*. Je mentirais en niant que de tels voisinages m'honorent, et suprêmement même. Mais l'époque est au positivisme, ce qui lui va bien au teint puisque le slogan d'une grande surface – l'expression elle-même dit assez la beauté de notre ambition – s'en réclamait déjà alors même que les effets du grand marché mondialisé commençaient à peine à se faire sentir et que le nombre de crève-la-faim était encore dérisoire dans les pays se prétendant développés, les sous-développés n'ayant pas pour l'heure accédé au statut ô combien enviable de nations en voie de développement, c'est assez dire si les crève-la-faim en question y étaient légion.

Me voici donc pessimiste, comme d'autres se voient étiquetés tuberculeux, sidatiques ou pestiférés, catégories plus ou moins humaines dont il convient de se méfier car ce sont des patients contagieux, disent en ces temps d'impatience hystérique les docteurs en ségrégation. Pourtant, le matin, au miroir, la honte ne m'empourpre même pas et quelques-uns, qui sont gens notoirement pondérés, estiment néanmoins qu'il y a manifestement là bien de l'arrogance. D'autres me cracheraient volontiers à la face mais n'osent pas, leur religion le leur interdit car ce sont des tolérants professionnels. Ils professent que toutes les opinions se valent et qu'au fond on peut bien être pessimiste, puisque certains sont chrétiens, islamistes ou nazis. Un tel œcuménisme les honore.

À chaque bonne nouvelle annonçant la mise en vente d'un nouveau poison, plus efficace que les précédents, l'explosion difficile à cacher d'une centrale nucléaire, la disparition du dernier ours blanc ou l'extermination d'une ethnie par une autre mieux armée – et par pudeur je passe volontairement sur la consternante vénération manifestée à l'égard de prétendus artistes contemporains ou même sur l'indécence survie de Michel Sardou, sans parler de celle d'Ariel Sharon dont on nous dit ces jours-ci... – je coche d'une croix la case correspondante sur le tableau des performances encore à réaliser et j'ajoute la date du jour, comme le font les modernes poules pondeuses. Puis je dissimule soigneusement ledit tableau récapitulatif afin de n'être pas lynché lors de la visite inopinée de quelque prétendu innocent mal informé de ma maladie qui, prudent, se sera fait accompagné d'un factotum dûment assermenté, incorruptible et armé.

J'évite les rassemblements mais il peut m'arriver d'accepter – par courtoisie, car il est des pessimistes courtois – de me joindre à un groupuscule ayant choisi de se réunir pour fêter quelque événement, éventuellement et accessoirement qualifié de hautement culturel. En mon for intérieur je me demande ce qu'il peut y avoir encore à fêter mais je garde mes réflexions pour moi. Toutefois, dans le brouhaha des conversations je peux parfois laisser échapper une réflexion anodine, que je regrette immédiatement en raison des conséquences que mon étourderie ne manquera pas de déclencher. *Le pire est forcément à*

venir, lâché subrepticement à l'instant où l'on sert le saumon sauvage nourri aux farines animales peut plomber la plus farandolesque soirée d'anniversaire avec cotillons et boules puantes. J'ai d'ailleurs constaté que l'on m'invitait moins depuis quelque temps déjà, sans doute mes bons mots en sont-ils la cause.

La compagnie du pessimiste est peu recherchée il est vrai, à l'exception de certains clubs masochistes on le fuit plutôt. Mais il arrive aussi que l'on reproche à cet être vil et délibérément démoralisant de se doubler d'un cynique. On atteint alors, à l'évidence, les plus basses couches, la lie de l'humanité. Ambrose Bierce ne disait-il pas d'un tel individu qu'il est un *grossier personnage dont la vision déformée voit les choses comme elles sont, et non comme elles devraient être*. On peut donc en déduire que le pessimiste cynique représente ce qu'il y a de pire au présent, l'avenir restant par ailleurs ce qu'il est, c'est-à-dire fumisterie et divagations répugnantes – pour le seul pessimiste, cela va de soi. Le pessimiste cynique élève le pessimisme à la puissance dix, et c'est très probablement un immonde pervers. S'appliquant à désespérer, bien au-delà de Billancourt, Florange et Gondrange, le peuple tout entier, il doit donc être dénoncé, combattu, exterminé afin qu'il ne se reproduise sous aucun prétexte et que les braves gens puissent enfin jouir et se réjouir dans une satrapie sécurisée et lisse, joliment colorée où les hommes, les femmes, les enfants et même les gentils vieillards pas toujours très propres danseront sans fin – tout est néanmoins relatif, ajoutent les épouvantables pessimistes – en se donnant la main dans une ronde folle, interminable que les télévisions du monde entier diffuseront en continu pour l'édification des masses besogneuses comme des cadres cravatés supposés constituer la fameuse classe moyenne.

Il faut imaginer les peuples enfin heureux, pataugeant dans une félicité aussi épaisse et légère que la plus onctueuse des mousses au chocolat, merveilleusement débarrassés à jamais du moindre doute, aussi confiants que ces bœufs que l'on conduit vers ce bâtiment de béton gris où des praticiens, parfois revêtus de blouses blanches, leur trancheront la gorge et les éventreront au-dessus des rigoles où s'écoule et se fige un sang noir. Car il faut bien nourrir les hommes de bonne volonté.

Attendons avec la sérénité des convaincus les temps de demain où, enfin, les pessimistes auront disparu.

janvier 2014

Tous ensemble...

Ne serait-il pas quelque peu paradoxal qu'au moment imprécis parce que désormais quotidien où les brigands de la finance se targuent de prendre des risques en osant jouer au casino boursier des sommes considérables d'un argent qui ne leur appartient même pas, la mode soit au principe de précaution, à la prévention et au sécuritarisme obsessionnel. Ne serait-il pas ?

Peut-être convient-il de s'interroger sur l'utilité du dépistage du cancer de ceci ou cela quand, dans le même temps, on s'obstine à irradier des générations de populations à des fins expérimentales ; peut-être convient-il de s'interroger sur l'utilité de cette multiplication des forces de police et des caméras de surveillance quand on enseigne l'usage des armes à feu à des adolescents analphabètes défigurés par l'acné juvénile et la lecture, dans le texte, concomitamment obligée d'un Finkielkraut – possiblement local ; peut-être n'est-il pas vraiment nécessaire de prêcher la prévention alors que le progrès est en marche et qu'il est inéluctable.

Car, en vérité, vivre est une activité extrêmement dangereuse et je n'évoque point ici ces cas sociaux que sont les audacieux aventuriers qui s'en vont skier hors piste afin, probablement, de vérifier a terme s'ils sont – ce qu'ils croient – ou non plus malins que l'avalanche qui les ensevelira quelque minutes plus tard sous plusieurs tonnes de fine poudreuse éventuellement immaculée. Je n'évoque pas non plus ces sombres crétins, tout aussi braves, qui n'hésitent pas à s'en venir promener en compagnie de toute la sainte famille en bord de mer lorsqu'on annonce des vagues de quatre mètres qui leur procureront des sensations inouïes mais rapidement oubliées. Et je me dois d'ignorer les merveilleux navigateurs qui, ce jour-là précisément, ont décidé de sortir leur barquasse afin de démontrer au monde entier tout ébahi cette maîtrise qui est la leur face aux éléments déchaînés. Je ne prends pas davantage pour exemple ces virtuoses de l'équilibre qui traversent sur un fil tendu entre deux immeubles de quatre-vingt étages et font des saletés en s'aplatissant tels des bouses sur le bitume, ni ceux qui par tous les moyens inventés par l'homme jouent à se faire peur sous terre, sous l'eau ou dans l'air, bien décidés à prouver qu'ils ne sont pas n'importe qui. Et ne prouvent rien du tout. Ce sont là génies méconnus et qui le resteront parce que leurs ambitions demeurent modestes, autant dire étriquées, le plus souvent tristement individuelles, alors que des hommes investissent et œuvrent de manière colossale à l'élaboration de produits et de structures capables d'élever le concept de risque à une hauteur jamais atteinte par aucun individu normalement constitué. Bien mesquins sont, en comparaison, ces petits égoïstes qui ne visent que leur petit plaisir personnel quand il y a tant à faire à l'échelle planétaire. La solution finale envisagée jadis par une poignée de patriotes bornés est aujourd'hui à la portée de quiconque consent à s'y investir globalement, mais il est en revanche réconfortant de savoir que nul ne sera cette fois écarté, discriminé et que l'accès au bonheur total est promis et ouvert à tous, incrédules et indifférents inclus. Ce ne sera certes pas audacieux au sens où l'entendaient les exaltés de l'acte unique, le risque est autrement universel et non plus centré sur l'instant mais, au contraire, aussi durable que le développement dont on nous fit un temps l'éloge puisque nous ignorons tous à quel moment il a pris naissance et à quel autre il prendra fin. Le risque est partagé par tous, sans distinction de race, de couleur de peau, de religion ou d'opinion politique, il est en somme impeccablement démocratique, globalement altruiste et la performance est en cours qui ne vise nullement le spectaculaire à tout prix. S'il intervient ici ou là nous saurons nous en

réjouir, l'important est avant toute chose de privilégier le sens du collectif, la noble notion d'humanité. On voit par là combien s'avère condamnable, et vaine, l'initiative personnelle qui n'aboutit en vérité qu'à une gesticulation pathétique, grotesque et ridicule, totalement dépourvue de cette solidarité sans laquelle l'homme n'est rien et le gigot d'agneau sans flageolets moins que rien.

janvier 2014

La moindre des choses

Dans cette époque où tout est en toc, quiconque n'a pas su briller ne mérite pas davantage que d'être ignoré des ignorants. C'est bien la moindre des choses. Mais attention, car ce quiconque-là ne saurait émettre un avis défavorable à l'égard de l'œuvre, ou même de la personne, de tel ou tel autre qui aurait réussi, lui, car ce serait là faire montre d'immonde aigreur en même temps que de jalousie, bien déplacées l'une et l'autre en l'occurrence. L'obscur est invité à surveiller son langage et il serait préférable, dans son propre intérêt, qu'il se tût.

À l'inverse, qu'il lui prenne fantaisie d'aller dire humblement son admiration pour l'œuvre, ou la personne, d'un célèbre et on dira de lui qu'il flatte à seule fin de se faire valoir et d'obtenir ainsi le soutien effectif, le nécessaire appui de celui-ci qui n'est pas, lui, n'importe qui. Et si l'heureux mortel glorifié s'avère être bel et bien mort et enterré depuis plus ou moins jolie lurette, on ne manquera pas de faire remarquer à l'importun à quel point il retarde. Du passé faisons table rase et place aux jeunes, s'il vous plaît !

C'est qu'il ne fait pas bon n'être rien, c'est-à-dire n'importe qui, en ces temps où le spectacle est la règle et où la compétition détermine les élus. Les écrivillons dans mon genre ne sont pas invités à concourir, il faudrait pour cela qu'ils fussent admis à faire partie du sérail et que pour l'être ils aient été coachés par quelque mentor dont l'entregent, tel des doigts experts, aide à s'introduire. Ce freluquet manifeste là bien de l'amertume, s'indignera-t-on au sein du cénacle littéraire, se prendrait-il pour le poète maudit de ce siècle ? C'est que, voyez-vous jeune homme, nous n'en avons déjà que trop qui piétinent et trépigment en attendant que l'un des nôtres les adoube, la coupe est pleine, elle déborde, on distribue des prix en veux-tu en voilà, mais le lectorat sature et rapidement se gave. C'est qu'il a le gosier étroit et l'estomac délicat, le lectorat, il n'avale pas n'importe quoi, vous l'ignorez peut-être. Il faut dire que la merde ne se vend pas toujours bien, que la quantité suppose naturellement des engorgements et qu'il nous faut écrémer sans cesse et vidanger la fosse plusieurs fois l'an ; seuls les meilleurs survivent – meilleur n'est pas un critère de qualité, je vous le concède, plutôt de persistance, voire de longévité, étant entendu que tout est relatif – et les médiocres dans votre genre n'ont guère de chance de parvenir en l'absence de recommandations recommandables. C'est ainsi, c'est la vie et il faudra vous y faire. Commencez donc par écrire des romans, c'est ce que l'on vend le plus facilement, même s'ils sont le plus souvent notoirement mauvais. Mais, croyez-m'en, renoncez plutôt et, bien qu'il soit un peu tard, reconvertissez-vous dans la chansonnette, ou mieux encore dans les affaires, ce qui n'est après tout guère différent. À moins que vous n'ayez là encore personne qui soit à même de vous... conclut-il en me tournant le dos.

En effet, il ne fait pas bon n'être rien, mais, avec le temps, on s'en accommode. Mieux, il arrive parfois que l'on soit content d'une phrase et que l'on se surprenne à en rire, un court instant. On ne peut certes alors s'empêcher de regretter qu'en l'absence d'une nécessaire transformation en un bel objet de papier imprimé à dos carré cousu-collé que l'on nomme livre on ne puisse partager tous ces mots avec une poignée d'individus qui, sait-on jamais, se seraient eux-mêmes surpris à sourire en les lisant. Ce n'est pourtant pas demander la lune. La lune, d'aucuns y pensent sérieusement. Il y a de l'argent, beaucoup d'argent à faire sur le dos de la lune. Ce sont les poètes d'aujourd'hui, ceux-là ne rêvent pas, ils ont les pieds sur terre.

Demain je m'achète un fusil, et mardi ça saignera !

janvier 2014

Mégalo, moi ?

Je suis assis dans un fauteuil, devant moi, un verre de vin rouge, et je me demande si j'ai autant de talent que je le prétends, je le prétends principalement lorsque je suis seul avec moi-même et que, toutes portes closes, nul ne peut m'entendre m'encourager de la voix, comme le père Antoine a coutume de faire avec son bourricot auquel il s'obstine fermement à vouloir apprendre le paso-doble en vue des prochaines élections municipales. Il me semble d'ailleurs que le paso-doble est un peu passé de mode, même dans nos campagnes les plus reculées, et que cela risque d'être insuffisant pour que l'illustre – localement s'entend – marchand d'olives remporte la majorité des suffrages, pour autant qu'il ait réussi à convaincre Bérénice (Bérénice, c'est son âne et le père Antoine s'est entiché il y a des années maintenant de cette tragédie de Racine qu'il avait découverte à la télévision, persuadé à l'époque que Bérénice était le personnage interprété par Depardieu) d'accomplir les progrès nécessaires avant l'échéance républicaine.

Une telle interrogation n'est pas le fait du hasard. Je sais par ouï-dire depuis longtemps que Mozart avait l'oreille absolue dès trois ans et qu'à six il avait déjà composé ses premiers menuets. Je n'ignore pas que Sylvia Plath était à peine âgée de huit ans lorsqu'elle publia son premier poème, ce qui ne l'a certes pas empêchée de se suicider au gaz précisément le jour où je fêtais mon vingt-cinquième anniversaire. C'est assez dire à quel point ces gens-là savaient se montrer talentueux. Tandis que moi, une cinquantaine d'années plus tard, je n'ai toujours pas réussi, entre autres exemples, à entrer à l'Académie française alors que je connais parfaitement l'adresse et que les quarante immortels ne sont pas tous bien vaillants. Ni bienveillants à mon égard d'ailleurs. Mais je me console en sachant que Baudelaire, Proust ou même Molière n'en ont pas davantage que moi franchi les portes quand on y introduit certains politiciens et leurs propres courtisans dont l'œuvre littéraire prêterait à sourire si elle ne consternait plutôt.

J'ai cité le petit Wolfgang et la mignonne quoiqu'un peu instable Sylvia, mais j'aurais pu tout aussi bien ajouter le nom de Picasso qui a peint, tout comme moi, ses premiers tableaux alors que nous n'avions à peine que huit ans l'un et l'autre. Lorsque nous les avons peints et donc pas nécessairement le même jour.

Heureusement, il existe des compensations tout à fait réconfortantes en la personne notamment du pourtant impeccable Thomas Bernhard – qui est mort le lendemain de mon cinquante et unième anniversaire –, lequel Thomas Bernhard n'a vu paraître son premier poème, dans le *Demokratisches Volksblatt*, qu'à l'âge tout de même un peu tardif de vingt et un ans. Que dire de Blaise Cendrars dont le poème publié, *Les Pâques*, le fut alors qu'il avait déjà vingt-quatre ans. Ou d'André Hardellet, quarante et un ans lorsque Seghers fit paraître *La Cité Montgol*, son premier recueil. Et Henry Miller qui affichait quand même quarante-trois ans quand parut son *Tropique du Cancer*.

Certes certes, un écart somme toute assez considérable me sépare de tous ces illustres prédécesseurs dans la mesure où, désormais plus enclin à mollement somnoler à l'issue d'un copieux cassoulet de Castelnaudary qu'à m'en aller entreprendre la tournée des boîtes de nuit disséminées aux flancs de la montagne de Lure, j'ai plus que doublé le temps de gestation des moins précoces d'entre eux. Me cueille alors au saut du lit la douloureuse nécessité de m'interroger sur mon avenir de plumitif puisque mon score de publications en fait ricaner plus d'un me tournant le dos parce que son éducation bourgeoise lui interdit de m'humilier de face. À l'heure où le crépuscule des courtes journées d'hiver m'invite pesamment à admettre que le temps est sans doute venu de rejoindre gens de mon âge que passionne

Questions pour un champion, autre fait culturel, je suis tenté de parler de Bérézina. Au sens traditionnel de l'expression car de doctes historiens, aussi français que put l'être, par extension, notre Napoléon national, estiment aujourd'hui que la bataille de la Bérézina s'acheva sur une victoire plutôt que sur une défaite de nos valeureuses armées. Les Russes ayant, de leur côté, gagné la campagne de 1812 on peut en déduire qu'à l'instar des résultats électoraux tout le monde est désormais content. D'un point de vue strictement comptable, les pertes étant estimées à plus ou moins 55 000 hommes côté français et à 20 000 côté russe, on sera tenté de penser que la victoire française est plus psychologique que militaire, surtout a posteriori.

Ce qui me remonte énormément le moral à l'heure de la camomille lorsqu'il me faut décider si je choisis de me faire incinérer avec ou sans mes œuvres, en dépit du fait qu'elles n'auront pas été éditées. Il me semble qu'avec, cela peut paraître exagérément prétentieux. Et donc ridicule.

janvier 2014

Rassuré(s) ?

Fuyez la répétition, évitez-la, contournez-la, cherchez et trouvez le mot de remplacement grâce auquel vous épargnerez à votre lecteur – où donc se cache-t-il celui-là ? – d'éprouver un sentiment de lourdeur indigeste, de trop-plein, qui peut tout à fait, sans qu'il y prenne même garde, l'irriter au point qu'il renonce à poursuivre plus avant le festin auquel il s'était invité. Et votre œuvre, plus ou moins immortelle, en aura fini de sa vie en compagnie de cet individu auprès de qui elle avait acquis un semblant de complicité, consacrant une sorte de liaison que d'aucuns prétendent contre nature. Le livre demeurera durant plusieurs jours, voire des semaines entières, abandonné sur un coin de table jusqu'à ce qu'on se décide, pour peu que le désamour soit sans haine et lui épargne la poubelle, à le proposer, à vil prix, à quelque libraire spécialisé dans la collecte des livres errants, sans domicile fixe, chez qui il sera hébergé dans l'attente d'une nouvelle adoption, éventuellement durable.

Fuyez la répétition ! Craignez-la, ai-je toujours entendu dire dès mes premiers devoirs de composition française car la répétition dénonce une impuissance caractérisée à inventer, à imaginer d'autres manières de dire les choses. Et puis, un beau jour, vraiment un très beau jour, j'ai fait une découverte insensée, incroyable. Thomas Bernhard avait osé élever la répétition au rang majeur de l'écriture, il l'avait sublimée, anoblie, démontrant ainsi combien les interdits ont été inventés à seule fin d'être niés, et en l'occurrence ridiculisés. C'est ainsi que la répétition devint une figure de style. Un autre insolent, affublé d'un patronyme bien oublié celui-là, Jean Duperray c'est assez dire, osa lui aussi sans vergogne la répétition dans un sabir vernaculaire, usant de l'alexandrin blanc en virtuose dans un roman rural et brutal.

Tout comme, des années auparavant, j'avais été tenté d'accuser Joseph Delteil de préciosité, voire de maniérisme, tant son écriture m'avait semblé, un court instant seulement, d'une sophistication extrême dans sa recherche de l'expression imagée. J'ai très rapidement dû changer d'avis, *Choléra* et plus encore *Sur le fleuve Amour* m'ont aidé à comprendre combien l'accumulation de détails, le luxe d'adverbes délibérément déplacés de leur sens courant participaient de cette exubérance totalement extravagante. J'avais pourtant été informé de l'existence de tels dangers, du risque de redondance et de la nécessité d'une écriture dégraissée, qui va à l'essentiel et ne s'engorge pas sous l'effet de digressions qu'au nom de principes rigides on prétend inutiles, mon admiration pour Henri Calet aurait sans doute pu, sinon dû, m'inculquer les vertus de l'économie des mots, j'étais prévenu et la lecture d'écrivains américains que j'admirais alors et admire encore aujourd'hui, auteurs de romans noirs pratiquant le behaviorisme le plus intransigeant, aurait dû m'inciter à manifester davantage de retenue, encore que l'on ne puisse guère me reprocher le moindre goût, même modéré, pour le psychologisme le plus répugnant. Seulement voilà, j'ignore, pour mon usage courant, la phrase courte et sèche, je n'élague pas, j'ajoute. Le mot, presque toujours, en appelle un autre et la phrase s'étire, s'allonge et s'enroule sur elle-même – les moins grossiers de mes rares lecteurs parlent de loghorrée et les malpropres de diarrhée verbale –, oublieuse de ses origines, généreuse au point de glisser d'une page à l'autre, sans retenue, ignorant les limites que lui imposerait le paragraphe ou le chapitre. La virgule me comble davantage que le point et je demeure prudent face au point virgule, mais je me réjouis que l'on ait inventé les tirets, les crochets, la parenthèse alors que, très modestement, je n'ai aucune estime pour les guillemets.

Je tente parfois d'imaginer ce qu'une telle forme pourrait donner sur six ou sept-cents pages. La coutume veut que l'on nomme ce produit roman, étant entendu qu'il s'agit là du format idoine, standard jusqu'au classicisme, capable de séduire n'importe quel éditeur soucieux des attentes de son lectorat et légitimement préoccupé par le caractère toujours insuffisamment cumulatif de sa trésorerie, car le roman appelle la consécration par les prix que l'on dit littéraires, car il est idéalement adapté à la tête de gondole et – pour peu que son auteur possède de manière éventuellement innée le sens du casting, mais tout s'apprend ! – ce ne serait nullement exagéré de l'imaginer transposé pour le grand écran. En cas d'échec à convaincre des producteurs toujours attentifs à la notion d'amortissement, il reste encore la série télévisée ou, dans le pire des cas, le téléfilm. Qui certes ne rapporte guère mais ne coûte presque rien. On en a alors pour son argent, comme on dit.

Le talent est une question de quantité. Le talent, ce n'est pas d'écrire une page : c'est d'en écrire trois-cents. Tranchait, en ricanant, Jules Renard dans son *Journal*. Fort heureusement hélas, je suis incapable d'un tel effort dans la durée. Ce qui est des plus regrettable en effet puisque me voilà condamné à ne jamais connaître l'enthousiasme des foules agglutinées le long de la façade vitrée du café germanopratin où je viendrais chaque jour à l'heure de la sortie des bureaux faire semblant de lire le journal en buvant une limonade coûteuse. Me voilà condamné à l'ignorance absolue dans laquelle me tiendraient la presse internationale, les radios et télévisions du monde civilisé, les célébrités culturelles et politiques du moment, au seul motif que mon incapacité à produire du romanesque explique mon inexistence, et la justifie.

Ce genre d'explication est évidemment complètement farfelu et ne peut sortir que d'un cerveau singulièrement dérangé puisque nous savons tous que ce monde est beau, que les gentils hommes qui le peuplent n'ambitionnent pas davantage que de le rendre encore plus beau et que nul individu ou groupe d'individus n'a jamais eu l'intention de me contraindre à écrire des romans de plus de six-cents pages, enfin ! voyons...

À vous qui ne me lirez jamais je puis donc dire maintenant combien me voici rassuré. Et vous aussi, par la même occasion.

janvier 2014

Attention au croisement

Encore heureux que vous les ayez sous la main ceux-là, les aquoibonistes, sinon vous autres combattants combatifs sur qui feriez-vous porter la responsabilité de vos échecs ? Car c'est bien de cela qu'il s'agit, oseriez-vous prétendre le contraire ? Car vous échouez, sans cesse, puisque vous entreprenez sans cesse, oui vous, qui échouez à toujours vouloir faire mieux que les précédents, plus haut, plus grand, plus large, plus beau, plus rond, plus pointu, plus cher, plus profitable, toujours plus parce que sinon votre vie ne vaut même pas d'être vécue, dites-vous. Car vous mentez, en plus, vous mentez en prétendant cela alors qu'elle n'est en vérité que misérable, pitoyable, votre vie tout autant de merde que celle de votre voisin qui a moins bien réussi, comme il vous plaît de le souligner, en passant, parce que n'est-ce pas quand même, la réussite ça se mérite, ça se gagne et quiconque va d'échec en échec ne peut s'en prendre qu'à lui-même, il lui fallait oser, entreprendre, ambitionner le succès plutôt que de se résigner à la médiocrité, dites-vous. Oh ! certes, vous êtes d'une habileté formidable à dissimuler vos peurs, vos angoisses, vos déceptions, car vous êtes déçus, angoissés et vous avez peur, comme les autres, comme les ordinaires qui attendaient, espéraient pourtant si peu, seulement voilà, vos déceptions, vos angoisses et vos peurs sont à la mesure de vos appétits de vaincre, elles sont énormes, gigantesques, colossales, pas du tout quelconques, pas du tout médiocres, et vous avez beau vous donner beaucoup de mal pour n'en rien laisser paraître, elles paraissent, et c'est bien naturel puisque vous êtes les professionnels diplômés du paraître. Et quand vous vous êtes chié dessus de trouille, vous changez de pantalon et vous retournez au combat, bravement, comme vous dites, car vous êtes de la race des battants, des winners dont la vocation est de gagner, partout, toujours et contre tous. L'échec vous est intolérable, une injustice en quelque sorte, et c'est précisément ce qui nous différencie.

Nous autres aquoibonistes n'entreprenons jamais rien d'énorme, de démesuré. Nos échecs sont en quelque sorte involontaires, à peine ressentis comme tels, finement dérisoires, sans conséquence aucune et nul n'en parle puisque, les gazettes nous ignorant, nul n'en a connaissance. On ose à peine évoquer le mot d'échecs tant ils sont minuscules mais nous ne nous interdisons pas pour autant de respirer et, de temps à autre, il nous arrive de bricoler ici ou là, plutôt en cachette, histoire de passer le temps sans en faire toute une histoire. Ce qui nous répugne particulièrement c'est l'effort à des fins inavouables, dégoûtantes, c'est le concept ambitieux d'exploit, de performance et donc de compétition. Un jour, nous mourrons, vous comme nous, probablement d'horrible manière, vous davantage horriblement si c'est possible mais nous ne lèverons pas le petit doigt pour qu'il en soit ainsi, il s'agit juste d'une idée, là encore en passant.

L'aquoiboniste n'est pas véritablement nuisible, il peut juste parfois désespérer les sujets plutôt mollement déterminés en les polluant (et ça vous connaît la pollution !) en instillant le doute, l'incertitude dans les esprits les moins farouchement combatifs. On l'extermine facilement l'aquoiboniste, dans son propre repaire citadin, au beau milieu du bocage normand ou en pleine forêt auvergnate car il ne s'enfuit pas, ne se débat jamais et s'éteint sans un cri en soupirant une dernière fois.

L'espèce la plus recherchée pour gâcher à coup sûr une soirée d'anniversaire c'est l'aquoiboniste pessimiste, obtenu par croisement.

février 2014

Fichtrement et même bougrement

Il est quand même fichtrement singulier que dans le monde de moins en moins rigolo où nous vivons – le mot vivre est d'ailleurs quelque peu impropre tant ce qu'il évoque est sinistre et bien peu encourageant – et nonobstant cette salvatrice mais malsaine curiosité qui nous pousse néanmoins à toujours nous obstiner, il est quand même, disais-je, bougrement affligeant de constater à quel point s'effiloche un peu plus chaque jour le peu d'humour qu'il nous restait encore, prudemment caché tout embobiné au fond du coffre aux souvenirs dans l'improbable attente de jours meilleurs qui ne viendront évidemment jamais, bien au contraire puisque la dégradation inéluctable de l'état général du patient – le patient a bon dos – n'incite nullement à se montrer facétieux. La Belle époque, les Années folles, comme cela sentait bon l'entre-deux-guerres (un peu l'entrejambe également) et si la gaudriole à l'haleine éventuellement avinée n'était pas toujours d'une finesse exquise on devinait qu'il y avait là de bonnes raisons de se forcer un brin et de s'en mettre jusque là, comme disait la chanson, ne serait-ce qu'afin d'oublier n'est-ce pas ce qui venait de se passer et ne pas trop penser à ce qui se préparait. Une sorte d'obligation morale encouragée par le diocèse et la hiérarchie étoilée. A posteriori il est toujours aisé de se trouver d'excellentes excuses. Qui resserviront plus tard, probablement mises au goût du jour car il faut savoir s'adapter. Nous en serions donc aujourd'hui à ne rien vouloir remuer du crapoteux tout juste à peine enfoui qui justifierait qu'a contrario l'on ribouldingue à tout va, usant d'un remède médical breveté Pasteur selon lequel prévenir c'est encore mieux que guérir. À moins que, n'écouter que leur courage, de vaillants optimistes ne persuadent les humanités multiples que, les perspectives s'avérant si peu inquiétantes ou déprimantes, il n'y ait point là matière à combattre la morosité dépressive en exultant bruyamment. Il est vrai que je ne fréquente guère, pour ne pas dire jamais, ces endroits où, paraît-il, on s'en vient afficher sa volonté de paraître enthousiaste à tout prix. Sans doute, notre belle jeunesse frivole gigote-t-elle en ce moment-même en écoutant d'une oreille distraite un Charles Trénet moderne occupé à les persuader qu'il y a d'la joie, partout y a d'la joie, bonjour bonjour les hirondelles...

Que nous cache un tel bonheur apparent fait ici de sérénité bouddhique et là d'exubérante allégresse ? Contemple-t-on le rire de l'idiot qui s'affiche à l'endroit rubicond de n'importe quel hurluberlu engagé volontaire dans sa croisade contre le doute ô combien pernicieux ? Ce rire aurait-il jauni côté face, sous prétexte que l'humour est si farouchement noir qu'il s'en vient démobiliser jusqu'aux imbéciles heureux ? L'apathie serait-elle devenue la forme la plus aiguë de l'activisme politique ? La béatitude rondement satisfaite de quelques-uns justifierait-elle en contrepartie l'hilarité forcenée de crétins tout autant satisfaits enrôlés par des sergents recruteurs à la solde de prévisionnistes assermentés, et cette confusion finalement convergente ne risque-t-elle pas de déstabiliser les facultés conclusives d'un quarteron d'éthologistes spécialement formés à la dialectique du pouvoir, quel qu'il soit, dans le seul but de faire le bonheur des peuples, fut-ce malgré eux ?

Contrairement au Charles Trénet moderne qui se propage et se répand le long des golfes clairs comme le brut à la surface des flots bleus, toute mithridatisée qu'elle est, sans crainte des pesticides, l'hirondelle tend pourtant à se raréfier. Il est prévisible qu'elle disparaîtra totalement (tant il est vrai que Total ment) avant le brave, l'honnête homme dont la capacité à survivre est stupéfiante si l'on songe à ce qu'il a réussi à exterminer depuis qu'il est, plus ou moins approximativement mais effectivement hélas, là.

Ponctuellement, il m'arrive probablement encore de rire. Brièvement. Sans vraiment m'en rendre compte. Sans bruit, sans me claquer les cuisses ni manquer de m'étouffer, de plus en plus rarement à gorge déployée, comme on dit. En lisant par exemple, à l'heure des digestions en cours, quelques auteurs que l'on dit démodés mais qui savaient pourtant fort bien tourner ce qu'ils écrivaient. Je crois avoir remarqué que, plus couramment, je ricane. Serais-je un infâme cynique, ou seulement un un type un peu triste ?

février 2014

Le Laid déborde

Est-ce en réaction à cette nouvelle cuisine, en vérité plus guère nouvelle désormais, qui semble économiser sur les ingrédients pour pouvoir mieux décorer l'assiette puisque nos modernes gâte-sauces se sont invités aux remises de prix de l'art contemporain, toujours est-il que là où les marmitons – pardon ! les master-chefs – se montrent pingres nos grands créateurs ne mégotent pas sur la quantité. Il faut à nos émérites plasticiens des surfaces de cimaises considérables lorsqu'ils en sont encore à s'adonner à cette pratique obsolète qu'est la peinture que l'on étend à l'aide d'outils divers et variés sur un support dont la dimension horizontale ne saurait être inférieure à quatre mètres ; les artistes vraiment contemporains, c'est-à-dire l'avant-garde comme on disait jadis, exigent rien moins que la hauteur de plafond du Grand Palais pour y *installer* leurs œuvres dans un espace qui soit à l'échelle de leur vision et en valide dans une approche syncrétique le concept. Le talent – s'ils osaient, et il arrive qu'ils osent, ils invoqueraient plutôt le génie – de nos plumitifs nécessite pour s'exprimer sans contraintes un roman dont la complexe densité sera condensée dans un minimum de sept à huit-cents pages, faute de quoi le Goncourt ou autre récompense du même acabit leur passerait sous le nez ; quant à nos cinéastes ils mettent un point d'honneur à ne s'épanouir totalement qu'à raison de plus de deux heures de champs-contre-champs quand d'illustres anciens, qui ne prétendaient nullement au titre ambitieux d'auteurs, savaient filmer l'essentiel le plus strict en quatre-vingt-dix minutes chrono, nous épargnant ainsi d'avoir à compter et recompter le nombre de spectateurs présents dans la salle, histoire de s'occuper l'esprit.

Le monumental, le démesuré sont en somme le plus sûr moyen d'affirmer une toute puissance momentanée et les architectes, dont nous avons admis il y a fort longtemps qu'ils figurassent au nombre des artistes et pourquoi pas en effet au point où nous en sommes, se font forts de concevoir l'immeuble le plus haut, le plus gros, le plus laid dès lors qu'ils parviennent à dénicher le mégalo plus mégalo qu'eux-mêmes qui financera l'étude et l'édification de l'étron le plus inutile qui soit. Déjà les pyramides... Les designers, qui compensent la modestie dimensionnelle, parfois relative, de leurs *créations* par une diffusion pléthorique envahissante, affichent avec morgue leur suffisance qui, associée à une crétinerie considérable, atteint sans beaucoup d'efforts celles des merveilleux décorateurs d'intérieur dont ils sont les complices en ignominie. Ceux-là, les designers, ne se contentent pas de concevoir des sièges novateurs sur lesquels il est périlleux de s'asseoir et qu'à leur seule vue nous préférons ne pas, ils s'attaquent également aux véhicules de toute sorte, y compris nos formidables trains à grande vitesse qu'immobilise au cœur d'un hiver on ne peut plus normal quatre flocons de neige innocemment empilés sur une caténaire. Quoi qu'en disent – penser n'est pas leur affaire – nos élites artistiques et culturelles, le beau n'est plus nécessaire, le nouveau suffit amplement. Et c'est vrai que nous nous habituons à la laideur physique puisque celle, morale et intellectuelle, s'est souplement, discrètement, progressivement installée dans notre quotidien ; un peu comme un animal de compagnie qui errait, abandonné, sur le bord de la route, et qu'on a recueilli pour continuer à parler à quelqu'un ; un peu comme une maladie dont on disait il y a peu encore qu'elle était de longue durée – on le dit moins depuis quelques temps, en raison du progrès. On s'habitue à tout, c'est vrai.

février 2014

Fume, c'est du Belge !

Il y a certes quelques avantages à se porter volontaire pour diriger une nation et ce n'est pas parce que les heureux élus se prétendent garants, la main sur le cœur, de leur volonté à servir au mieux la cause du bon peuple qu'il nous faudrait nécessairement les croire investis d'une quelconque mission, en dehors bien sûr de celle qui consiste pour eux à veiller sur leurs propres intérêts. Chacun ayant en charge un domaine, plus ou moins vaste, où il se doit, ponctuellement, de démontrer qu'il n'est pas totalement payé à ne rien faire. Voilà pourquoi le, ou la, responsable de la santé publique est périodiquement tenu de nous rappeler, menaces à l'appui, que le tabagisme tue. En quinze jours autant que la route en trois cent soixante-cinq – trois cent soixante-six tous les quatre ans pour cause d'année bissextile durant laquelle les natifs du vingt-neuf février en profitent pour fêter leur anniversaire et fumer comme des pompiers afin de rattraper leur retard.

Cent cinquante mille électeurs potentiels mourraient ainsi chaque année du cancer. Des fumeurs donc, évidemment. Et ce chiffre engloberait les radins hypocrites qui fument par procuration, en sachant toujours opportunément se placer à proximité d'un fumeur authentique, sous le vent comme disent les valeureux branleurs de drisses, pour profiter des effluves embaumés de son tabac sans rapporter un centime à l'État, lequel pourtant se donne du mal afin d'équilibrer ses comptes. Souvenons-nous par exemple de l'extrême obligeance de ce dernier à fournir gracieusement à son personnel militaire enrôlé de force sa ration quotidienne de tabac afin, sans doute, qu'à peine sorti des jupes de sa mère le frêle adolescent devienne enfin un homme et apprenne, clope au bec, à faire tourner la gégène en penchant la tête pour éviter que la fumée ne lui entre dans l'œil à l'instant où le prisonnier se résigne à avouer. Torturer est un métier, qui nécessite un stimulus, comme tous les métiers qui font appel aux facultés cognitives de l'homo erectus. Il est d'ailleurs particulièrement savoureux de noter que l'entreprise chargée de fabriquer les cigarettes pour la troupe durant notre brillante et dernière épopée d'intégration des populations nord-africaines avait choisi d'appeler son produit la *Bastos*. Alors qu'aucun serviteur zélé du pouvoir politique n'avait encore eu l'idée saugrenue de proposer que figure sur les paquets le fameux slogan ô combien dissuasif *Fumer tue !* Quel sens de l'anticipation, qu'on ne rencontre guère que chez les industriels de l'agro-alimentaire et les marchands d'armes, les politiciens affichant une bonne cinquantaine d'années de retard. Quant à l'humour, parlons-en !

Observons que quelque temps après cet épisode hautement comique, le pouvoir politique, toujours lui, renonçait à la peine de mort, privant ainsi le condamné de son ultime verre de rhum et de sa dernière cigarette. On voit par là combien, derrière le prétendu souci que l'on aurait de la santé des gens, se dissimule une mesquinerie qui n'est vraiment pas à l'honneur de nos gouvernants.

Mais qui sont-ils donc ces cent cinquante mille volontaires qui, chaque année, donnent leur vie pour que progresse la recherche sur le cancer et qu'augmente le profit partagé par l'État et ses associés tabaculteurs, sont-ce des héros se dévouant pour l'avenir de l'humanité, pour le bien futur de leurs frères humains, ou bien s'agit-il d'égoïstes pervers qui s'enferment dans des lieux hermétiquement clos à seule fin de profiter d'exclusive manière des vapeurs du tabac durant sa combustion ? Il peut néanmoins se produire que certaines espèces marginales choisissent de se réunir en groupuscules de taille variable qui

pratiqueront, avec effervescence parfois, l'échangisme au travers de leurs effluves personnels mais, en règle générale, le vrai fumeur choisit de préférence, en intégriste onaniste, la solitude. Chacun a d'ailleurs pu remarquer que les autorités combattent avec la plus vive énergie ce communautarisme admirablement ouvert en interdisant l'accès de tout lieu public ou privé aux individus susceptibles de générer des rassemblements de prosélytes exacerbés visant à asphyxier purement et simplement tout non-initié qui se serait introduit par mégarde au sein de l'un ou l'autre de ces sanctuaires qui ne sentent plus désormais que le déodorant corporel ou le désinfectant pour toilettes publiques d'inspiration lavandée. Bien que généreusement encouragée, notamment à l'aide de récompenses substantielles, la délation ne donne que de trop faibles résultats en dépit de formations gratuites, voire rétribuées, proposées aux collaborationnistes – une spécialité où nous excellons –, afin de les familiariser avec l'odeur universelle du suspect et, anecdotiquement car l'heure n'est pas au distingo, les perfectionner en les éveillant à la caractéristique, plus subtile, de qui fume en particulier telle ou telle autre marque ; d'où la décision d'organiser des patrouilles de renifleurs armés dans les principales agglomérations urbaines et de poster des snipers aux endroits stratégiques. Un peu partout traqué, le fumeur tend de plus en plus à se replier sur lui-même, à privilégier l'isolement, comme le cerf aux grands bois en période de chasse, à cette différence près que, pour le fumeur, la chasse est dorénavant ouverte toute l'année.

Je garde en mémoire le souvenir exceptionnel de ces matins encore brumeux et frisquets où, lorsque les portes automatiques du train de banlieue s'ouvraient devant moi, je pénétrais difficilement sur la plateforme qu'occupait une quantité incertaine de travailleurs plutôt grognons tirant sur leur Gauloise ou leur Gitane. C'était âcre et ça piquait les yeux, de la fumée d'hommes en quelque sorte, il ne s'agissait pas encore de ces tabacs dont on dit qu'ils sont blonds pour justifier que leur prix soit double.

Plus tard, beaucoup plus tard, alors que les passagers d'un vol Paris-Marseille, ou l'inverse, avaient déjà allumé leur cigarette nécessairement blonde, une hôtesse vint me prier d'éteindre ma pipe, car cela était désormais interdit puisque je risquais d'indisposer d'éventuels voisins. La discrimination était en marche, la répression allait suivre...

février 2014

Joindre l'inutile au désagréable

C'est un fait acquis, en tout cas pour moi et je vous engage vivement à m'imiter, la peinture et ses avatars, la littérature et les siens, les musiques – on doit désormais pluraliser le mot – et les leurs, enfin, parlant de création chacun comprendra, mais je n'en suis pas certain, que l'architecture ne fasse pas partie de ce déballage, en bref et pour conclure, tout ce fatras ne sert à rien. Et c'est très bien ainsi. Que ceux qui pratiquent y trouvent leur compte, je n'en disconviens pas, d'autant que moi-même... Mais voilà, ce n'est rien d'autre qu'onanisme, branlette en somme, un petit plaisir solitaire qu'on s'offre entre soi et soi, à l'abri des regards forcément indiscrets, qui ne peut pas faire de mal – encore que – dont nul autre n'a de raison ni ne peut tirer quelque profit. Sauf un ou deux cas isolés, véritablement marginaux, vacants, vraiment disponibles qui, l'instant d'avant, s'emmerdaient grave. Nous ne saurions donc dès lors parler d'utilité quand l'objet ainsi identifié n'a désennuyé durant un plus ou moins court instant pas davantage que trois pelés et un tondu, et je n'entends ici désobliger quiconque.

Certes certes, toute forme de création étant devenue, principalement depuis le début de ce funeste vingtième siècle, matière à spéculation – pour plus de détails l'usage du spéculum s'impose –, son utilité s'est faite plus palpable, mais, pour celui qui n'en tire aucun profit financier le produit ne vaut pas tripette. Excepté à servir de cale à une commode branlante, quelle peut bien être la fonction d'un livre lorsqu'on l'a lu ? Et qui donc l'a lu ? D'autant qu'une plaquette de poésie doit en l'occurrence mieux convenir qu'un bon gros prix Goncourt trop épais pour cette destination. Hormis à des fins de décoration à quoi peut-on destiner l'achat de tout l'œuvre romanesque de Henri Troyat en soixante-neuf volumes ?

Aujourd'hui qu'aux lieux d'aisance le papier molletonné triple épaisseur a, jusque dans nos campagnes les plus rétives au progrès, remplacé les pages du quotidien local soigneusement découpées au format idoine, qui donc songerait encore à recycler ainsi son dernier Houellebecq ? À qui viendrait-il l'idée désormais d'employer, comme on le fit jadis, un tableau de Van Gogh ou de Cézanne pour boucher un trou dans le grillage du poulailler, alors que la volaille s'élève dorénavant en batterie et s'achète pré-découpée, voire pré-mâchée afin de réduire l'effort insoutenable du consommateur, ignorant jusqu'à l'idée même de poulailler ? L'art vraiment contemporain convient en revanche de façon souvent idéale lorsqu'il s'agit de rendre à leur fonction première les matériaux de construction momentanément élevés au rang d'œuvre d'art, le temps d'une installation. Les performances demeurant, quant à elle, désespérément non recyclables. Il y a maintenant fort longtemps qu'il ne viendrait à l'esprit de personne d'affirmer que la musique adoucit les mœurs, le contraire est brillamment démontré et nul ne peut nier, de Hitler à Coppola, les vertus galvanisantes de la Chevauchée des Walkyries. On voit par là combien l'emploi de l'art à des fins thérapeutiques ou, au pire, culturelles et sous quelque forme que ce soit, est néfaste quand il n'est pas tout simplement vain.

Qui peut se vanter d'avoir aidé un aveugle à traverser le périphérique à six heures du soir et sous des trombes d'eau, juste après la lecture d'un recueil entier de poèmes de Paul Claudel ? Qui oserait prétendre avoir eu l'envie subite de partir sans attendre pour convaincre n'importe quel dictateur syrien de ne plus bombarder ces gens qui auraient pu l'élire démocratiquement, au motif qu'il venait juste auparavant de visiter l'exposition des œuvres majeures de Jeff Koons au château de Versailles ?

Mais l'homme lui-même, qu'il soit plus ou moins artiste, animateur télé, gardien de prison ou même chef

comptable, a-il une utilité quelconque, quelque fonction encore lorsqu'il a dépassé la date de péremption ? Que nenni, et c'est bien ce qui le plus souvent le mine avant que ne le terrasse finalement le fait de prendre soudainement conscience de son absolue inutilité, bien qu'il puisse parfois encore, durant un laps de temps souvent bref, servir de cobaye dans certains laboratoires pharmaceutiques ou hôpitaux, puisque la science est en marche depuis longtemps, n'attend pas et recycle les déchets. Conditionné ensuite en boulettes de viande pour l'exportation vers les pays émergents, nul ne s'inquiète jamais de la disparition de cet individu bien quelconque. À qui pourrait-il donc manquer ?

Soucieux malgré tout de n'être point, à terme comme on dit fort justement, transformé en garniture de lasagnes, j'ai plutôt opté pour la carbonisation vite fait bien fait, préalablement à toute tentative de prélèvement d'éventuels bas-morceaux les moins avariés par des récupérateurs de cadavres en blouse imparfaitement blanche, à la solde de Buitoni et consorts. Un coup d'aspirateur, affaire classée.

Inutile jusqu'au bout !

février 2014

De mon temps ?

Je n'ignore pas qu'en ces temps où la vitesse est sanctifiée nous n'aurions plus guère de temps, précisément, à perdre. C'est sans doute l'argument qu'avanceront les praticiens de l'Internet et de ses avatars, au nom de quoi on abrège, on compacte les mots, on privilégie l'abréviation, la phonétique forcément approximative, on écrit comme écrivaient les sténodactylos d'antan – je veux dire au siècle dernier, et pour l'orthographe ou la grammaire, tu repasseras mon vieux Vaugelas ! Que ces précieuses pensées ainsi succinctement formulées le soient à destination d'un entourage intime ou d'inconnus devant qui on n'aura jamais à rougir de son illettrisme, passe encore... après tout, il n'y a pas mort d'homme, comme on dit fort justement. Bien que, je l'avoue, mon intégrisme m'incite vigoureusement à me réclamer d'un aphorisme de Cioran le coruscant que j'avais jadis – c'était il y a dix ou quinze ans de cela – choisi pour épigramme et élevé au rang de devise d'un journal dont j'assumais non sans arrogance l'irresponsabilité : *Je rêve d'un monde où l'on mourrait pour une virgule*. Peut-on se montrer plus catégorique, sauf à passer du rêve à l'acte ?

Mais que des individus qui se targuent d'écrire publiquement (que ce soit dans la presse – des journalistes en quelque sorte, du moins le croient-ils – ou au long des pages d'un livre d'auteur – des écrivains, disent-ils – destiné à se vendre), que de soi-disant artistes ayant à cœur de préciser à l'intention des élites leur *démarche*, comme ils disent volontiers, truffent de fautes leur prose ampoulée, d'incorrections ou d'approximations verbales, voilà qui a quand même tendance à quelque peu m'outrer. Je ne me prétends certes pas exemplaire ni infaillible en la matière, mais je me relis, et lorsque je doute je consulte. Ouvrir un dictionnaire n'a jamais tué personne, bien au contraire, et c'est même parfois l'occasion de s'en aller vagabonder avec curiosité très au-delà du mot suspect. Il peut m'arriver de faillir, mais ne me relisant plus passé l'an neuf, mes tiroirs conservent à jamais au secret mes crimes éventuels.

En revanche, comment peut-on oser insulter sans vergogne son possible lecteur quand il s'agit par exemple de lui expliquer, certes dans un jargon aussi simultanément creux et boursoufflé qu'on le croirait issu de la pensée de quelque professionnel de la critique prétendument artistique, le pourquoi et le comment – le concept, pour dire les choses dans le terme idoine – de son œuvre de plasticien contemporain, le tout ponctué d'une kyrielle de fautes d'orthographe à faire s'esclaffer l'analphabète moyen redoublant pour la troisième année consécutive son CM2 ?

Qu'on le veuille ou non – et il est hors de question que ce soit non, écrire à destination d'un public exige que l'on manifeste une manière de respect, si ce n'est envers les moins atrophiés de l'encéphale qui le composent, que ce soit à minima pour la langue dont on use. On – *on* est un con qui ne dit pas son nom, murmurait dans sa moustache mon grand-père – m'opposera que l'essentiel est de s'exprimer, de se faire comprendre et que le reste est bien secondaire. Et pourquoi pas facultatif, à ce compte-là ? Ce sont sans nul doute les mêmes, ces on-là, qui exigeront que je leur paie au centime près les dix-huit euros cinquante-sept que je leur dois pour l'achat d'une poignée de figues (alors que j'ai horreur des figues). Sont plus forts en calcul, même mental, qu'en orthographe !

Ce que c'est que d'être de son temps.

février 2014

Qui dit mieux ?

Tous les épris de perfectionnisme ne manqueront pas de nous le rappeler, on peut toujours faire mieux ! Mais mieux que quoi ? Que ce qui déjà est bien, ou en tout cas pas mal du tout ? J'entendais ces jours-ci narrer l'exploit de tel athlète – français de surcroît – spécialisé dans le saut à la perche qui venait de battre un record aux inévitables jeux olympiques d'hiver à 6,16 mètres. Mon ignorance en la matière est telle que je suis allé vérifier. Le record mondial était jusque là détenu par un Ukrainien qui l'a obtenu en 1993 en passant la barre placée à 6,14 mètres. Six mètres seize est en effet mieux que six mètres quatorze, et alors ? Nous sommes ici dans le domaine de la compétition qui, quoi qu'on en pense, demeure encore quelque peu différent de celui de l'écriture, par exemple. Dans l'écriture, comme dans la peinture, le mieux relève de la plus grande subjectivité et seul l'auteur ou l'artiste est en mesure d'évaluer, sans certitudes, en quoi il consiste. Sans connaître au préalable la recette infallible pour l'atteindre. Ensuite, le critère du prix de vente au mètre carré ou au nombre d'exemplaires est un mieux très différent de celui de l'artiste ou de l'auteur au moment où l'un se coltine avec sa toile, ses formes et ses couleurs, et l'autre avec ses mots, ses phrases et sa ponctuation.

Dans son *Journal* Delacroix écrivait : *Il y a deux choses que l'expérience doit apprendre. La première, c'est qu'il faut beaucoup corriger ; la seconde, c'est qu'il ne faut pas trop corriger.* Autant dire que le mieux est en l'occurrence affaire de talent, d'humeur et probablement de chance. Je n'ose ici user du mot inspiration, salement connoté romantique quand les vrais professionnels n'agrèent que le mot travail, autrement valorisant puisqu'il sous-entend la notion de mérite et justifie donc un salaire. Bienheureux l'écrivain qui, pour corriger, biffe, gomme ou rature – d'où l'obligation où il se trouve de conserver, dans un but mercantile et/ou d'immonde postérité, les précieux manuscrits, y compris lorsqu'ils sont sortis de l'imprimante de son ordinateur et corrigés a posteriori – tandis que le sculpteur armé de son burin peut parfois s'en vouloir d'avoir eu, face au marbre ou au granit, le geste définitif et irréversible. On notera d'ailleurs que Montesquieu l'avait prévenu : *Quand il suffit de corriger, il ne faut point ôter.*

Les partisans de l'ascétisme ne jurent que par une écriture dépouillée, dégraissée, minimaliste. Et surtout donc veillez, n'est-ce pas, à ce que la phrase soit courte, concise, qui va à l'essentiel ! Le sujet, le verbe, point. Ah ! ils ont un sens aigu de l'épuration ces gens-là, un mot par page leur conviendrait tout à fait, des sortes de poètes en somme, doublés de comptables économes qui écriraient pour faire joliment parler, peu importe quoi finalement. Le mieux par l'élimination, est-ce qu'à une époque on n'a pas appelé cela la solution finale ? La pureté de la race n'est pas loin, ce sont des génocidaires impeccables, des ayatollahs qui vous trancheraient une main pour avoir eu l'impudence blasphématoire d'user d'un adverbe. Deux, et te voilà manchot des deux bras ! Le côté virginal de la page blanche, aussi sublimement belle qu'un monochrome Ripolin, ça les fait triquer...

Ce cher Léautaud himself aimait débusquer et dénoncer l'adverbe alors qu'il ne se privait pas d'en abuser lui-même avec brio. Faites ce que je dis et non ce que je fais !

Bien que ne l'ayant pas énormément lu je partage néanmoins avec Montesquieu cette manie, il me déplait d'ôter. Je préfère remplacer et, au besoin, compléter, développer, préciser. La surcharge ne me

fait pas peur, je n'ai nul respect pour le lecteur – d'autant qu'il est absent – qui peut bien saturer si ça lui chante. Je n'ai de comptes à rendre à personne. Mon mieux personnel s'établit à cette condition, et c'est la raison pour laquelle je n'ai convaincu aucun éditeur. Certains individus, prudents par nature, soutiennent que le mieux serait l'ennemi du bien. Et se satisfont volontiers de l'à-peu-près-bien, comme d'autres, ou les mêmes, boivent du rosé-bien-frais, affirment qu'il s'agit de vin et ne reculent pas devant le port d'un bermuda à fleurs pour pousser un caddie dans les allées d'un centre commercial.

Le mieux de n'importe quel dictateur, fut-il démocrate, n'est pas très différent de celui du quelconque qu'il fait emprisonner ou bombarder. Le mieux auquel aspire le quelconque serait d'être dictateur à son tour. À défaut, et s'il survit, il tuera le chien ou le chat de son voisin. Ou les deux s'il est habité par le désir de faire mieux.

février 2014

Il y aurait surboum chez les défunts, dit-on

Ah ! cette idée selon laquelle nos morts nous attendraient – je dis *nos morts* parce qu'il ne faudrait pas tout mélanger, nous avons chacun les nôtres que nous ne partageons qu'entre intimes – pour des retrouvailles évidemment festives dans un au-delà à propos duquel aucune documentation n'est disponible, même sur Gougueule. Belle et noble idée, pensez donc, un peu comparable à ce que fut jadis, chez les bourgeois, la maison de famille, où l'on ne se réunissait que pour les événements exceptionnels tels que noces somptueuses et funérailles éplorées, occasionnellement pour les vacances afin que les enfants citadins eussent durant quelques jours l'opportunité de prendre l'air, le bon, celui de la campagne, fut-elle aux portes de la cité voisine. Ils seraient donc tous là, y compris bien entendu ceux que nous n'avons pas connus, que l'on suppose en bon état parce que sinon bonjour le film d'épouvante, et sans l'inoublable – en tout cas pour moi – Barbara Steele !

J'imagine que les adorateurs de cette croyance emportent avec eux des provisions, de menus cadeaux qui font toujours plaisir et qu'ils doivent à tout prix s'adjoindre le concours de porteurs complaisants bossant en intérim si, dans pareil cas, les ancêtres ainsi rassemblés ont connu, pour certains, jusqu'à la guerre des Gaules. C'est en somme un peu comme lorsqu'on s'en vient visiter un proche grabataire cloué sur son lit d'hôpital, à cette différence près, et elle est d'importance, qu'ici le visiteur et le visité sont l'un comme l'autre bel et bien morts. Je conçois que les cathos soient très attachés à cette notion, pourtant risible, qui veut qu'une fois trépassés nous ne le serions pas complètement, hypothèse également appréciée de tous les adeptes de la chiromancie, des tables qui frappent deux coups pour oui et un seul pour non – ou l'inverse puisque l'essentiel est d'y croire, de l'astrologie et de la numérologie, pourvu qu'il y ait la quantité nécessaire de bâtons d'encens qui empestent l'atmosphère, la lumière tamisée comme pour une partouze et, chez les peuplades les plus ataviquement attachées au folklore, le sacrifice d'une vierge ou d'un marmot encore vagissant.

Reste qu'au moment de la revoyure la salle de bal doit être vraisemblablement de dimensions impressionnantes, vu le nombre probable d'invités si l'on en croit les statistiques annuelles. Certes l'événement est étalé dans le temps mais la quantité d'heureux élus ne cesse pas pour autant de croître, bien au contraire. Il est satisfaisant d'apprendre que quelques mécréants aient averti qu'ils ne viendraient pas, déjà pris par d'autres obligations ou un éventuel dernier coup à boire avec Raoul au Café de France. C'est que nous avons déjà tant à faire entre vivants, quand bien même ils ne seraient pas tous de première fraîcheur, sans aller nous encombrer plus que de raison de cadavres avec qui, n'en déplaise aux imbéciles, la conversation est des plus limitée. D'autant qu'en vertu de possibles croisements nous ne partageons pas forcément la même langue. Et je n'évoque pas ici que les heures fastes de l'Occupation. Car le vivant, précisément, est fort occupé à longueur de saisons puisqu'il est tenu, au quotidien, de se nourrir, travailler – plus, éventuellement, s'il veut gagner un peu plus que moins –, dormir afin d'avoir bonne mine pour légitimer l'enthousiasme de son employeur, et se reproduire s'il veut espérer pouvoir obtenir que l'on se souvienne de lui une fois l'an, à l'époque où fleurit le chrysanthème sur le marbre gris ou noir qui lui sert de couvercle, pour autant que le ou les descendants n'aient pas dilapidé l'héritage, si héritage il y avait, en allant s'expatrier hors département.

On voit par là que le rendez-vous avec les ancêtres n'a pas nécessairement le caractère urgentissime qui fait se précipiter l'honnête homme dans la direction qu'indique la flèche lorsqu'il a un peu forcé sur le vin blanc afin de faire descendre le matutinal café au lait, qui est fort peu digeste rappelons-le. Ma curiosité, un peu morbide je l'avoue, vis-à-vis de ce que sont encore capables d'inventer mes congénères pour se crucifier sur l'autel du progrès, cette curiosité qui m'empêche de renoncer tout à fait m'interdit d'aspirer à rejoindre un jour mes anciens pour une ribouldingue à tout casser. Persuadé qu'il n'y ait là rien d'autre que fariboles et billevesées, je propose de m'en tenir à cette évidence formulée par un grand penseur oublié du vingtième siècle : *Le néant, c'est l'univers sans moi.*

Et franchement, sans moi, où est l'intérêt ?

février 2014

Du bobo et de son développement durable

À chaque époque ses originaux, ses zazous, ainsi les nommait-on dans ma prime jeunesse. Ce siècle tout juste débutant et le précédent finissant ont inventé le bobo. Faut-il que nous soyons tombés vraiment bien bas pour sacraliser pareillement l'accouplement contre nature de deux catégories socio-professionnelles, comme on aime à dire au sein des instituts de sondage, supposées s'ignorer faute d'avoir du temps à perdre pour l'employer à se mépriser. Le bobo – néologisme signifiant bourgeois-bohème plutôt que bohème-bourgeois – réussit cet exploit de réconcilier, plus en apparence qu'en réalité, l'individu socialement parvenu attaché à son train de vie, son confort et ses relations issues d'un même milieu et l'anti-conformiste vivant de peu, éventuellement vaguement artiste, privilégiant son indépendance et son inaptitude à réussir dans l'existence. Le bobo à la réussite chevillée au corps et n'a en vérité de bohème que sa capacité à ne jamais se soucier de l'argent, puisqu'il en a suffisamment. Il aime à se situer politiquement plutôt à gauche, tendance *Nouvel Observateur* – ce qui déjà pousse à sourire, et évolue dans les milieux dits intellectuels tels ceux que l'on qualifie assez largement de métiers de la communication et du show-biz, incluant la presse et le cinéma, les musiques et l'audiovisuel. Ses lectures sont essentiellement de nature informative, il lui faut connaître le restaurant, le café, la galerie, le spectacle dont on parle, au même titre qu'il ne saurait ignorer le nom de l'écrivain – sans qu'il faille pour autant avoir lu son livre mais à tout le moins en pouvoir citer le titre –, de l'artiste ou du groupe actuellement incontournables. Le bobo s'élève et se reproduit prioritairement en ville – ce qui l'autorise à se prétendre écologiste, tendance *Ushuaïa*[®] –, dans des quartiers façonnés à sa mesure où pourra s'épanouir pleinement son goût passionné pour l'apparence et la superficialité. Comme cible il remplace avantageusement auprès des annonceurs publicitaires la ménagère de moins de cinquante ans, aujourd'hui sévèrement disqualifiée. Il peut citer les noms de chaque people et produit à la mode sans s'encombrer de ce qui pourrait avoir précédé, dont il a superbement fait table rase. L'art contemporain l'interpelle, et pas seulement au niveau du vécu puisqu'il sait même écrire sans faute le nom d'Andy Vérole et que sa très chère mère a posé pour Marcel Duchamp, dans l'escalier. Assure-t-il. En dehors des périodes de vacances qui l'entraînent à l'étranger il vit principalement dans la capitale – qu'on le taxe de parisianisme nullement ne l'indispose puisqu'il a même réussi à s'approprier la majeure partie du onzième arrondissement – mais on le voit désormais conquérir des cités de moindre notoriété – en province ! se gaussent les intégristes – dès lors que celles-ci ont su se confectionner un périmètre susceptible de séduire une clientèle capable de valoriser son patrimoine économique-culturel. Le bobo mange bio à tous les repas, ne boit que du champagne ou de l'eau minérale, gazeuse, et termine toujours avec un Nespresso. What Else ?

À chaque époque ses originaux ? Il semble en tout cas que le bobo corresponde assez idéalement à son temps et il est malaisé de prédire ce qui le remplacera dans un futur plus ou moins proche mais incertain. Peut-être le bobo sera-t-il indétronable, plus durable que le fameux développement, en quelque sorte définitif, comme peuvent l'être le riche et le pauvre dans une société conçue pour le bonheur des uns et le malheur des autres. Certes certes, le bobo vieillit et s'abîme mais, se faisant, il cesse d'être bobo, il se transforme et s'emploie à garantir la pérennité de l'espèce en mettant sur le marché de futurs bobos dont l'évolution ne devrait pas apparaître plus spectaculaire que celle qui vit le digicode se subs-

tituer à la concierge. Le prolo repoussé, expulsé de chaque immense Boboland, il faudra sans doute veiller à ce que celui-ci, aussi dépité qu'envieux, ne s'en vienne chaparder durant la nuit des biens auxquels il n'a légalement pas accès. On lui fera édifier, notamment afin de l'occuper sainement, un haut mur d'enceinte qui protégera la cité et dont les indispensables accès seront sécurisés par une garde préto-rienne raisonnablement rétribuée. À intervalles irréguliers afin de ménager l'effet de surprise chez chacun des participants, on organisera, au son de megamix diffusés depuis les donjons, des chasses dans les banlieues avoisinantes, sans ignorer toutefois que le plaisir pris lors de ces divertissements puisse s'avérer autrement géant chez les bobos que chez les prolos traqués qui ne cultivent guère le sens de la fête. Faut-il redouter qu'à la longue ne finissent par se lasser nos chers bobos, constamment curieux et assoif-fés de nouveauté ? C'est en effet un risque qu'il convient de prendre en considération et que je me propose d'inscrire au programme d'une prochaine session de réflexion puisque l'une des deux chattes vient à l'instant de grimper sur ma table de travail et de s'allonger en ronronnant à proximité de la lampe, exactement entre l'écran et le clavier de mon ordinateur.

février 2014

Le sosie de Pavese

Les vrais écrivains seraient (paraît-il car j'en connais si peu qui m'aient accordé audience que c'est dès lors insuffisant pour en déduire toute généralité) offusqués d'apprendre que quelques exemplaires de leurs œuvres soient allées s'échouer dans les boîtes des bouquinistes ou sur les étals des libraires spécialisés dans le recyclage du livre abandonné. Ce serait là une manière d'insulte proférée à l'encontre de leur mérite, lequel précisément exigerait plutôt qu'on les fit relier pleine peau, dorer à l'or fin et qu'on les conservât dans des vitrines fermées à clef installées au sein d'appartements maintenus à température et hygrométrie constantes au moyen d'installations sophistiquées et coûteuses. Ces vrais écrivains, je répète car ce ne sont là que on-dits et ragots, en seraient de déchéance tout écarlates, humiliés de se voir soldés pour trois-francs-six-sous – c'est une image puisque, hélas, avec la nouvelle monnaie le bouquin à un franc s'est vu, comme qui rigole, hissé à un euro –, rabaissés au prix d'un roman de gare et Robbe-Grillet ignoblement bradé au tarif d'un Max Du Veuzit ou d'un Dekobra. La honte, quoi !

Je trouve, quant à moi, fort bienvenue cette idée de leur offrir une seconde chance, et peut-être une seconde vie car il en est certains qui rencontreront ainsi le lecteur qui leur était destiné et saura les mériter, s'ils le méritent. Longtemps je me suis rendu chaque matin d'un libraire l'autre, avec en poche un carnet destiné à palier mes incertitudes, afin de dénicher dans les casiers ou sur les rayonnages le – mais le plus souvent les – livre que depuis des semaines, des mois, voire des années, je recherchais. Il m'est arrivé parfois de m'offrir un extra, tel titre séduisant d'un auteur que je ne connaissais pas mais je dois reconnaître que semblable audace n'est pas dépourvue de risque. Parce que j'ai à plusieurs reprises eu la chance de travailler dans un quartier privilégié de Paris où les libraires étaient nombreux, probablement, pour certains, en raison de leur proximité avec la salle des ventes de la rue Drouot, j'ai étoffé ma bibliothèque de manière suffisamment conséquente pour que mes déménagements ultérieurs nécessitent le partenariat plus ou moins enthousiaste de quelques bras supplémentaires, voire celui de professionnels tout autant effarés par le nombre de cartons de livres et de caisses de disques vinyles à se coltiner jusque dans les étages élevés d'immeubles systématiquement dépourvus d'ascenseur.

Il m'est impossible de ne pas évoquer ce libraire qui, dans ma mémoire, ressemble toujours à Cesare Pavese et qui tenait boutique dans la portion de la rue de Châteaudun comprise entre la rue Lafayette et la place Kossuth, où à l'époque siégeait le Parti communiste français. Je passais chez lui chaque jour de la semaine à l'heure du Paris-beurre demi-pression et le trouvais coincé dans un renforcement de son local face à sa machine à écrire, occupé à peaufiner quelque chose de certainement important pour lui sans que j'aie jamais osé lui demander de quoi il s'agissait. Lorsqu'il me voyait entrer, il achevait de taper la fin de sa phrase et s'interrompait pour venir vers moi. Si, dans le casier à roulettes installé sur le trottoir, je n'avais pas réussi à dénicher un titre ou un auteur dont l'acquisition m'eût paru indispensable ou même simplement nécessaire, il complétait mon éducation en me demandant si je connaissais Untel. Je me souviens du jour où, plongé dans les rangées de livres installées devant la vitrine d'un libraire de la rue de Provence, je sentis que l'on me tapait discrètement sur l'épaule. C'était le sosie de Pavese qui, d'un signe de tête, me fit comprendre que ce livre-là, à propos duquel j'hésitais probablement, eh bien il fallait le prendre, sans tergiverser. J'étais encore jeune à l'époque et je lui dois une partie non négligeable du contenu de mes rayonnages, quelques auteurs qui m'ont poussé à en découvrir d'autres puisque c'est ainsi que l'on peut passer de Calet à Guérin (Raymond), de Blondin à Gibeau, de Delteil à Richaud, ou l'inverse.

Combien de ces librairies existent encore aujourd'hui, sans doute aucune. L'espace en était tellement réduit qu'il fallait s'écraser contre les casiers lorsqu'un autre fouineur entrait à son tour, et j'imagine mal qu'on ait pu les reconvertir en boutiques à fringues, faute de place. Où vont les livres dont il faut pourtant bien se débarrasser lorsque leur propriétaire oublie un matin de se réveiller et qu'il est indispensable de laisser pour le nouvel occupant les lieux à peu près aussi propres qu'il aimerait les trouver en y entrant ? Que deviendront ceux qui tapissent mes murs, aujourd'hui bien serrés les uns contre les autres, lorsque je ne serai plus là pour les lire et relire et vérifier, d'un regard en passant, que Brautigan n'a pas été malencontreusement éloigné de Carver, ou Pirotte de Dhotel ? Car, contrairement à l'ordre alphabétique adopté pour les disques, j'ai choisi comme méthode de rangement pour les livres le rapprochement affectueux entre leurs auteurs. Certains, qui ont des formats insensés, me posent parfois quelque problème et j'ai dû m'excuser auprès de Thomas Bernhard d'avoir été contraint de déplacer un fort volume qui lui était consacré un peu à l'écart de l'ensemble de son œuvre. Mais à proximité immédiate de Karl Kraus plutôt que de Thomas Mann qu'il n'aimait guère.

Que nos vrais et grands écrivains contemporains, trop occupés par la tournée promo de leur petit dernier, préfèrent attendre leur intronisation, fut-elle posthume, dans la Pléiade et répugnent à être soldés pour trois-francs-six-sous sur le trottoir à l'occasion d'un vide-grenier – le vide-grenier est d'autant plus tendance que les immeubles modernes sont généralement dépourvus de grenier –, pourquoi pas en effet. Pourtant, même les meilleurs ont parfois besoin d'une seconde chance.

février 2014

Les nazis sont toujours là

Aujourd'hui que la culture est devenue, elle aussi, un marché, voire une industrie, avec son inévitable clientélisme, son marketing vulgaire et ses professionnels du management, nous pourrions être tentés de reprendre à notre compte cette réplique tirée d'une pièce de Hanns Johst, dédiée à Hitler et interprétée, notamment par Veit Harlan, à Berlin en 1933 : *Wenn ich Kultur höre, entsichere ich meinen Browning*, que l'on traduira ainsi : *Quand j'entends le mot culture, je défais le cran de sûreté de mon Browning*. Davantage concis dans leur formulation, Baldur von Schirach, chef des Jeunesses hitlériennes, Hermann Goering, qu'on ne présente pas, et peut-être également Joseph Goebbels, qui n'était pas mal non plus, adaptèrent la seconde moitié de la phrase au gré de leur inspiration et de leur fantaisie, ce qui donna successivement : *Quand j'entends le mot culture, je sors mon revolver ! je sors mon pistolet ! je sors mon Lüger !* chacun ayant à cœur de personnaliser le message afin d'entrer dans la postérité en tant qu'inventeur, fut-ce pour cinquante pour cent seulement, d'un bon mot célèbre. Ce qui est tout de même un peu rude pour le pauvre Hanns Johst, petit dramaturge nazi dont le nom n'a guère joui d'une notoriété comparable, mais il est vrai qu'il fut, lui, le seul cultureux de la brochette.

Pourquoi dis-je que nous pourrions être tentés de reprendre à notre compte cette réplique fameuse ? Eh bien parce que, aujourd'hui, la culture est un secteur socio-professionnel comme un autre, où il fait bon récolter honneur, gloire et pognon et qu'il y a là, comme ailleurs, quantité de Rastignac prêts à tout pour accéder à la réussite. Parce que, comme ailleurs, y prévaut un système mafieux fait de réseaux dont la doctrine est le partage des profits et des influences entre gens d'une même caste pour qui la culture est un milieu d'affaires qu'il convient de gérer de la même manière qu'une entreprise.

Bien avant qu'en 1997 on élargisse son territoire en l'affublant du titre de ministère de la Culture et de la Communication, c'est-à-dire en associant à la culture les médias et la réclame qui va avec, le général de Gaulle, en 1959, avait choisi André Malraux pour diriger le ministère des Affaires culturelles. On notera qu'il a fallu un peu de temps, mais moins qu'il n'y paraît en vérité, pour que, disparaissant de l'intitulé, les affaires prennent le pas sur le culturel. Si la connotation commerciale s'est faite plus discrète au niveau de l'enseigne ministérielle, les directions régionales (DRAC) n'ont visiblement pas renoncé à afficher sans vergogne leur vocation affairiste. Car on se demande bien pourquoi en effet tout ce que l'on enfourne en vrac dans le grand sac étiqueté culture ne serait pas également source de profits. Il semble que la prostitution ait besoin de souteneurs et que, là encore, il soit salutaire de taxer le client afin de lui apprendre, peut-être, la différence existant entre l'amour et le besoin. Le grand bazar culturel est bien le seul centre commercial où putes et maquereaux fornicquent ensemble. Ne serait-ce que dans un souci de santé publique exigeons qu'ils utilisent des préservatifs afin que le produit de leurs copulations cesse de polluer l'ouïe et le regard de populations sans défense, quotidiennement soumises au bombardement d'un académisme qui se prétend innovant. Voilà pour quelles excellentes raisons, lorsque j'entends le mot culture, je me dis qu'il serait plus que temps pour moi, et quelques autres éventuellement, d'investir dans l'achat d'un revolver. Ou d'un pistolet.

février 2014

Roboratif et gouleyant

D'un côté il est des plus roboratif et divinement gouleyant pour l'ego de se savoir détesté, principalement par les cons – qui sont quand même qu'on le veuille ou non les plus nombreux – mais de l'autre on ne peut s'empêcher, lors de certains pics de mélancolie possiblement automnale à l'heure où les raviolis terminent de figer au fond de la casserole et que dans les chênes de la combe endormie bouboule le hibou, d'avoir envie que l'on nous aime et déplorer de ne l'être pas. Force m'est de reconnaître que l'existence n'est pas toujours à la hauteur de nos espérances, c'est d'ailleurs la raison pour laquelle il est préférable de se bien garder d'espérer, attitude qui ne peut déboucher que sur la déception dont nous savons – en tout cas devrions-nous le savoir depuis le temps que dure la plaisanterie – qu'elle peut générer l'amertume et conduire à terme au carnage épouvantable avec des morceaux éparpillés et des taches sur le papier peint à fleurs de la chambre des voisins d'en face ou, au pire, au suicide de cet être pas plus désespéré qu'un autre mais pour qui c'est déjà bien suffisant. Je dis au pire parce que le suicide, lorsqu'il n'est pas raté, ne réjouit que les autres puisque le concerné au premier chef, l'intéressé en somme, n'est plus en mesure d'apprécier la sobre beauté de son geste alors que le carnage, s'il est vraiment de haut niveau, peut enchanter le survivant dont le projet primordial était bien de se faire plaisir. La plupart du temps nous aimerions être aimé, c'est là un réflexe somme toute naturel dont on ne peut critiquer sans se montrer injuste la légitimité. Mais que ne nous faut-il pas faire pour obtenir les cadeaux, les compliments, les faveurs témoignant de la ferveur qui nous est prodiguée et que nous méritons, car nous devons alors renoncer à la franchise dont nous n'ignorons pas qu'elle sera mal interprétée, taire nos reproches, qu'ils soient justifiés ou non, flatter à notre tour, nous abaisser jusqu'à ravalier d'éventuelles rancœurs qui ne nous vaudraient en retour qu'anathème et humiliations vexatoires. On n'est jamais aimé, quand on l'est, pour ce que l'on est mais pour l'idée, l'image que celui qui aime a de nous à cet instant précis. C'est alors que l'on peut se dire que la supercherie a fonctionné, sans toutefois prononcer le mot mais plutôt, si vraiment nécessaire, évoquer la notion d'illusion dans la mesure où elle induit fatalement celle d'une inévitable désillusion à venir.

À défaut d'être aimé il faut savoir se satisfaire d'être jugé supportable, ce qui n'est déjà pas une mince affaire puisque cette qualification suppose que l'on se dispense d'émettre un jugement, une opinion qui pourraient désobliger la personne censée nous supporter. Mais il ne faut surtout pas se monter excessif en sens contraire et obstinément se taire, attitude certes pleine de circonspection mais qui risque fort d'être qualifiée d'intolérable en raison de l'ennui profond qu'elle menace d'installer entre l'insupportable et son juge.

À tout prendre, mieux vaut être détesté. On est ainsi assuré de vérifier que l'autre est un con.

février 2014

Et vous les avez tous lus ?

Aux yeux de certaines personnes probablement parfaites – je veux dire conformes à l'idée qu'elles se font de la perfection – l'animal humain le plus détestable serait le collectionneur. Quiconque détient par devers lui plus de deux stylos feutre, un noir et un rouge par exemple, ou tout une boîte entière d'attaches trombones, est un ignoble collectionneur. Car le collectionneur a pour tare répugnante de collectionner ; il accumule, il entasse, il amasse pour le seul plaisir d'augmenter, d'agrandir, d'étoffer, d'enrichir sa collection. Ce serait une sorte de psychotique pour qui seul compte l'acquisition de l'article manquant. Le jour où il vient, enfin, de dénicher, fut-ce à prix d'or, l'ultime pièce destinée à parachever son œuvre de rassemblement compulsif, il peut mourir. Car il ne lui reste plus rien à attendre de l'existence.

À la différence du collectionneur d'antiques véhicules automobiles pour qui un vaste espace couvert est indispensable afin de garantir la protection de ses trésors, le collectionneur de timbres peut facilement se satisfaire de n'importe quel deux-pièces-cuisine, fût-il situé à la périphérie de Pontarlier, où il pourra stocker à l'abri des regards envieux ses quatre ou cinq albums au sein desquels se cache notamment l'ineestimable, mais néanmoins estimé, Cérès tête-bêche de 1 franc vermillon vif, imprimé en typographie sur papier teinté en 1849-1850.

Quelle n'est donc pas la stupéfaction du visiteur, plus ou moins importun, qui entre et s'immobilise, interdit, et s'exclame : – Ouh là là ! tous ces livres... boudiou ! et vous les avez tous lus ? s'inquiète-t-il. Et qui repartira, déçu de n'avoir pas réussi à me vendre le drone à propulsion nucléaire grâce à quoi je pourrais connaître avec précision le nombre d'invités présents au raout du maire lors de la proclamation des résultats de la prochaine élection municipale, racontant le lendemain à ses collègues de bureau qu'il est tombé sur un collectionneur de livres. En pareil cas le malentendu naît de la quantité, le visiteur, tout importun qu'il soit, n'ayant pas le moins du monde cherché à connaître les noms des auteurs dont les œuvres sont ici soigneusement rangées sur leurs rayonnages respectifs. Qui dit quantité dit collection et, visiblement, l'importun ne fait nullement la différence entre ma collection de livres et celle de trente-cinq mille pin's qui fait la fierté de son beau-frère. Car, à la différence des pin's entassés dans leurs cartons à chaussures recyclés, les livres ont été inventés pour être lus, parcourus, consultés, relus pour les meilleurs et sont entrés ici par cooptation. On lit un très beau jour – quand bien même il ferait un temps de cochon, ou de chien selon les coutumes et les régions – on lit tel livre de tel auteur que l'on n'avait encore jamais exploré, et c'est l'enchantement, l'émerveillement, le grand amour. Il nous faut impérativement en lire un autre, puis un autre encore, puis tous les titres publiés de cet écrivain magnifique dont on se demande encore à cet instant comment on avait pu vivre sans lui jusqu'à ce jour. Ce faisant, on découvre que cet auteur exemplaire nourrit lui-même une immense admiration pour un autre écrivain dont on ignorait jusqu'au nom cinq minutes auparavant. C'est que *Le Monde des livres* et feu Bernard Pivot ne savent pas tout et oublient parfois d'aller voir s'il n'y aurait pas, à l'écart de leurs tellement conviviaux renvois d'ascenseur, des types qui ont écrit des bouquins jamais inscrits dans la liste des nominés pour le Goncourt ou le Fémina et qu'il conviendrait peut-être de lire, au risque de perdre un peu de son temps si précieux.

Les collectionneurs de livres n'achètent jamais aucun ouvrage pour le lire, seule la reliure, le nom de

l'auteur s'il est connu et éventuellement la date de publication, les intéressent. Acheter un livre ou deux aujourd'hui, alors qu'on a déjà en réserve pour les jours à venir une pile de soixante centimètres de haut à côté de son lit, n'est pas collectionner, c'est juste comparable à rentrer du vin à la cave en prévision d'un futur incertain et d'une soif toujours possible. La différence, et elle n'est pas mince, faisant que vide sera la bouteille une fois bue, tandis qu'une fois lu le livre peut encore être relu. Des livres dont on a fait durant un moment bombance on constate parfois qu'ils n'étaient pas forcément tous nectars garantis de garde et qu'à les relire leur séduction, à l'inverse du presbytère, a peut-être un peu perdu de son charme.

Néanmoins, de mon vivant, aucun livre ne sortira d'ici les pieds devant – y compris ceux que jamais plus probablement je n'ouvrirai – pour s'en aller nourrir quelque autodafé mené par les incultes barbares à la solde des promoteurs de l'insipide nouveauté qui fait se pâmer les gogos. Je ne les abandonnerai pas davantage au trottoir crasseux d'un sinistre vide-grenier quand ils ont ici l'assurance de vieillir sans affront, satisfaits je présume du voisinage que je leur ai choisi.

En revanche, j'ai quelquefois peur que, privé un jour plus ou moins prochain de la présence fraternelle d'un livre pour combattre l'obscurité d'une nuit définitive, le temps ne me paraisse fort long et la solitude bien pesante. Mais les mieux informés prétendent qu'alors l'ennui n'existe plus.

mars 2014

Alors, heureux ?

Jules Renard, qui se gardait bien d'être un imbécile, a écrit quelque part, dans son *Journal* probablement, que l'homme heureux et optimiste en serait un. Était-il donc malheureux à ce point et d'un naturel plutôt pessimiste pour qu'il fût ce constat ? Ou bien, ayant constaté n'avoir croisé qu'un nombre anormalement peu élevé d'imbéciles, il en déduisit, un peu hâtivement me semble-t-il, que ceux-là ne pouvaient donc s'avérer suspects d'être heureux et heureux à un point tel que cela les aurait rendus presque automatiquement optimistes. Peut-être Jules Renard, bien qu'il se montrât des plus urbain, côtoyant sans précautions particulières – la plus efficace étant de demeurer chez soi et de n'en sortir sous aucun prétexte – les hominidés de son entourage et même bien au-delà, peut-être s'est-il grossièrement fourvoyé dans son calcul du nombre d'imbéciles. À moins, et l'hypothèse n'est pas à exclure, que leur nombre n'ait augmenté de manière considérable depuis un peu plus d'un siècle. Auquel cas, nous devrions avoir dorénavant pléthore d'heureux et, conjointement, d'optimistes.

L'imbécile heureux fut certes une espèce fort répandue en ce sens qu'elle s'apparentait à celle communément répertoriée sous le nom d'idiote congénital, ou de crétin des Alpes selon les régions, on observera néanmoins qu'avec la baisse notable des unions consanguines la fourniture de cette variété-là tend à relever de l'anecdote. On évoque généralement des comportements marginaux. L'imbécile heureux propre à ce siècle de progrès s'obtient par le truchement des médias et principalement via la télévision qui a ouvert une multitude de champs des possibles. On notera que, dans le même temps, l'imbécile même pas heureux tend lui aussi à croître et embellir, le concept de bonheur ayant beaucoup évolué à la suite, pour nous autres désormais Européens bien contrefaits, de quelques différends avec nos voisins Prussiens. En effet, l'idée même de ne plus avoir à guerroyer en compagnie de l'envahisseur de chaque côté de la ligne Maginot a généré une sorte de torpeur béate que le crétin moyen – le fameux imbécile même pas heureux – est tenté de nommer bonheur, à défaut d'autre chose mais en tordant quand même un peu du nez. Du coup, ce même crétin moyen s'abandonne à une sorte d'optimisme modéré, persuadé que la Grande Europe (dont rêvait déjà notre Napoléon bien avant leur Hitler), ayant écarté la perspective de conflits armés, apportera demain, après-demain ou un peu plus tard, prospérité et yop la boum. Notre ami Jules Renard, qui n'avait pas rangé la lucidité dans sa poche, ajouta, afin que les choses fussent bien claires : *Il ne suffit pas d'être heureux, il faut que les autres ne le soient pas*. On ne saurait mieux dire.

Car ils sont hélas encore beaucoup trop nombreux à se montrer heureux et optimistes dans le seul but de s'en persuader eux-mêmes. Ces andouilles simulent. Et s'ils ne trichaient pas de manière éhontée à seule fin de se voiler la face devant ce que l'avenir le plus immédiat nous réserve, Jules Renard et moi-même pourrions peut-être enfin espérer être heureux, juste un tout petit peu mais légitimement, et pas trop longtemps puisqu'il faut savoir ne pas abuser des sucreries vu que cela gâte les dents. Sans toutefois pousser le vice jusqu'à se vautrer dans l'optimisme le plus gras.

Jules n'a pas su attendre le temps nécessaire, manque flagrant de patience. À quarante-six ans il a dû se rendre à l'évidence : ça ne marcherait jamais.

mars 2014

Comme le temps passe...

Il y a des jours où l'on aurait envie de reprendre à son tour, mais en douce, façon soupir, afin d'échapper à l'amalgame honteux, le trop fameux refrain cher aux nostalgiques de la discipline qui fait la force principale des armées et transforme en hommes dignes de ce nom les freluquets exhibant leurs trois poils au menton, refrain qui voyez-vous ma bonne dame proclame *il nous faudrait une bonne guerre !* Et pourquoi donc, me direz-vous le sourcil interrogatif et peut-être même un peu outré ? Eh bien parce que. Parce que – et je reconnais que je me montre là quelque peu naïf, ou carrément dégoûtamment utopiste – parce que peut-être ainsi serait-ce l'occasion, le bon moment de remettre au goût du jour cette réaction commune d'une poignée (ils étaient seize, pas un de plus) d'individus qui, durant le mois de mars 1944 et alors que la guerre précisément n'était même pas terminée, confectionnèrent un texte qui devait servir de programme à cette République qui allait succéder à l'État français collaborationniste. Et ce programme, instaurant la Sécurité sociale et les retraites pour tous, la nationalisation des principales banques et compagnies d'assurances, de la SNCF, d'EDF, de Renault et d'Air France, a fonctionné pour plusieurs générations jusqu'à ce que d'autres individus s'inquiètent de ce que l'intérêt général d'une population passe avant les intérêts particuliers, notamment ceux de la finance.

Intitulé *Des jours heureux*, ce programme subira un premier coup de canif en 1973 durant le règne, pourtant heureusement éphémère de Pompidou, auquel les années 80 viendront apporter de nécessaires compléments, y compris durant l'épisode socialiste qui ne se privera nullement de l'écorner davantage, notamment en privatisant une partie, non négligeable, de ce que le Conseil national de la Résistance avait nationalisé. La droite la plus bête du monde (c'est elle qui le dit) n'aura de cesse de tenter de ruiner progressivement les acquis de ce programme, avec la complicité bienvenue de l'Union européenne et sa doctrine de mise en concurrence des entreprises comme des États pour le seul profit des institutions financières et des multinationales pour qui on aura inventé la fraude fiscale. Ainsi qu'il était prévisible, le parti socialiste revenu au pouvoir et se revendiquant social-démocrate œuvrera dans le même sens que son prédécesseur, sachant même se montrer plus imaginatif que lui dans le domaine de la destruction programmée inéluctable des mesures de justice sociale mises en place soixante-dix ans plus tôt par des hommes qui n'étaient pourtant pas tous de redoutables marxistes.

Loin s'en faut pour certains puisque c'est un nommé Georges Bidault qui remplacera Jean Moulin à la tête du Conseil national de la Résistance en 1943 en tant que représentant des Démocrates chrétiens, on le voit d'ailleurs poser au centre de ses *camarades* pour la photo de famille, les mains dans les poches (sauf les deux pouces) de son petit veston joliment cintré. Ce qui ne l'empêchera nullement de créer plus tard, en 1962, un nouveau CNR destiné celui-là à défendre l'Algérie française. Il sera d'ailleurs membre de l'OAS, avant d'être expulsé vers le Brésil d'où il reviendra pour participer, en France, certes brièvement mais quand même, à la création du Front National, où il a probablement dû rencontrer les futurs ultra-libéraux Longuet, Madelin, Goasgen et Devedjian, membres plus ou moins actifs de mouvements comme Occident, le GUD puis Ordre Nouveau et aujourd'hui ardents défenseurs d'un détricotage du programme de mai 1944. Que ceux-là coulent aujourd'hui des *jours heureux* dès lors que leur rang social les a placés à l'abri des petites contrariétés de l'existence, pourquoi pas en effet puisque réussir dans la vie n'est pas à la portée de tout le monde. Mais, à l'époque, se seraient-ils battus en faveur d'un projet qui privilégiait l'intérêt général au détriment du particulier ? Rien n'est moins certain.

mars 2014

J'interdis

S'il est une coutume à laquelle nombre de futurs cadavres ne renacent pas à souscrire c'est bien celle qui consiste à donner par écrit, de son vivant donc, son corps à la science. La raison principale étant que cette option offre droit à des obsèques certes un peu furtives mais gratuites. On voit par là combien les pauvres constituent l'essentiel de la clientèle de nos fonctionnaires dévoués au progrès de la recherche pompeusement prétendue scientifique. Une telle radinerie m'écœure. On préférera bien entendu invoquer la vertu altruiste plutôt que l'appât du gain et l'heureux mortel se verra – c'est bien sûr une façon de parler – ainsi grandi dans la mémoire de ses concitoyens qui ne pourront que lui vouer la plus grande admiration, une fois ses restes inutilisables jetés aux ordures.

Une fois encore, je refuse d'être un héros. On m'objectera que, si je suis toujours aujourd'hui en mesure de courir le cent mètres en moins d'une heure trente c'est précisément à la science, et donc à la médecine ou l'inverse, que je le dois. Je répliquerai que mes précautions sont prises et que la somme nécessaire à ma carbonisation intégrale, c'est-à-dire sans un morceau manquant sauf ceux déjà prélevés antérieurement à mon trépas, est d'ores et déjà déposée en lieu sûr afin que soit épargné à mon pauvre corps à peine refroidi l'ignoble dépeçage enrichi des salves de plaisanteries les plus grasses des carabins tout juste rentrés de Gstaad ou des Seychelles, selon la saison.

J'interdis que l'on vende ma dépouille à ces chercheurs dont on nous rabâche qu'ils travaillent au bien-être futur des peuples dont ils n'ont cessé de contribuer à la disparition. C'est qu'il est beau et noble le dévouement de ces scientifiques de talent, voire de génie, dont il faudrait rappeler de temps en temps, aux peuples justement, que leur nom est associé aux performances les plus glorieuses de l'Histoire, de Hiroshima à Fukushima, en passant par Tchernobyl. Sans négliger pour autant les précurseurs façon duettistes Pierre & Marie Curie ou les obscurs, les sans grade qui inondent la planète de leurs pesticides, fongicides, herbicides dont le commun des mortels ingère au quotidien le poison lent qui fait, dans le même temps, la fortune de quelques grands groupes de criminels par procuration. Saluons la Science et ses serviteurs impeccables, saluons le père de la guerre chimique qui encouragea les travaux ô combien innovants des trois inventeurs du Zyklon B grâce à quoi on pu gazer des millions de juifs et non-juifs, saluons Fritz Haber qui était un brillant chimiste, allemand, et juif précisément. Ce qui tend à démonter le dévouement absolu de ces gens-là pour qui les notions de nationalité, de religion ou de race ne comptent absolument pas, seul le progrès les motive.

On peut certes comprendre la lassitude de ce chercheur au Centre national de la recherche scientifique qui, depuis des années, poursuit ses petites expériences sur des multitudes de cobayes animaux et n'obtient que très rarement et par personne interposée de pouvoir élargir son savoir sur du concret, de l'humain. Lorsqu'on occupe le quatrième rang mondial, derrière la Nasa – ce qui n'est quand même pas rien en termes de services rendus à la Nation, force est d'éprouver un haut degré de frustration à ne torturer à longueur d'année que des souris, des chats ou des chiens. Heureusement, un sondage récent fait apparaître que le peuple français accorde davantage sa confiance au CNRS qu'à la police, ce qui est en effet extrêmement réconfortant et augure bien de l'avenir.

mars 2014

La consécration

Nous avons bien le droit, je prétends en tout cas l'avoir, de nous proclamer, bien humblement, écrivain – écrivain, pourquoi pas ? ou auteur. J'ajoute, pour la plus grande satisfaction de ceux-là mêmes qui s'enorgueillissent de ne l'être point, que plumitif me conviendrait tout autant s'il n'était entaché de cette aura de médiocrité prédisposant à et justifiant ma disqualification.

Certes certes, lorsque je m'empare de l'un ou l'autre des livres de l'un ou l'autre de mes auteurs favoris – des amis qui, pour la plupart, l'ignorent – et que, l'ayant ouvert, je commence à en relire la première ligne, puis la seconde, puis la page tout entière, et la suivante, force m'est de reconnaître que je ne fais pas le poids. Mais pourquoi faudrait-il se placer en concurrence et vouloir comparer ? Pourquoi ne pourraient exister que Calaferte, Pirotte ou Léautaud, et j'en passe de sévères, tandis que moi, illustre inconnu, je me verrais interdit d'exister, condamné d'office à la relégation en quelque cul de basse fosse où personne, jamais, n'aurait l'idée de venir me chercher ? Parce que j'estime un peu facile, et fortement humiliant, de m'opposer le talent énorme des meilleurs quand, à leurs côtés, on autorise, voire on encourage la prolifération d'écrivains dont les œuvres de quelques-uns d'entre eux font se pâmer les imbéciles heureux sans qu'ils les aient même lus.

Oui, je reconnais n'avoir pas choisi la voie royale, celle qui fait que les portes s'ouvrent et que le premier, ou le dernier, roman de celui-ci séduit, avant même que l'on ait survolé la page deux, l'éditeur comme le chroniqueur épanoui qui n'auront plus dès lors qu'à se féliciter de leur choix commun puisque, sans s'avérer vertigineuses, les ventes seront néanmoins satisfaisantes et justifieront le renvoi d'ascenseur. Aussi, me fera-t-on observer, comment pourrait-on ne publier que d'immenses chefs-d'œuvre quand ceux-ci sont rares et qu'il faut le plus souvent attendre un peu pour s'en apercevoir, sans compter que le public n'a, dans sa grande majorité, nulle aptitude à distinguer l'exceptionnel de l'ordinaire. Ce à quoi il convient d'ajouter qu'il faut également faire plaisir à ce cher Untel qui nous a recommandé Telautre, ceci à charge de revanche, naturellement. Je me garderai bien ici de citer des noms, il y aurait surnombre.

Lorsque, reparti à la recherche d'un adverbe trop approximatif ou d'une virgule inutile, je relis les textes de mon recueil en cours, il m'arrive de rire ici ou de juger cette phrase bien balancée, je me dis qu'il est des plus regrettable que nul éditeur ne consente à perdre un peu de son précieux argent en me publiant. J'aurais pourtant énormément aimé ressentir l'impression que je ne suis, en tant que plumitif, pas plus médiocre qu'un autre. J'aurais pu alors montrer à ma fille ce petit paquet de feuilles imprimées soigneusement assemblées et, goguenarde, elle m'aurait dit : Eh bien, mon vieux, te voilà l'égal de Jean d'Ormesson maintenant !

mars 2014

Décevoir

Décevoir n'est pas donné à tout le monde, cela exige, en sus des préalables, de solides dispositions. Des compétences en quelque sorte. Bien fol est qui se lève de bon matin et se dit avant même d'avoir avalé son premier ballon de chablis, tiens ! aujourd'hui mardi, je vais décevoir. C'est extrêmement prétentieux. Avant d'être en mesure de décevoir ne serait-ce qu'une assemblée restreinte il est totalement indispensable d'avoir formulé des promesses, de s'être peu ou prou vanté d'exploits à venir et d'avoir prétendu les mener à bien. Pour décevoir copieusement il faut commencer par inspirer confiance, se montrer crédible et générer un minimum d'enthousiasme. Quelques dons sont donc nécessaires. Faute de quoi la déception s'avérera minuscule, misérable et risque fort de ne pas marquer durablement les esprits. Il est en vérité préférable de s'abstenir car une déception qui ne se solde pas par le suicide du déçu ne mérite même pas d'être mentionnée. Nous sommes là dans le domaine du plus lamentable amateurisme et décevoir n'est en aucun cas se satisfaire d'un semblable bricolage. Décevoir se mérite.

Être déçu dénote une attitude autrement passive. On peut certes se décevoir soi-même mais cela est quelque peu mesquin, surtout si l'on songe au nombre de candidats potentiels que l'on peut tenter de circonvenir et d'amener à nous admirer, peu importe pour quel motif. Il est bien sûr autrement judicieux et roboratif de décevoir plutôt que de se laisser aller à être déçu. Comme je l'ai rapidement expliqué plus haut le futur déçu est, en raison de sa crédulité malade et de son besoin d'illusoires espérances, particulièrement vulnérable, il ne demande qu'à croire, tout et n'importe quoi et, avec un peu de talent ou même simplement de savoir-faire, il est aisé, et éventuellement jouissif, de l'observer patageant dans l'engouement le plus niais où la déception, telle un coup de serpe savamment asséné, viendra le cueillir comme un melon bien mûr et le laissera défait, anéanti, recroquevillé dans la position du chien mort abandonné au beau milieu de la nationale que les automobilistes évitent ou n'évitent même pas, à peine contrariés par les deux rebonds successifs.

J'ai beaucoup appris et énormément progressé en vieillissant, il m'arrive encore, mais très rarement désormais, de décevoir car j'ai, par nécessité, renoncé à toute ambition, aussi médiocre fût-elle, et ils ne sont plus guère nombreux ceux qui pourraient s'obstiner à attendre de moi quelque exploit de quelque sorte que ce soit. Un innocent, ou un pervers, que l'on aurait omis de prévenir, peut-être... mais dans quel but, pour quelle curiosité imbécile ? La grande illusion ? Toujours est-il que, de mon côté, pour me décevoir il faudra se lever de très bonne heure et déployer des trésors d'ingéniosité pour me persuader qu'il existe quelque part un homme, ou une femme puisque parité l'exige et le confirme, main tendue et sourire avenant, m'assurant d'un avenir enchanteur, devant qui je pourrais tourner le dos sans appréhender le grincement de la lame me tranchant la carotide et les dégoûtantes éclaboussures de sang giclant sur ma belle chemise blanche.

Être déçu, excès de crétinerie. Décevoir, un luxe !

mars 2014

Va savoir !

Ce matin je découvre dans les pages d'un serviteur périodique le propos d'un dessinateur de bande dessinée – ôtez-moi d'un doute, les professionnels de la profession les mieux branchés ne disent-ils pas désormais roman graphique ? – selon lequel le succès qu'il vient de connaître avec l'une de ses œuvres l'angoisse bougrement car, devenu son propre mécène dit-il, il craint maintenant de perdre, pour raisons économiques, sa liberté. Qu'il se rassure, notre belle société moderne est peuplée de créateurs notoirement couronnés qui se sont fort bien accommodés de ce confort-là et la liberté n'a d'épaisseur qu'en fonction de l'idée qu'on s'en fait. Elle s'adapte. S'en soucier c'est se montrer mesquin quand il n'y a qu'à jouir. Dès lors que la gloire soudain fulgure tout devient permis, projets et propositions fusent, on peut choisir un appartement plus grand, mieux situé, s'offrir une vraie voiture, être invité à peu près partout, changer d'épouse inconnue pour une compagne célèbre et goûter, le temps que dure une mode, un engouement forcément passager, aux ineffables délices de l'insouciance... Foin des angoisses, laissons cela aux médiocres qui sans cesse s'interrogent sur la nécessité qu'il y a pour eux à s'entêter dans l'insuccès et le sinistre anonymat où ils stagnent parce qu'ils n'ont pas su dénicher ni saisir la bonne opportunité. Il n'est pas impossible que cette liberté dont on les accable, certains jours leur pèse tant elle leur est inutile. Peut-être aimeraient-ils quelquefois, les médiocres, renoncer un instant à leur merveilleuse indépendance en échange d'un peu de reconnaissance, d'un soupçon d'intérêt que l'on témoignerait à l'égard de ce qu'ils n'osent surtout pas nommer une œuvre, de peur de paraître présomptueux. Peut-être !

Naturellement, ce n'est pas certain, nul ne peut savoir vraiment, nul ne peut souhaiter se mettre à leur place pour se faire une idée plus ou moins précise de leurs envies, de leurs regrets. On est tenté de laisser entendre qu'ils sont probablement déçus, amers et, finalement, jaloux alors qu'il ne fait aucun doute que seule leur absence d'ambition, de volonté, possiblement consécutive à un manque évident de talent, a fait d'eux les ratés qu'en fin de compte ils acceptent d'être.

Je crois avoir entendu dire que les catholiques, qui ne sont certes pas gens à tolérer qu'on les berne à grands renforts de certitudes infondées, soutiennent que les premiers seront les derniers, et réciproquement. Les médiocres ont là matière à se montrer rassurés, leur tour viendra. Reste à savoir quand.

mars 2014

Disparu

Il y a un an jour pour jour, c'est-à-dire le jeudi 14 mars 2013 à quatorze heures et vingt-sept minutes – faisons fi des secondes – je m'apprêtais à mettre un terme à un textaillon d'un intérêt plus ou moins comparable à celui que j'ai aujourd'hui décidé de dédier lui aussi à une improbable postérité, à cette différence près toutefois que j'entendais à l'époque dénoncer l'imprécision des sondages, et au-delà l'inexactitude des statistiques alors qu'un an plus tard j'ignore complètement sur quoi je vais bien pouvoir déblatérer. Toujours est-il qu'en 2013 le 14 mars tombait un jeudi tandis qu'en 2014 c'est un vendredi. À qui se fier ? je vous le demande. Certes, j'observe qu'il n'est pas encore quatorze heures et vingt-sept minutes mais seulement onze heures vingt-huit, néanmoins il est à peu près certain qu'à quatorze heures vingt-sept nous serons bel et bien pareillement vendredi plutôt que jeudi. On voit par là combien les données dont nous disposons s'avèrent fluctuantes, nous contraignant à vivre dans la plus terrifiante incertitude, selon que février compte vingt-huit ou vingt-neuf jours et que l'on continue de fêter Mathilde alors que le vendredi est le jour de la côte de bœuf pour les mécréants de la classe moyenne et du hachis parmentier pour les pauvres parce qu'il faut bien terminer les restes, on ne va pas jeter tout de même ! Les andouilles sont tenues de bouffer du poisson, que les arêtes leur perforent le gosier !

Raison de plus, me dis-je, pour dénoncer l'impéritie de nos gouvernants et de leurs subalternes lorsque pas un seul d'entre eux n'est à ce jour capable de nous dire où est passé le Boeing 777 disparu depuis bientôt une semaine, deux heures après son décollage de Kuala Lumpur à destination de Pékin avec 239 personnes à bord.

Nul ne saurait nier la capacité de l'homme à faire disparaître, sans trucage, un certain nombre de ses congénères avec lesquels il n'entretiendrait pas de rapports particulièrement amicaux. On a maintes fois pu constater qu'un peu plus de deux cents est un nombre tout à fait modeste, pour ne pas dire dérisoire au regard de performances désormais historiques, mais plus rares sont les prestidigitateurs capables de faire se volatiliser un avion, sans laisser la moindre trace de saleté nulle part. Soixante-quatre mètres de long et autant d'envergure pour un poids avoisinant les cent quarante tonnes, voilà qui constitue un objet quelque peu encombrant que l'on escamote pas comme une balle de ping-pong en racontant des sornettes pour endormir les spectateurs du premier rang, qui sont en général les plus attentifs. Il est bien sûr tentant d'imaginer ce gros insecte plongeant dans les eaux pourtant peu profondes du golfe de Thaïlande mais, là encore, comment se fait-il que les cent quatre-vingt-mille litres de kérosène contenus dans ses réservoirs n'aient pas orné de leurs divines moirures la surface des eaux où le touriste sexuel aime généralement à venir voir flotter la plupart de ses membres ?

Peut-être devons-nous admettre que le vol Malaysia Airlines 370 a subitement fuité par quelque trou dans la couche d'ozone et qu'il tourne maintenant sans fin dans l'espace comme nombre d'autres déchets oubliés des hommes. À moins qu'il n'ait jamais existé...

mars 2014

Exercice de style

Contraint de me rendre jusqu'à une agglomération voisine – la patrie de Giono, comme aiment à le souligner les natifs d'âge mûr, les plus jeunes soupçonnant qu'il pourrait peut-être s'agir d'un joueur de football dont ils n'auraient jamais entendu parler – je fus amené, le temps d'un modeste bouchon, à remarquer deux techniciens certainement chevronnés occupés à installer une enseigne, probablement lumineuse et clignotante, au-dessus de la vitrine d'un commerçant. Cet événement, observé furtivement et passablement dépourvu du moindre intérêt, m'en rappela un autre, d'un intérêt tout autre en raison de son caractère autobiographique, daté de l'époque où, encore adolescent, j'avais obtenu durant mes vacances scolaires d'effectuer un court stage, probablement grassement rémunéré, chez un peintre en lettres. En termes d'apprentissage, la besogne que me confia mon employeur temporaire avait valeur de diplôme de fin d'études puisqu'il s'agissait de peindre le nom d'un client et de son activité sur les flancs d'un fourgon de marque Citroën en tôle ondulée – identique à celui du livreur de couronnes mortuaires que l'on voit durant la séquence de générique du film, très beau et injustement sous-estimé, son avant-dernier, signé Billy Wilder, *Fedora*. Je vous parle là d'un temps que les moins de cinquante ans... un temps où ce constructeur de véhicules automobiles avait eu l'idée géniale d'utiliser la tôle ondulée à l'horizontale, sans doute pour une question d'aérodynamique, et où le propriétaire dudit fourgon ne voyait probablement nulle perversité à faire peindre l'intitulé complet de son entreprise sur les flancs d'icelui, laquelle entreprise aurait pu par exemple – car j'ai depuis lors oublié – se nommer : Georges-Antoine Morvandiau & Associés, Ramonage en tous genres, Dégoudronnage de conduits. Le tout sur deux lignes en Bodoni gras, parce que le Bodoni, surtout s'il est gras, convient sans doute idéalement pour le ramonage.

La corporation des peintres en lettres a été depuis rendue obsolète, plus personne ne fait peindre à la main son enseigne. Il ne viendrait désormais à l'idée d'aucun professeur chargé de former des graphistes – le mot lui-même n'existait pas alors – d'exiger de ses élèves qu'ils sachent dessiner une lettre. Il suffit dorénavant de puiser dans le choix de polices de caractères dont dispose l'ordinateur, puis, au gré de la fantaisie de l'artiste, d'engraisser, étroitiser, italiser à volonté, sans que la notion même de lisibilité soit à l'ordre du jour ni davantage contenue dans le cahier des charges.

On observera par ailleurs que c'est à peu près depuis cette époque qu'aucun constructeur ne fabrique plus de véhicules en tôle ondulée.

mars 2014

Aux abris, les enfants !

Nous sommes à la mi-mars, autant dire que le printemps se profile à l'horizon. J'ai donc décidé qu'il était opportun de reprendre possession de mon banc sous les robiniers. Avec la nécessaire modération qui sied à pareille entreprise délibérée d'inertie, afin de ne pas décourager complètement mes appétits de plumitif, dont la totale disparition, je le subodore, ne navrerait pourtant personne dès lors que l'anonymat me va idéalement au teint et ne contrarie quiconque dans le monde bien élevé de l'écriture et de l'édition où il est préférable que l'on reste entre confrères authentifiés et notoirement surdoués.

C'est donc sans le moindre complexe que je suis allé m'asseoir face à l'érable negundo où, depuis quelques jours, bourdonne en continu – sauf durant la nuit puisqu'il faut bien que chacun se repose comme il peut et à ce propos je me demande s'il arrive que certains insectes hyménoptères soient eux aussi insomniaques – bourdonne en continu, disais-je, une profusion d'abeilles besogneuses affichant visiblement le plus grand mépris pour l'insolent forsythia qui parade à dix mètres de là tout ensoleillé de jaune éclatant sans qu'une seule de ces butineuses compulsives ne se risque à venir lui pomper le suc.

Et puis sont passés quelques engins automobiles dont les propriétaires avaient manifestement à cœur de tester, voire confirmer les performances, justifiant ainsi le prix exorbitant du véhicule lui-même et de l'hydrocarbure indispensable à son déplacement sur des routes où certains spécimens déjà inscrits au tableau des espèces en voie de disparition vivent en ce moment-même leurs dernières émotions, le piéton étant notamment l'une d'elles, cela dit sans vouloir discréditer le hérisson, le lapin de garenne et son collègue le lièvre, le chat, le chien qui paient quotidiennement un lourd tribut à l'exactitude de l'ivrogne pressé de s'accouder au comptoir où tiédit son pastis dont sont déjà à moitié fondus les deux glaçons que contre-indique d'ailleurs leur inévitable mutation en eau ordinaire. Le temps c'est de l'argent, disent les automobilistes alcooliques et les traders que turlupinent les fluctuations du cours des matières premières grâce à quoi on peut combattre efficacement la surpopulation des loqueteux en économisant sur les munitions, ce qui, bien sûr, ne cesse d'inquiéter ces autres traders qui avaient misé gros sur la demande en armement. C'est véritablement incroyable tout ce que l'on peut être amené à voir depuis un banc de bois installé à quelques pas d'un érable negundo.

Est-ce pour cette raison que l'Institut national de la recherche agronomique – qui est à l'agriculture ce que le Centre national de la recherche scientifique est à la paix dans le monde – a mis en place au début de l'année 2009 un chantier d'éradication de l'érable negundo. En conjuguant leurs efforts et en s'associant avec des entreprises performantes détenant le leadership dans le domaine privilégié des poisons phytosanitaires, ces deux organismes de pointe ambitionnent d'obtenir, à plus ou moins long terme, la disparition programmée de diverses espèces animales nuisibles pour l'évolution des couches élevées de l'humanité telles que l'abeille, le hérisson, le lapin et son collègue le lièvre, le chat, le chien et le piéton, sous réserve d'extension du domaine de la lutte, comme dit l'un des brillants héritiers auto-revendiqués de Flaubert, Balzac et Stendhal sans que ceux-ci aient à ce jour approuvé ni même reconnu une telle paternité.

Nous sommes à la mi-mars, si les conditions climatiques s'annoncent des plus favorables, et quand bien même elles ne le seraient pas, il nous faut désormais nous attendre sous peu au déferlement des premières vagues d'enshortés, par relativement discrets groupuscules pour commencer – les sujets se mouvant à l'unité sont rares, sans doute par crainte de l'ours mal léché dont on dit qu'il pourrait être un loup pour l'homme – avant que ne s'abatte le grand tsunami estival qui est tellement profitable pour le petit commerce local. L'hiver prochain est encore bien loin, hélas !

mars 2014

Un bon souvenir

Pour les pragmatiques inébranlables le seul fait de vieillir justifie la plupart des maux, au moins les plus physiques d'entre eux, dont nous avons à souffrir. Lorsque nous constatons, un peu amèrement il est vrai, que le corps humain auquel nous sommes attaché depuis déjà fort longtemps tend à se livrer à d'ignobles trahisons dont nous sommes évidemment le premier à subir les conséquences, il est alors plus que temps d'interroger l'homme de l'art dont c'est la vocation de veiller à *la conservation et au rétablissement de la santé* qui nous est particulièrement chère, la nôtre. Voilà sans doute pourquoi chaque docteur en médecine consulté ne manque jamais de nous asséner, avec un sourire de feinte complicité dont nous ne sommes évidemment pas dupe puisqu'il est, lui, scandaleusement bien portant, cette conclusion en forme d'explication : Oui, mais à votre âge... Il nous est alors quelque peu difficile d'afficher en retour une bonhomie un peu navrée qui soit, ne serait-ce que par courtoisie, égale à la sienne. L'homme, quelquefois, est affable, éventuellement compatissant mais il n'empêche qu'il nous a, probablement sans méchanceté aucune, sévèrement *verglacé l'humeur*, selon la jolie formule d'André Blanchard. Je reconnais certes que mon humeur courante n'est guère d'inspiration primesautière et qu'il n'est pas nécessaire de me promettre un monstrueux cancer généralisé pour que mes détestations les plus spontanées l'emportent sur l'amour que je devrais manifester, en temps normal et par ailleurs, à l'endroit de Scarlett Johansson. Ou à l'envers, pourquoi pas.

Oui, mais à votre âge... répète l'autre. Dès lors, tout devient excusable, ceci explique cela et ne venez pas vous plaindre quand la mécanique vous lâchera, c'était inscrit dans le contrat. Sauf que moi, Monsieur, je n'avais rien demandé et que, peut-être, allez savoir, si des personnes indépendantes, des étrangers en quelque sorte, m'avaient informé de ce qui me pendait au nez, eh bien peut-être en effet que j'aurais préféré demeurer à jamais, ou plutôt temporairement, spermatozoïde et finir, ni vu ni connu, dans la tinette d'un petit appartement du onzième arrondissement. Oui oui, je sais, la joie des parents, et comme il est mignon ce joli petit garçon ! Et puis quand c'est parti il faut assumer et aller jusqu'au bout, eh bien c'est précisément ce qui fait problème, cet aller jusqu'au bout, parce que le bout il est moche, sans parler du fait que, à peine sorti j'étais déjà confronté à l'inexorable avancée de l'envahisseur teuton qui, venant tout juste d'enjamber la ligne Maginot, projetait de brûler Paris et l'école où il était prévu que j'irais apprendre à lire Proust et Céline avant que d'entreprendre l'écriture d'une œuvre immortelle qui me vaudrait de demeurer beaucoup plus notoirement méconnu que Vialatte – ce sont ses propres mots, le concernant, alors que, quand même, le plus méconnu des deux, hein, notoirement...

Alors, à mon âge, comme vous dites, après ce qu'on m'en a fait voir, j'aurais bien aimé mourir de mort naturelle, ainsi que l'on dit de ceux qui, un beau jour, s'endorment sans avoir été torturés en regardant *Chantons sous la pluie* en dvd. Et, à mon âge, je ne demande pas davantage, juste un peu de considération pour que je laisse un bon souvenir. Oui oui, je sais, dans mon cas ce sera difficile...

mars 2014

Ami, entends-tu...

Considérant le mépris où me tient la quasi-totalité des éditeurs à qui j'ai eu l'audace de proposer mes peu romanesques textaillons, je me suis sans attendre davantage fait à l'idée de vivre dans la plus irréprochable clandestinité. Certes ce n'est pas la guerre, non, mais c'est quand même l'Occupation puisqu'ils sont disons... quelques centaines de plumitifs éventuellement notoires à avoir investi les hauts-lieux de l'édition et, par voie de conséquence, les librairies, la presse vaguement spécialisée et les ondes, aussi bien radiophoniques que cathodiques. Est-ce à dire que tout ce papier imprimé et broché, destiné à nous narrer des histoires plus ou moins édifiantes est l'œuvre de collabos et qu'à l'occasion de ces fameux cocktails de lancement on ne boirait que du monbrasillach, qui manque quand même quelque peu de cette indispensable acidité qui fait les vrais vins blancs ? C'est après tout possible puisque l'important a toujours été de savoir choisir son camp – celui du vainqueur présumé – et d'en changer si nécessaire, au moment opportun. Winner ou loser, tout est affaire d'aptitudes, de bonnes dispositions. Je pourrais bien sûr affirmer que j'ai choisi la clandestinité, ce qui serait manifestement assez héroïque et mériterait même quelque décoration, naturellement pendante et à titre posthume cela va de soi ; mais non, je n'ai pas choisi, on l'a fait pour moi. En vertu de quoi, j'assume. Avec humilité, car dans la clandestinité il faut savoir se montrer discret, par obligation, afin de s'épargner le ridicule d'une gloriole déplacée et bien souvent fatale. Si, au nom de consensus après tout éminemment respectables puisque consensuels, les collabos toujours ont raison contre les clandos, c'est donc que le conforme inexorablement, incontestablement, l'emporte sur le plus ou moins non-conforme. Cela dit, ou écrit, sans la moindre prétention à la nouveauté qui est, je l'admets, le critère d'élection premier en matière de mise sur le marché d'un produit a priori commercialisable. Car le verdict est sans appel, je ne suis pas un écrivain bankable, on ne tirera rien de ma prose, pas même de quoi payer le salaire – pendant deux mois et sans compter les charges sociales – à peine convenable d'une secrétaire de direction, occasionnellement blonde et dévouée.

On peut tout à fait déplorer que tel ouvrage éminemment contemporain nous contant, dans un style ébouriffant et tellement actuel les amours contrariées d'une paire de bobos évoluant au sein de l'aristocratie du spectacle en tous genres, on peut en effet déplorer que ce bel ouvrage dont la couverture arbore fièrement la photographie très avantageuse de l'auteur n'ait pas réussi à atteindre le chiffre escompté de quatre cent mille exemplaires vendus, on peut le déplorer pour le nombre d'arbres abattus dans cet espoir mais s'en réjouir néanmoins puisque le papier est désormais recyclable et, à l'exception des exemplaires déposés à la Bibliothèque nationale et de ceux récupérés par des collectionneurs fétichistes, permettra ainsi l'impression à moindres frais de dépliants en couleur vantant les articles en promotion dans les hypermarchés nationaux, et même ultra-nationaux des environs d'Hénin-Beaumont ou Béziers.

Ma clandestinité certes m'honore mais il n'empêche que je ne parviens pas à m'en réjouir, car même si j'ai beau y voir une certaine forme de reconnaissance à l'envers il se trouve que je ne suis guère différent de la plupart de mes congénères, attendris par le produit encore balbutiant de leurs génitoires quand ils ne sont pas tout épanouis devant l'opulence de leurs propres selles. Que d'aucuns estiment démesurée voire déplacée la fierté pourtant modeste que j'affiche – en très petit comité, j'insiste – à l'égard de mes devoirs d'écriture me semble témoigner d'une forme de jalousie excessivement mesquine et j'ai le regret de leur dire combien une telle attitude manque singulièrement d'ouverture et d'empathie. Et j'ajoute que ce n'est pas joli joli.

mars 2014

Amputons, il en restera forcément quelque chose !

Heureux les ambidextres ! me dis-je ce matin même au moment de me brosser les dents. Car j'ai la faiblesse de n'être que droitier et quand, du jour au lendemain, le droitier qui jamais n'a cédé devant l'éventualité du compromis se retrouve temporairement handicapé de son bras primordial, il lui faut bien admettre que son intransigeance à refuser toute concession en faveur d'un apprentissage de la main gauche pourtant lui ouvrirait à cet instant les portes de la béatitude, fût-elle toute relative. D'un point de vue purement étymologique l'ambidextre est un peu monstrueux puisque censé être équipé de deux mains droites, ce qui, si tel était le cas, aurait pu réjouir Ramón Gómez de la Serna, lequel prédisait une grande invention le jour où le gant de la main gauche pourra servir à la main droite. L'ambidextre n'est en vérité le plus souvent qu'un gaucher contrarié, ses débuts dans la vie scolaire ont généralement été gâchés par le règlement selon lequel tout gaucher est un anormal qu'il convient de faire rentrer dans le rang de la normalité en le contraignant à se conformer aux usages édictés par des tortionnaires en blouse grise et lunettes d'écaille que leur apostolat rémunère afin qu'ils militent en faveur de la soumission au dogme dès lors que l'ignorant est tenu par la loi de se plier aux diktats de celui qui sait et a forcément raison. Ce ne sont là bien entendu que coutumes appartenant au passé puisque désormais l'écriture n'est plus considérée qu'en tant qu'accessoire occasionnel tandis que la pratique du jeu vidéo dès la plus tendre enfance développe, sans effort semble-t-il, une spectaculaire indépendance manuelle, réduisant à néant là aussi l'opposition droite-gauche, sans qu'il soit toutefois nécessaire de prétendre transformer le jeune crétin imberbe en virtuose du piano massacrant avec un large sourire de contentement la fameuse sonate à Élise de ce pauvre Ludwig van. Ce qui parfois peut justifier la surdité, voire encourager au trépas.

Heureux les ambidextres qui, d'une main ou de l'autre tenant l'opinel, éventrent avec la même talentueuse dextérité le tendre agneau qui appelle en vain sa mère au secours ; heureux les ambidextres en chef dont réconfortante est la capacité à contresigner de la main gauche le licenciement de deux cent quarante-huit personnes et donner son aval de la main droite pour l'achat de trois hôtels particuliers afin d'y loger dignement ses derniers enfants nés d'un cinquième mariage plus ou moins consanguin ; heureux ce grand chirurgien ambidextre – car il est le seul à y parvenir – qui, d'une seule main débarasse de son emballage doré un rocher d'ambassadeur, se l'enfourne en bouche et de l'autre pratique en expert un toucher rectal tout en écoutant – il affirme qu'il trouve en cela une sérénité appréciable – Dario Moreno dans ses œuvres immortelles ; heureux ces merveilleux altruistes ambidextres volontiers généreux d'un côté et prompts de l'autre à ne surtout pas encourager l'assistanat, coutume néfaste au plein épanouissement des héros ; heureux les ambidextres qui n'ont pas les deux pieds dans le même sabot et soutiennent ainsi le plein emploi...

Mon incapacité, certes temporaire, à contribuer efficacement à l'essor de l'humanité est telle qu'il me semble plus raisonnable de m'abstenir. Je demande que l'on respecte mon handicap et regagne de ce pas ma couche encore tiède où j'espère recevoir les premiers soins plutôt que l'extrême-onction.

mars 2014

À la recherche des mots perdus

Au moment même où se tenait l'indispensable Semaine de la langue française qui sacrait trois nouveaux mots élus parmi trois mille propositions et attribuait le Prix spécial du jury à l'adjectif *tôtif* (contraire de tardif) – consécration qui illustre à merveille le désespoir dans lequel nous eussions sombré s'il nous avait fallu continuer de vivre en son absence – à ce moment donc j'étais précisément occupé à déplorer la disparition d'autres mots, certes anciens déjà et donc forcément démodés puisque la nouveauté se doit de triompher, mots condamnés par l'obsolescence des choses qu'ils désignaient. Le tricot de peau, ou de corps, a dû céder la place au tee-shirt qui offre en outre l'avantage de transformer celui qui le porte en enseigne publicitaire, tout comme la parka qui, elle, a ringardisé le paletot. Oublié le cache-nez, voire le cache-col devenus désormais écharpe ou foulard, surtout s'il est griffé. Oubliés le cabas (dit aussi sac à provisions) et le porte-monnaie qu'ont remplacés le caddie et la carte bancaire. Contraint hier de m'envelopper une partie du bras de bande Velpeau il me fallut constater la dramatique absence d'épingles à nourrice – d'ailleurs, les nourrices elles-mêmes ont disparu, alors les épingles y afférentes, que voulez-vous que l'on en fit ? – avantageusement remplacées par le sparadrapp qui, lui au moins, ne sert qu'une fois et doit donc certainement contribuer, fût-ce petitement, à la sauvegarde de quelques emplois dont la pérennisation de l'épingle à nourrice eût rendu abusive la création.

On voit par là combien la modernisation de la langue, française en l'occurrence, turlupine l'homme plus ou moins ordinaire au point qu'il lui faille se creuser le ciboulot afin de la rafraîchir, de la mettre au goût du jour alors qu'il est, dans sa grande et démocratique majorité, infoutu de tweeter sans *enrichir* son message d'un minimum de quarante-cinq fautes en moins de cent quarante caractères – là où il faudrait d'ailleurs parler de signes. Notons au passage qu'en typographie on *enrichit* un texte lorsqu'on distingue certains mots en usant, entre autres possibilités, du gras ou de l'italique. Ce qui n'empêche pourtant pas notre homme moderne d'être habité par une furieuse envie de créer, et le voilà salué pour avoir inventé le ravissant verbe *escargoter* afin de concrétiser avec élégance et un sens certain de l'image le fait de prendre son temps, cette notion pourtant complètement archaïque que devront condamner les thuriféraires de la compétitivité. Tandis qu'un autre érudit propose, avec un succès des plus considérable, un verbe d'une rare élégance pour dire combien quiconque s'attife de vêtements datant d'une époque révolue se *mémérise*.

Peut-être suis-je quelque peu réactionnaire et bien ingrat à l'égard de ces créatifs qui ont au moins le mérite de s'inspirer de notre langue commune pour ces mots nouveaux, peut-être sont-ils l'ultime manifestation de défense d'un vocabulaire qui ne doit rien, semble-t-il, à la prolifération d'anglicismes imposés par les technologies les plus sophistiquées. Car, qui tweete et manie le hashtag s'apprête à obtenir un nombre important de followers, mais peut tout à fait unfollower l'instant d'après. Pour s'adonner au selfie... À ceci près que là encore on en arrive à tout confondre dès lors qu'il s'agit de se montrer stupidement tendance. Ainsi ce vieil homme politique américain qui publie, tel une vulgaire midinette, sur son compte Facebook un selfie datant des années cinquante, alors que le smartphone n'existait pas encore. C'est assez dire la ringardise du mec. D'autant que Rembrandt lui-même, et quelques autres fameux narcissiques dont Picasso notamment, en faisaient déjà des selfies. En français on nous appelions ça des autoportraits.

mars 2014

À l'arrière les arriérés !

Chaque nation occupe un territoire dont les habitants sont affublés d'un adjectif révélant leur appartenance à cette nationalité dont ils peuvent prouver l'authenticité par écrit. Les touristes, comme les immigrants, n'ont aucunement le droit de se réclamer de ladite nationalité, sinon ce serait quelque chose comme la chienlit et la porte ouverte à tous les abus, autorisant ainsi le premier quelconque venu à jouir sans mesure des avantages et privilèges dont bénéficient à juste titre les autochtones confirmés capables de justifier, grâce aux documents idoines, qu'ils ne sont pas de vils clandestins qui se seraient perfidement introduits sur ledit territoire à seule fin de manger le pain des honnêtes citoyens, voler leurs poules et violer leurs pourtant dignes épouses, voire sodomiser leurs filles à peine pubères ou leurs mignons garçons s'ils sont quelque peu invertis. On devrait donc pouvoir affirmer que dès lors qu'il répond aux critères définissant sa nationalité – française par exemple puisqu'il n'est pas question ici de se compliquer l'existence en choisissant l'Ukraine ou la Crimée – n'importe quel individu né et vivant n'importe où sur ledit territoire, y compris dans la Creuse ou même en Champagne pouilleuse, peut légitimement revendiquer le droit à bénéficier de conditions de vie en tout point comparables à celles de tout autre individu ayant réussi à trouver un appartement dans Paris intra-muros, comme disent les météorologues.

En vérité, il n'en est rien, car des différences existent et d'importance considérable. Afin de permettre à l'éventuel touriste qatari – c'est un exemple absolument pris au hasard – de bien percevoir la très subtile nuance qui le poussera à se rendre Faubourg Saint-Honoré pour y choisir deux ou trois costumes d'été plutôt que sur le marché aux légumes de Villeneuve Saint-Georges, la langue française a fait preuve de pertinence en créant deux termes qui ne prêtent nullement à l'ambiguïté. D'un côté le résident immatriculé dans la Capitale, de l'autre l'usager du RER qui loge en banlieue. On perçoit immédiatement la profondeur du fossé qui sépare le premier du second.

Faut-il dès lors s'étonner de ce que l'on eût l'idée d'inventer, en contrepoint au littoral, aux plages privées et à leurs villas luxueuses dominant la mer toujours recommencée, l'infâme arrière-pays. À l'origine estampillé péjoratif. Sur le devant, en façade, ce qui en jette, bien qu'à la prétendue aristocratie il faille – en fait, une bourgeoisie plus ou moins grande que trahit sa vulgarité de nouveaux riches – détourner vers le large son fier regard intensément bleu afin qu'elle ne vît point s'agglutiner sous ses parasols Ricard le peuple grouillant des juilletistes et aoûtistes venu jouir bruyamment de ses interminables congés payés. Vint pourtant un jour où, la place manquant dramatiquement, les parvenus durent se résoudre à réviser leurs ambitions à la baisse et à reculer vers cet arrière-pays dont modestes pécores et petits pauvres ignoraient le plus souvent comment transformer en bastides et bastidons la moindre cagna sans eau ni électricité dont le ravitaillement ne se pouvait faire qu'à dos de mulet. L'arrière-pays eut vite fait de gagner ses galons de contrée résidentielle, ce que les ignares nommait un peu stupidement et à tort Lubéron s'anoblit en devenant Lubeuuuron et en étendant bientôt sa superficie avantageuse et son appellation contrôlée jusqu'aux contreforts des Alpes. Lors, il fallut que la plus miteuse maison de maçon eût sa piscine afin que nul ne fît figure de sous-développé et ne consomme que de l'étiqueté bio tout en humant avec volupté les particules fines du diesel de son 4x4 qui s'imposa très vite et à l'évidence comme le véhicule idéalement adapté aux rudes conditions de vie de ces élégants déracinés chaussés par Caterpillar.

J'évite désormais de sortir de chez moi.

mars 2014

Vergogna !

Les temps électoraux sont généralement propices à l'émission de commentaires – certains des experts convoqués pour l'occasion parlant même d'analyses, ce qui démontre leur ambition – dont la consternante médiocrité tend à faire du lieu commun l'archétype de la pensée politique. Il n'est pas nécessaire d'attendre la proclamation des résultats pour vérifier la cohérence en matière de réflexion des préposés à l'expertise. Au terme de chaque consultation les médias n'accueillent toujours que des vainqueurs, lesquels se plaisent à démontrer l'ampleur de la dérouillée qu'ils viennent d'infliger à l'adversaire qui, lorsque vient son tour, s'empresse de s'enthousiasmer du contraire. Cette fois-ci, alors que les enjeux étaient d'ordre municipal, on nous avait prédit un raz-de-marée de l'extrême-droite – alors même que dans un souci de dédramatisation des plus opportune les tenants du titre répugnaient soudain à ce qu'on l'employât – raz-de-marée, voire tsunami puisque le mot est à la mode, destiné à persuader d'éventuels indécis qui ne demandent qu'à faire partie du clan des gagnants dont ils espèrent obtenir ce qu'ils n'ont jamais obtenu de leurs prédécesseurs.

On a aussi beaucoup parlé de sanction, d'échec de la gauche, en oubliant un peu trop facilement que ladite gauche s'était elle-même rebaptisée socio-démocrate, reconnaissant ainsi manifestement son formidable désir de n'être pas prise pour ce qu'elle n'est pas. En collaborant (le terme peut évoquer quelques souvenirs embarrassants d'une époque où déjà l'idée d'une vaste et fraternelle Europe était en marche), en collaborant, je le répète, sans vergogne avec les représentants du totalitarisme financier qui s'est approprié les commandes de l'économie européenne – tiens ! la revoilà justement, celle-là... – le chef de l'État élu démocratiquement et les affidés qu'il a choisi de coopter – car ceux-là ne sont pas des élus, faut-il le rappeler, seulement des complices – se sont opposés délibérément aux exigences de quelques-uns et aux espérances de la plupart de ceux qui les avaient portés au pouvoir.

Rappelons-nous quand même qu'agir ainsi c'est trahir. Non seulement se trahir en niant ses propres mots mais également trahir les attentes de ceux qui s'étaient imaginés qu'il était possible de voir revenir un minimum de justice, pas seulement sociale, dans un pays où la droite effectivement décomplexée mais parfaitement dans son rôle s'était employée à commencer de détruire, morceau après morceau, ce qu'avaient mis en place le Front populaire en 1936 et le Conseil national de la résistance à la Libération, pour instaurer une compétition forcenée entre les individus et abolir le respect de l'autre. Avoir repris avec brio le flambeau d'un pouvoir déchu pour mener encore plus avant une politique que les plus à droite de la droite déploraient de n'avoir pas vu suffisamment aboutir, voilà qui est une belle performance, même si l'on regrette en douce de devoir le faire en ne se revendiquant pauvrement que socio-démocrate puisque dans national-socialiste c'est le mot de la fin qui gêne le plus. Vergogna !

Souvent sont misérables les fins de règne. Trois années encore et dans quel état seront alors les hommes et les femmes, tous les jours plus nombreux, à qui on aura tout arraché, du toit pour s'abriter jusqu'à la nécessaire obligation de travailler pour vivre. Trois années encore et quoi ensuite ? Certes, le pire est toujours, inexorablement, à venir, mais là, vraiment, comment peut-on faire pire ? Qu'ils soient de plus en plus nombreux à opter pour la résignation et en être responsable, il n'y a vraiment pas de quoi être fier. Une telle couardise ne mérite qu'un crachat.

30 mars 2014, 16:15

La Fontaine versus Racine : un partout !

S'il est une coutume à laquelle nous semblons plutôt attachés, pour la plupart d'entre nous et en dépit de quelques cas isolés d'excentriques invétérés, c'est bien celle qui pousse conjoints et concubins – sans d'ailleurs que la nationalité y soit pour grand-chose – à opter pour un partenaire mâle sensiblement, et même parfois lourdement, plus âgé que la femelle. On avance le plus souvent comme argument la responsabilité, l'expérience dans lesquelles chacun se plaît à voir en termes positifs une confiance qui rassure, un sentiment non négligeable de sécurité, particulièrement lorsque, après le passage à l'heure d'hiver, l'épouse ou la concubine se coltine la descente des poubelles dans une rue en apparence déserte où rôde certainement quelque malfaiteur d'origine exotique tandis que l'époux ou le concubin s'apprête à jouir enfin d'un repos bien mérité, notamment en raison de son âge respectable et de son sens des responsabilités (voir plus haut). L'écart moyen se situe aux alentours d'une dizaine d'années, ce qui laisse à la veuve, si les choses ne traînent pas trop longtemps, diverses opportunités avant qu'il ne soit à son tour trop tard pour elle. Certains virtuoses, arrivés très tôt dans la carrière et par là même en mesure d'offrir des conditions avantageuses, principalement pour ce qui concerne l'hébergement et plus généralement le train de vie, réussissent à augmenter ledit écart jusqu'à une trentaine d'années, en leur faveur immédiatement puis, plus ou moins rapidement, en leur défaveur puisque, une fois garantis par écrit les acquis sociaux, l'expérience et la responsabilité peuvent parfois s'avérer singulièrement pesants, voire carrément insupportables. Pour l'autre.

Les scientifiques, qui sont surpayés pour fournir ce genre d'élucubrations, ont remarqué que d'un point de vue physique et à âge égal ou approchant le corps du sujet mâle, lorsqu'il est par exemple terrassier, se détériore plus rapidement que celui du sujet femelle quand ce dernier s'abandonne aux mains expertes du masseur à domicile. Notons au passage que les scientifiques ont parfois tendance à prendre pour des idiots les imbéciles à qui ils s'adressent en choisissant pour leur enquête des cas extrêmes, quand ils ne sont pas totalement invraisemblables puisque nul n'a jamais vu quelque terrassier que ce soit, fût-il roumain ou neuf-trois d'adoption, figurer dans le panel des individus représentatifs de la classe moyenne nationale dont chacun sait fort justement qu'elle est globalement plutôt favorable à la parité, l'égalité des salaires et la liberté d'expression – dans les pays que l'on dit émergents. Mais reste à négocier dans nos belles démocraties avancées.

Il va de soi que si, à âge égal ou approchant, le corps du sujet mâle se détériore plus rapidement que celui du sujet femelle (selon les conclusions de nos experts en statistiques inutiles), on imagine sans peine – ce qui tend à engendrer un soupçon d'indifférence, voire de possibles sarcasmes, de la part de l'être humain normal à l'égard de son voisin terrassier d'origine étrangère – on imagine, avec ou sans peine et un soupir de soulagement, combien le délabrement peut s'avérer effrayant quand la fameuse différence d'âge atteint trente années ou plus et que le plus abimé des deux approche du dénouement. Et combien la pratique de la gérontophilie relèverait aisément du sacerdoce si n'existaient quelques compensations que l'état du grabataire, nécessairement fortuné, justifie amplement. D'où les regrettables manifestations de jalousie dont font montre certains sujets femelles condamnés, le plus souvent, à constater l'inexorable décrépitude qui gagne leur propre corps à un rythme similaire à celui dont est victime le corps tout autant répugnant du conjoint ou concubin d'âge égal ou approchant, dès lors qu'il n'est pas

même terrassier roumain. On comprend ici que le dépit les gagne, et c'est bien naturel quand, lorsque tout s'affaisse et se plisse, naissent les varices et que la graisse épaisse condamne à la défaite l'arrogante Bérénice et son vieil amant dont la surcharge pondérale fait chavirer le pédalo au beau milieu du lac Léman.

On voit par là combien la différence d'âge entre conjoints ou concubins peut vous rendre ou non l'existence agréable, selon que vous serez puissant ou misérable, sans pourtant perdre de vue qu'il faudra bien mourir un jour et qu'alors nul cosméticien dans l'instant ne se déplacera pour réparer des ans l'irréparable outrage.

avril 2014

À reculons

Il y a des jours comme ça où l'on ne se sent aucune pétulance, même modeste, qui nous pousserait à commettre des actions insensées, voire contraires aux bonnes mœurs comme, par exemple, sourire très légèrement, de manière à peine visible à l'œil nu, au passage sur la route d'un convoi funéraire avançant à reculons. L'événement est d'autant plus inattendu que la départementale 16 ne conduit en aucun cas au cimetière, sauf bien sûr à celui d'une commune voisine et l'on ne voit pas très clairement l'intérêt qu'il y aurait pour ledit convoi à sortir de son itinéraire coutumier pour s'en aller flâner en territoire en quelque sorte étranger sous prétexte de printemps, d'oiseaux qui gazouillent dans les chênes encore nus ou en invoquant peut-être le fait que le mercredi est jour de congé pour certaines catégories de la population. Et à reculons ! je vous demande un peu.

Non, en vérité, ce matin je ne pétule guère. Peut-être est-ce dû au séisme de magnitude 5,3 sur l'échelle de Richter qui nous a frappé voici deux jours, à vingt et une heures vingt-sept, ou vingt-huit selon les sources, alors que je me morfondais dans une indolence qu'on ne rencontre qu'occasionnellement – encore faut-il n'avoir rien de mieux à faire – dans la salle commune des maisons de retraite lorsque le téléviseur est allumé et que débordent bruyamment les gouttières sur les chaises-longues oubliées par le personnel qualifié dont il convient néanmoins de saluer l'exceptionnel dévouement, car c'est une corporation qu'il est imprudent de dénigrer lorsqu'on a soi-même dépassé la date de péremption.

Peu pétulant donc, mais je ne vois vraiment pas en quoi ce mini tremblement de terre, qui ferait ricaner n'importe quel Chilien post-pinochien encore en vie, devrait en être responsable. Je ne puis certes nier appartenir, sans aucun doute à mon corps défendant, à l'humble confrérie des I.P. (indécrottables pessimistes) mais nous avons nous aussi l'obligation de vivre, comme n'importe quel autre être humain et je vous assure que croiser à longueur de journées des cohortes d'O.O. (optimistes obligés) n'est pas sans perturber dangereusement notre métabolisme, ce qui justifie à mes yeux – il faudrait à ce propos que je fasse le nécessaire pour changer de lunettes – mon peu d'enthousiasme à l'idée de devoir un jour prochain quitter, même momentanément, mon abri, pour rencontrer par exemple un ophtalmologiste, forcément O.O. puisqu'ils le sont tous, ayant été formés à l'impeccable loi du marketing.

Mais mon statut d'I.P. n'explique pas tout. Le peu de considération dont je jouis – c'est un euphémisme, ou je n'y connais vraiment rien en la matière – auprès des éditeurs, tous associés dans une commune indifférence à l'égard de mes devoirs d'écriture, m'incita voici quelques temps à m'affubler d'un blog – tout un chacun à désormais son blog, je soupçonne mon charcutier d'avoir le sien – afin de pouvoir, grâce à ce biais en apparence innocent, infliger à quelques-uns des O.O. de ma connaissance l'inévitable communication de mes écrits hautement désopilants. Je n'ignore certes pas combien le destinataire d'un blog peut, tout à sa guise, non seulement refuser de lire ce qui lui est adressé mais aller jusqu'à faire dériver les émissions polluantes de l'importun vers la case *indésirable*, s'épargnant ainsi l'obligation de manifester son mépris à son égard, et donc au mien en l'occurrence. Car mes chers amis, ne disposant pas des circulaires prévues à cet effet par le secrétariat des maisons d'édition (circulaires nécessitant la mise sous enveloppe et l'affranchissement à soixante et un centimes d'euro en lettre verte), n'iront évidemment pas perdre un temps précieux afin de me faire savoir, en termes plus ou moins choi-

sis, qu'ils ne souhaitent pas s'engager plus avant dans une relation qui les contraindrait à lire ce qu'ils n'ont nulle envie de lire, puisqu'il existe pour ce faire, et ce précisément dans la plus grande béatitude, des librairies et autres bibliothèques publiques où l'on peut, en toute liberté, choisir les ouvrages d'écrivains véritables, payés pour se livrer à cet exercice hautement culturel reconnu par le ministère de tutelle et le syndicat des fabricants de papier, et convenablement répertoriés dans les registres de la Société des gens de lettres. Voire possiblement honorés, congratulés lors de la remise d'un prix forcément littéraire puisque cela n'engage à rien et qu'il y en a presque autant que de postulants. Eux-mêmes possiblement pétulants.

J'admets volontiers – quoique ! – le caractère légèrement coercitif de l'envoi de textillons au moyen de ce blog alors que le malheureux destinataire n'a nullement demandé à être distrait de ses activités plus ou moins rémunérantes et n'aspire, lorsqu'il regagne au terme d'une rude journée son foyer où mitonne sur la plaque à induction le contenu d'une boîte de raviolis, le malheureux disais-je n'aspire qu'à se détendre en parcourant l'almanach Vermot (toujours vivant depuis 1886) avant, peut-être, de s'instruire durant un court mais palpitant instant en compagnie de nos penseurs cathodiques commentant l'incontournable match de football ou le succès transcendant et vaguement musical mais fermement attendu du dernier crétin – ou de la dernière crétine – vraisemblablement à la mode. Il faut savoir participer, comme disait un célèbre baron raciste et misogyne, et prendre part à la fête puisqu'il convient aujourd'hui que tout soit festif et convivial. Or donc, n'étant que fort peu festif, j'admets, et je m'incline car la tâche était énorme, disproportionnée au regard du ridicule de l'objectif à atteindre (d'autant que le seul mot d'objectif déjà me répugne), et ô combien crasse mon incompetence en ce domaine où la performance technologique l'emporte haut-la-main sur l'utilité, discutable, du propos. Mieux vaut se taire lorsque le micro est indispensable pour se faire entendre.

Les humbles ont ce mot qui résonne comme un modèle de sagesse : Il faut savoir demeurer à sa place.

avril 2014

Seul le Collège de 'Pataphysique ne prétend pas sauver le monde

Depuis la nuit des temps, et il faut dire que plus on remonte loin moins on y voit goutte puisque pour bénéficier de l'éclairage public au nucléaire il nous a fallu patienter jusqu'au 6 août 1945, date à laquelle les scientifiques consentirent enfin à faire profiter l'humanité presque tout entière des immenses progrès dont seuls quelques valeureux guerriers américains avaient jusque là l'entière jouissance, tandis que d'autres chercheurs, français et allemands unis dans un identique souci de voir se développer la connaissance, accusaient un tragique retard dont ils ne se remettraient jamais tout à fait. Depuis la nuit des temps donc, l'homme s'efforce d'éclairer – la clarté fut en effet exceptionnelle à huit heures seize, heure locale, ce matin-là à Hiroshima – l'homme dont il a fini par admettre qu'il n'était pas très différent de lui-même, surtout dans la pénombre, mais à quelques exceptions près toutefois et selon le quartier et les circonstances. Aujourd'hui encore, alors même qu'il a inventé le Big Mac, Koh-Lanta et Lady Gaga, force est d'observer que de singuliers altruistes s'obstinent au-delà du raisonnable à vouloir sauver le monde. Nous savons pourtant que depuis cette fameuse nuit des temps, quand régnait encore le pire obscurantisme puisqu'il était impossible de rentrer tard dans la soirée après une représentation d'*En attendant Godot* et que, sans même une malheureuse lampe de poche équipée d'une pile Wonder qui ne s'use..., vas-t'en faire la différence entre le boulevard Montmartre et celui des Italiens ! nous savons pourtant – ce ne sont certes que des on-dit, des racontars dénués de preuves tangibles mais on est bien obligés de faire confiance sinon on finit par douter du parti socialiste lui-même – que dès cette époque des sortes d'illuminés prétendaient déjà disposer de combines infailibles qui allaient permettre aux infortunés (mais quand même davantage à ceux qui avaient économisé et disposaient d'un bas de laine, comme on disait alors) de préserver leur âme et de ne point passer par la case purgatoire avant d'accéder directement à la rue Paradis sans changer à Châtelet où les couloirs sont interminables, mais sans toutefois toucher vingt mille francs. D'autres se targuaient de garantir tout ce qui leur passait par la tête, celui-ci vantait les ineffables délices que prodigueraient à son client la centaine de vierges s'il savait de son vivant se comporter en martyr, celui-là promettait la félicité aussitôt que le Messie en aurait terminé avec tous ces mécréants qui ont choisi d'afficher un insolent scepticisme plutôt que de tout simplement croire, comme le font spontanément les crétins normaux. D'autres encore inventaient des ismes supplémentaires et les hommes providentiels idoines grâce auxquels tous les problèmes seraient résolus, certes successivement car il faut laisser du temps au temps et on ne saurait éradiquer en une seule fois tous les maux qui avaient nécessité durant tant de siècles la patiente obstination de créateurs déterminés alors qu'ils avaient souvent d'autres chats à fouetter, sans parler de la mayonnaise et des serveurs plus ou moins africains. Le monde serait sauvé, tous le répétaient presque quotidiennement, admettant toutefois qu'un tel projet, ô combien ambitieux, prendrait probablement un certain temps avant de se concrétiser et d'aboutir. C'est que dans l'intervalle il allait falloir consacrer énormément d'énergie et de moyens afin de faire en sorte que toute cette humanité s'épanouisse dans un certain confort, que la plupart des individus – certes seulement quelques-uns – qui la composent jouissent pleinement des bienfaits de la civilisation. En vérité, finirent-ils par avouer, il se peut fort bien que cela s'avère un peu plus long à venir que prévu, mais qu'importe puisque l'essentiel est bel et bien qu'un jour le monde soit sauvé et ils y travaillaient d'arrache-pied. D'aucuns, que les promesses électorales avaient rendus méfiants, exi-

geaient qu'on leur donnât des dates précises, voulant savoir s'ils auraient le temps de passer à la banque ou, éventuellement, de récupérer les gosses à la crèche. Les plus grands artistes, écrivains, musiciens, cinéastes, aussi ringards fussent-ils – la plupart l'étaient et depuis lurette atteints par la sénilité la plus précoce –, ne souhaitaient parler de rien d'autre que d'avenir, leur œuvre à jamais immortelle contribuerait à sauver le monde, ils en étaient convaincus. Ce qui n'était pas, semble-t-il, l'opinion de Gide qui préféra, avec prudence, suggérer que *le monde ne sera sauvé, s'il peut l'être, que par des insoumis*. Qui ne furent guère nombreux, en tout cas bien insuffisamment pour que ce vieux monde tellement dévasté en moins d'un siècle, usé, pillé, ruiné, exsangue, s'en sorte et mérite de s'en sortir. Les insoumis aussi s'achètent.

avril 2014

Ah ! Manuela...

Le printemps est bel et bien là. Naturellement, en quelque sorte, cela augure mal de ce que sera la saison suivante puisque, démocratie oblige, nul ne peut choisir de demeurer dans celle qu'il préfère et que, d'ici deux mois à peine, la prudence voudrait que je ne quitte plus le climat revigorant de ma cave. Où au moins je ne périrai pas de déshydratation. Mais bon, n'anticipons point puisque, quoi que nous fassions, l'avenir est tapi au coin du bois, tel un sniper sournois. Réjouissons-nous donc de cette délicate fraîcheur matutinale, précédant un ensoleillement raisonnable propice à la floraison des lilas qui, normalement, déclenche une ou deux journées de pluie afin que la rouille encrasse sans tarder les petites fleurs blanches ou mauves, la souillure flétrissant de manière moins visible le lilas violet foncé.

Contemplant d'un regard satisfait pommier, cognassiers, lilas, berbérís confirmant tous l'inexorable fuite du temps – lorsqu'on enregistre un printemps de plus c'est une année de moins à vivre puisque toute addition entraîne une soustraction, ainsi que nous le démontre au quotidien l'enrichissement des riches provoquant mathématiquement l'appauvrissement des pauvres – je me disais que le moment était peut-être venu de m'en aller faire ma page d'écriture. Nulle obligation ne m'y pousse, certes, mais c'est un peu comme respirer ou se nourrir, quiconque remet à plus tard s'expose à ne pas faire de vieux os, quand bien même ils le sont déjà. Et puis, il faut se décider à agir avant l'heure de l'apéro. Je suis donc venu rejoindre ma table dite de travail, j'ai allumé l'ordinateur et, histoire sans doute de me mettre en condition, je suis allé consulter les nouvelles du jour.

C'est ainsi que j'ai appris l'existence d'une veuve noire œuvrant dans le département voisin de l'Isère. On attribue à *Latrodectus mactans*, petite araignée femelle de quinze millimètres de long originaire d'Amérique du Nord, la coupable habitude de boulotter le mâle après l'accouplement et l'on ne manque pas de signaler que son venin est plus dangereux que celui du cobra, toutes proportions gardées. On nomme également par extension veuve noire un être humain de sexe femelle affichant une tendance à occire ses partenaires masculins, occasionnellement pour de basses questions d'argent, mais la pure détestation n'est pas à exclure. Manuela, belle brune quinquagénaire d'origine espagnole serait, selon la rumeur parfois malveillante, coupable de cinq tentatives d'assassinat sur la personne de ses cinq époux successifs dont trois avec succès. Le dernier, qu'elle aurait fait rôtir en octobre dernier sur la banquette arrière de sa voiture après l'avoir aidé à absorber un concentré de trois anxiolytiques, avait déjà échappé de justesse en septembre à l'incendie de sa chambre. La belle serait particulièrement pugnace et déterminée. Renseignements pris il s'avère qu'Immanu'el, forme ancienne de Manuela, signifie *Dieu est avec nous*. Ce qui, peut-être, explique et justifie tout. *Le Journal des Femmes*, qui fait probablement autorité en la matière, affirme que *les Manuela s'imposent facilement grâce à leur assurance. Malgré leur nature autoritaire, elles ont bon caractère et ne font jamais de caprices. Leur entourage appréciera particulièrement leur joie de vivre et leur enthousiasme permanent.*

Afin de me montrer tout à fait complet je dois saluer ici la mémoire de ce pauvre Julio Iglesias qui leur a dédié un tube, probablement immortel, lui. Pour les mâles, habituellement, on dit Manuel.

avril 2014

La foire du trône

En parcourant ces jours-ci le millier de pages du *Journal* de Jules Renard dans l'édition *Bouquins* de Robert Laffont je m'interrogeais sur le sort de tous ces écrivains, poètes, auteurs dramatiques, critiques, comédiens et comédiennes, voire journalistes pourquoi pas, aujourd'hui non seulement morts et enterrés mais bel et bien totalement oubliés alors qu'ils côtoyaient l'auteur occasionnellement sinon quotidiennement et qu'il les cite à plusieurs reprises. À l'exception de quelques fortes têtes demeurées plus ou moins célèbres mais dont le nom peut-être et même probablement ne dirait strictement rien à l'humble admirateur de Jean-Louis Aubert par exemple, tous les autres avec qui Jules Renard a entretenu durant des années des relations confraternelles, voire possiblement amicales, ont sombré dans les limbes de l'anonymat définitif. Ils n'avaient qu'à avoir au moins un peu de talent, à défaut de génie, m'objectera-t-on, et c'est vrai que le temps n'est guère tendre avec les médiocres, les quasi-quelconques, les moins-que-rien dont je pourrais me flatter de faire partie si ce n'était manifester ainsi quelque prétention exagérée. Qui donc, aujourd'hui, aurait l'idée de s'intéresser subitement à l'œuvre de cet auteur dramatique nommé Eugène Brioux (1858-1932), de surcroît pseudonyme d'Eugène Nouaux, qui donc ? Et dans quel but ? Alors que n'importe quel maire d'une commune de plus de cinq mille âmes, comme on dit, commune éventuellement dotée d'un théâtre ou d'un centre culturel, ignore complètement, misérable triste sire, le nom d'Henri Calet dès lors qu'il ne passe guère à la télévision. J'ai vu un libraire – et je ne parle pas ici d'un de ces employés normalement incultes œuvrant au rayon livres d'un hypertrophique supermarché de la culture – qui n'avait jamais entendu parler de Thomas Bernhard et ne disposait bien sûr en rayon d'aucun titre de cet auteur admirable. Ce qui mériterait, à mon sens, qu'il fût passé par les armes le lendemain matin même du jour de la découverte d'une telle forfaiture. Eugène Brioux, né à Paris et mort à Nice, mais enterré à Cannes allez savoir pourquoi ! Eugène Brioux fut membre de l'Académie française dès 1909 (comme Monsieur Finkielkraut un peu plus tard), il portait barbichette et moustache conquérantes et nous a laissé pas moins d'une trentaine de pièces de théâtre principalement dédiées aux aventures des gens modestes, socialement défavorisés comme on dit au sein douillet des classes dirigeantes à la veille d'une pantalonnade électorale. Auxquelles – je parle ici des pièces de théâtre – nul grand metteur en scène contemporain n'a cru devoir s'intéresser, ce qui probablement est excusable car elles sont peut-être d'une nullité absolue. Mais peut-être pas, allez donc savoir ! D'ailleurs, cette teigne de Jules Renard n'en dit pas vraiment de mal. Certes, le pauvre Eugène Brioux, quitte à en changer, aurait pu se choisir un autre patronyme, qui marque éventuellement les esprits comme par exemple Alphonse Labitte dont Renard, bien affable ce jour-là, dit de lui : *un poète lamar-tinien d'un très médiocre talent, mais très aimable, et qui me faisait pitié par la façon dont il me racontait les vilénies de sa femme.*

Paix au cadavre et à la mémoire d'Eugène Brioux et du malheureux Alphonse Labitte, aujourd'hui et pour longtemps peinarde dans les catacombes de l'oubli, gloire momentanée mais tonitruante aux actuels victorieux de la compétition auxquels on prête volontiers le talent qu'ils n'ont pas toujours afin qu'ils s'en fassent un costume neuf pour les jours de semaine et les autres que l'on dit fériés, qu'ils en profitent bien car cela ne durera évidemment pas puisque le temps nous est compté et le leur également, tandis que la queue s'allonge sans cesse à l'entrée du boxon où l'on annonce en continu le programme des réjouissances. Entrez, entrez, le spectacle est permanent !

avril 2014

Heureux qui comme Ludwig...

Alors que je méditais avec un enthousiasme de chômeur en fin de droits sur le thème à dire vrai plutôt modérément porteur de l'avenir de l'humanité je fus brusquement arraché à mes conclusions – dont je préfère ne rien révéler aux générations suivantes – par les criailleries de deux pies venues s'installer au sommet d'un sapin jadis de Noël d'au moins dix mètres de haut aujourd'hui, à l'aplomb de mon banc, pour se balancer à la face, voire à l'ouïe, reproches et insultes, alors que je n'avais pris parti pour aucun des volatiles et m'efforçais d'adopter une attitude d'absolue neutralité puisque je n'entretiens au quotidien nulle relation privilégiée avec l'un ou l'autre des protagonistes, d'autant que je suis parfaitement incapable de les distinguer. Mâles, femelles, gays ou lesbiennes, bisexuels ou trans, je ne perçois pas la différence alors qu'entre un litre de Kiravi et une bouteille de Clos de Vougeot, si. Deux autres corvidés de même espèce ayant décidé de se mêler à la conversation, le vacarme devint rapidement intense jusqu'à ce que deux voisins résidant probablement dans les environs s'en viennent à leur tour mettre leur grain de sel dans un conflit qui menaçait dès lors de dégénérer, au risque de devoir réclamer le vote d'une résolution par l'ONU. Elles étaient donc maintenant six pies, chipies aurait sans aucun doute diagnostiqué maître Lacan-le-Désopilant, six pies bavardes (dites pica pica) jacassant, ricanant, s'invectivant comme si le sort de l'Ukraine ou de la Palestine en dépendait. Après quelques minutes d'un débat forcément constructif elles ont levé le camp, par groupes de deux puisqu'il semble que chez ces gens-là on ne prise guère la polygamie ni même l'échangisme, et le silence est revenu.

Très brièvement puisque deux chasseurs à réaction de fabrication française l'ont sauvagement déchiré. Sans aucun doute chargés d'une mission de sauvegarde de la paix dans le monde ils ont filé du sud vers le nord alors que nous savons tous que les Belges, comme les Néerlandais ou les Luxembourgeois, ne nous menacent pas particulièrement puisqu'ils n'ont même pas d'armement nucléaire. J'ai cru entendre un coucou – la pie ayant mis ses œufs dans le même panier, en l'occurrence un nid dont elle a, avec l'aide de son concubin, patiemment assuré la construction – le coucou, qui n'est pas né de la dernière pluie, profite de l'absence des parents imprudents partis effectuer quelques courses au supermarché du coin, s'installe dans le nid, gobe un des œufs avant d'y déposer le sien en remplacement – car la pie sait compter – et repart sans laisser son adresse vers un autre nid de pie où il renouvellera la même opération. La pie, qui n'y a vu que du feu, couve la portée et, à la naissance des oisillons, nourrit tout son monde sans se douter de la supercherie. Au mois d'août, le coucou part sans les mêmes pour l'Afrique où les sauterelles ne manquent pas, alors qu'ici c'est plutôt de la cigale qu'il faut craindre l'invasion. En prévision de l'hiver prochain, l'homme blanc sort sa tronçonneuse et moi je rentre. L'avenir de l'humanité passe, c'est chaque jour plus évident, par la surdité.

Ce siècle universalise la destruction de l'ouïe, la Révolution fit raccourcir Louis le seizième que les Allemands prononcent Ludwig, dont ils affectionnent l'Hymne à la joie.

avril 2014

À la mémoire de Pierre Gattaz

L'association d'idées est une pratique relativement courante chez l'individu à peu près normalement constitué. Il va de soi que chez le sujet qui ne parvient pas, à n'importe quelle heure du jour, à avoir une seule idée, peu importe laquelle, la notion même d'association d'idées est de fait réduite à néant. Ne dramatisons toutefois pas puisque l'homme moyen, errant sans but dans la cité et remarquant quelques-uns de ses congénères attablés à une terrasse de restaurant, peut parfaitement faire le rapprochement avec le creux que soudain il ressent du côté de son estomac, n'étaient les sombres gargouillements qu'il n'entend peut-être même pas, habité qu'il est par le vide sidéral de sa vacuité. C'est pourtant un bel exemple d'association d'idées qui le conduit généralement, mais aussi en fonction du nombre et de la valeur des pièces de monnaie enfouies au fond de sa poche, à entrer plutôt chez le boulanger que le boucher où tout est plus coûteux, afin d'y faire l'acquisition d'un morceau de pain, ou à tenter de se jeter sur la boulangère, si celle-ci est dorée à point et s'il est un peu anthropophage.

L'homme moyen, dont il est question ici, peut parfaitement se situer intellectuellement en dessous de la moyenne et n'avoir aucune idée, de quelque sorte que ce soit. Ce qui ne l'empêche pourtant nullement d'aller voter si c'est l'époque. De fins psychologues en déduiront qu'il peut néanmoins tout à fait se trouver victime d'un rhume de cerveau, qu'ils nommeront coryza afin de prévenir toute association d'idées intempestive et inadéquate, le terme bénéficiant d'une aura exotico-scientifique alors que le rhume, fût-il de cerveau, n'évoque pas davantage que morves visqueuses et mouchoirs en papier. Qui dit coryza ne peut s'empêcher de penser au chorizo, principalement s'il est espagnol, ou gastronomiquement pervers. Par similitude phonétique, encouragée par ses antécédents ibériques et, a fortiori, de violentes pulsions libidineuses insatisfaites, il associera chorizo et corazón, ignorant au passage qu'il s'agit également d'un volcan endormi d'Équateur et, en raison des motivations déjà citées, il enchaînera tout naturellement avec la corrida dont il aime le caractère héroïque puisqu'il est, rappelons-le, particulièrement amoindri du bulbe.

Chez les sujets affectés d'une déficience mentale prononcée l'association d'idées peut être facilitée, et encouragée, au moyen d'un objet de forme parallélépipédique appelé dictionnaire. On ouvre l'engin à n'importe quelle page et on associe à tour de bras. Les plus indigents s'aideront en ayant recours au texte, certes minimaliste mais dont le folklore n'est pas sans extravagances, de la notice de leur aspirateur directement traduite du chinois. Si leurs aspirations s'avèrent plus élevées ils iront chercher l'inspiration dans ce textaillon-ci. Par exemple en choisissant bulbe. De là ils s'en iront accroître leur ébauche de culture en se renseignant sur la jacinthe, l'ail, le perce-neige ou la tulipe avant de s'égayer vers le rhizome d'où ils pourront, en remontant dans la même colonne, renouer avec la rhinopharyngite et donc, par extension, le rhume de cerveau.

On voit par là combien les mots nous sont une richesse inépuisable et l'on peut dès lors comprendre que les plus fourbes d'entre nous – qui sont quand même fort nombreux puisque nous en connaissons tous – s'en servent sans vergogne pour bernier les plus crédules tandis que d'autres en usent, avec plus ou moins de talent il est vrai, afin de nous aider, en associant nos idées et les leurs, à reconnaître qui sont précisément les fourbes, les menteurs, les truqueurs, les voleurs, les crapules...

Lesquels, une fois reconnus, identifiés et localisés, entraîneront le déclenchement, chez les moins lâches, d'une nouvelle association d'idées qui les amènera à s'emparer d'un objet éventuellement contondant ou plus définitivement efficace par son aspect tranchant. Ainsi s'écrit l'Histoire, avec des mots qui en appellent d'autres, jusqu'à ce que s'impose avec une évidente nécessité le rédempteur passage à l'acte.

avril 2014

Pince-mi et Pince-moi sont dans un bateau

Les voyages forment la jeunesse, clame-t-on volontiers depuis qu'un certain Antoine Furetière (1619-1688) a notamment affirmé dans son Dictionnaire universel : *Les voyages sont nécessaires à la jeunesse pour apprendre à vivre dans le monde*. Homme d'église et membre de l'Académie française dont il fut d'ailleurs exclu en 1685 pour avoir publié un extrait de son dictionnaire sans l'accord de ses collègues de bureau, il est né et mort à Paris sans s'être lui-même beaucoup éloigné de son quartier et il n'est pas certain que les trois cent cinquante-deux lycéens d'une école des environs de Séoul qui participaient à un voyage scolaire à bord d'un ferry sud-coréen partagent aujourd'hui un tel goût pour la découverte de fonds marins qui leur étaient inconnus.

Afin d'ouvrir mon jeune esprit aux joies de la navigation et qu'ainsi je sois à mon tour formé à apprendre à vivre dans le monde, je fus embarqué à Marseille le 4 mars 1958 à bord de l'Athos II et transporté à fond de cale en compagnie d'autres adolescents plus ou moins boutonneux avec pour finalité temporaire d'être débarqué à Oran deux jours plus tard sans avoir jamais vu le ciel probablement bleu ni pu vérifier si *l'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours*, comme me l'avait raconté un certain La Fontaine quelques temps auparavant. De cette croisière en somme initiatique je ne conserve que la bruit de la tôle craquant de partout à mesure que cet immense cercueil sonore taillait sa route dans une impressionnante masse d'eau s'opposant à lui de toute sa force, mais je n'oublie pas non plus le délicat clapotis parfumé du vomi de centaines d'heureux voyageurs épousant (le vomi et les heureux voyageurs conjointement) le mouvement contradictoire du roulis et du tangage. Ces quarante-huit heures de traversée avaient pour but de me préparer à l'exaltation pour l'inconnu que l'on m'avait programmé afin de fêter mes vingt ans dans l'allégresse d'une inoubliable odyssée. Le 2 juin 1960 je refis le parcours en sens inverse et débarquai dès le lendemain à Marseille, ce qui tend à démontrer combien le trajet est, dans certaines circonstances, effectivement plus bref au retour qu'à l'aller. Sans parler de tout ce temps irrémédiablement perdu dans l'intervalle, ces deux voyages m'ont rendu à jamais irréconciliable avec la mer, cet *abîme plein jusqu'au bord*, comme dit Jules Renard, et chaque jour qui passe m'incite à manifester davantage d'hostilité à la simple évocation du moindre déplacement. A chaque fois que je dois quitter, fût-ce pour une heure ou deux, mes murs et mes arbres, je me condamne à l'exil.

Ma jeunesse a été suffisamment formée, amplement, copieusement sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter de petits suppléments plus ou moins médiocrement ou exagérément exotiques, j'ai le tourisme en horreur et je me contrefous de ce qui se cache au bout de cette route là-bas, comme de toutes les autres. Ma curiosité est déjà suffisamment grande pour le développement continu de la saloperie humaine sans qu'il me faille aller la vérifier sur place, je me tiens informé, je me constate et j'accepte le résultat de mes déductions sans bouger d'où je suis. Le mouvement déplace les lignes et tout finit par s'embrouiller, d'autant qu'il faut périodiquement changer de lunettes. Pourquoi s'en aller mourir ailleurs quand on a déjà fait son trou, pourquoi s'en aller crever noyé au fond de la coque d'un rafiot quand on peut le faire tranquillement à la maison, au chaud et sans bouger un orteil, pourquoi puisque le cancer saura bien nous y trouver car il a énormément de talent. 355 000 nouveaux cas recensés (uniquement au pays de La Fontaine) en 2012. Heureusement *ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés*. Sacré Jean ! on finit toujours par se retrouver, à ton époque c'était la peste, on a depuis beaucoup innové. Le progrès est en marche !

avril 2014

Épurons !

Un assez lointain de mes amis, que je ne vois plus guère tant il est insupportable de prétention, s'est entiché il y a un moment déjà d'écriture ; il se voulait, me semble-t-il avoir compris, l'égal de Marcel Proust, à moins que ce ne fût d'Henri Troyat, ou quelque chose de ce genre. Il aimait à répéter cette phrase d'un certain Jules Renard : *Le véritable auteur d'un livre est celui qui le fait publier*. N'étant pas parvenu, faute du moindre talent sans aucun doute, à persuader l'un ou l'autre de ces éditeurs qui ont quand même autre chose de plus sérieux à faire que d'éditer la prose du premier imbécile venu, il songea un moment à se reconvertir dans la politique puisque c'est une branche, affirmait-il, où le premier imbécile venu précisément peut espérer faire carrière, pour peu qu'il dispose à portée de main des moyens matériels indispensables et d'un minimum d'entregent. Ce dont il était là aussi fort dépourvu bien avant que la bise ne fut venue. Un voisin de palier, ou de comptoir, lui ayant suggéré de faire connaître son œuvre considérable – insista l'autre qui secrètement pouffait – en la publiant lui-même sur un blog, il hésita durant quelque temps car il était en proie au doute et notoirement inculte dans le domaine de l'informatique. Ayant réussi à s'attacher l'assistance d'une personne compétente en la matière, notre écrivillon se lança.

Naturellement, il ne suffit pas d'être nul dans un secteur pour réussir automatiquement dans n'importe quel autre. Incapable de maîtriser convenablement la technologie, il s'avéra incapable de proposer des liens qui fonctionnent tout autant que de mettre en ligne ses propres textillons sans commettre un certain nombre d'erreurs grotesques à la suite desquelles ses lecteurs potentiels s'indignaient, s'énervaient et finissaient par admettre, secrètement pour l'instant, l'inaptitude totale de ce sombre crétin là où un enfant de douze ans à peine saurait se montrer efficace, voire brillantissime. Ses doutes surmontés, il adressa sans le moindre complexe son blog, accompagné d'une invitation à s'abonner gracieusement, à une cinquantaine de personnes dont il n'hésita pas l'ombre d'un instant à penser qu'elles sauraient se montrer enchantées d'en être les destinataires. Quelques-unes d'entre elles qui ne souhaitaient pas le contrarier lui firent savoir qu'elle s'étaient effectivement abonnées afin d'être informées de chaque nouvelle parution. Néanmoins, son blog lui indiquant qu'il était à la tête de plus d'une quinzaine d'abonnés, il voulut connaître l'identité de chacun de ses admirateurs afin, notamment, d'être en mesure de rayer d'un feutre rouge et résolument vengeur l'adresse de ces trop nombreux gougnafiers, enrageait-il, qui n'avaient pas jugé convenable d'encourager l'impudent dans une voie pareillement suicidaire où il allait nécessairement se ridiculiser, murmuraient ceux-là, confinés dans la tiédeur torpide de leurs infaillobles certitudes. Indécemment jusqu'au bout, il interrogea ses cinquante victimes, usant de procédés gestapistes qui devaient aboutir à l'inéluctable épuration. Dans les commissariats convertis en salles d'interrogatoire, on s'apprêtait déjà à tondre des femmes. D'aucuns s'isolèrent dans un mutisme superbe qui n'était pas sans évoquer la noble figure de Jean Moulin, d'autres choisirent d'ironiser sur la méthode, invoquant le droit à l'anonymat et fustigeant l'appel à la délation, quelques-uns enfin, les moins nombreux bien entendu, consentirent à passer aux aveux, admettant s'être abonnés, assurément pour faire plaisir, par charité chrétienne en quelque sorte.

Dès le lendemain matin, tandis qu'un soleil livide filtrait à peine au travers de lourds nuages annonçant un orage si dévastateur que bêtes et hommes allaient mourir en grand nombre, ce premier imbécile venu écrivait, avec un sourire idiot de contentement, le dernier mot de son textillon du jour, afin de l'adresser à ses nombreux destinataires avant que la foudre ne pulvérise son ordinateur.

avril 2014

Je ne suis pas très fort en maths, mais...

S'il est une coutume, bien confortable, qui date de la nuit des temps et qui devrait se perpétuer durant encore quelques années, disons jusqu'à l'aube du dernier jour, c'est bien celle qui consiste à toujours tout mettre sur le dos des méchants. Reconnaissons que c'est là une pratique un peu facile puisque, tout naturellement, le méchant c'est toujours l'autre. Qu'il nous suffise aujourd'hui même de considérer ce qui se produit en Ukraine dans ces rapports quelque peu tendus avec son voisin russe d'où l'on conclut immédiatement que c'est en toute logique ce dernier qui est le méchant puisqu'il s'oppose, avec un manque de délicatesse manifeste, à ce que certaines populations locales puissent choisir en toute liberté d'entrer, par exemple, dans cette grande fraternité européenne à laquelle nous sommes si fiers et heureux d'appartenir. Une poignée de rabat-joie effroyablement pessimistes fait valoir que les Ukrainiens pro-européens seraient en vérité de dangereux nationalistes, peut-être même un peu fascistes, désireux de bouter l'envahisseur hors du territoire ancestral afin de combattre les visées expansionnistes d'un peuple qui, il n'y a pas si longtemps, était composé de bolcheviks ne rêvant que d'instaurer la dictature du prolétariat. Que dire également de cette autre contrée où le chef suprême fait quotidiennement exterminer son propre peuple avec un cynisme comparable à celui d'un célèbre général chilien tandis qu'une autre poignée de rabat-joie effroyablement pessimistes, possiblement les mêmes, dénonce vigoureusement cette rébellion qui n'ambitionne rien d'autre que d'instaurer par le terrorisme un pouvoir islamiste en remplacement de cet État noblement républicain. Les exemples ne manquent pas, actuels, récents ou plus anciens, qui illustrent impeccablement ces solides certitudes selon lesquelles le méchant est en face, c'est-à-dire du côté où l'on ne se trouve pas ou, par déclinaison, dans le camp ou chez l'individu que l'on a choisi de ne pas aimer. Ce n'est pas obligatoirement que l'on aime vraiment les protagonistes ou l'individu auprès de qui on décide de se ranger, mais pour bien détester, voire haïr convenablement l'adversaire, il faut nécessairement lui opposer l'amour, l'admiration, l'empathie que l'on éprouve, ou feint d'éprouver, pour l'autre.

Le méchant, en soi-même, n'est pas vraiment méchant, pas davantage qu'un autre, il le devient par nécessité dès lors que les bons, guidés par leur crédulité, leur frivolité ou l'absence tragique d'une capacité à penser, le montrent du doigt et le désignent ainsi à la vindicte publique au nom de leur privilège à être bons. Plus les bons sont nombreux, mieux les méchants prospèrent et fructifient. Enlevez les bons, il n'y aura plus aucun méchant. C'est mathématique.

avril 2014

Vergogna bis !

Fin mars (les temps étaient électoraux) je m'étais quelque peu indigné – sans doute exagérément puisque je suis d'un naturel peu enclin au consensus – de ce qu'en haut-lieu de la pensée médiatico-politique l'on s'étonnât de l'ampleur d'une raclée, toute relative si l'on admet qu'elle fut visiblement insuffisante, subie par le pouvoir en place et, subsidiairement, de la victoire, toute relative puisque seulement prometteuse de futurs lendemains qui chantent heili heilo, de l'extrême-droite à peine dédramatisée.

Et voilà que qu'en cette fin avril, souhaitant probablement montrer à son peuple avec quel souci de bien faire il avait parfaitement saisi toute la pertinence du message qui lui avait été adressé, ledit pouvoir en place, subtilement relooké, s'adressait à lui via son chef de substitution afin de le placer (le peuple donc, faut-il le préciser ?) illico face à ses responsabilités. Car enfin, il était maintenant plus que temps de mettre le holà à cette gabegie alors même que la France, donc le peuple, vivait au-dessus de ses moyens depuis trente ans, affirma selon une dramaturgie parfaitement rodée l'homme nouvellement promu. On imagine sans peine toute une partie de la population, la plus importante évidemment, subitement frappée d'épouvante en découvrant l'ampleur du gaspillage de cet argent public – donc celui amassé grâce à son travail, à ses productions et à ses impôts – dont elle croyait, un peu stupidement, qu'il était en quelque sorte un peu le sien alors même que cet homme providentiel *plein de vertueux savoir*, comme dit Balzac dans *Le Lys dans la vallée*, accusait chacun de devoir encore rien moins que trente mille euros par tête, et qu'il allait bien falloir, et sans tarder, les rembourser. Personne, ce jour-là, n'eut l'incorrection de lui demander à qui. De son côté, le tribun répéta à plusieurs reprises qu'il assumait, sans toutefois préciser si ledit remboursement serait annuel, ou peut-être mensuel.

Pourtant, cette dette monstrueuse, n'est en vérité que le montant des profits réclamés par ce fameux adversaire (dont on nous avait assuré qu'il était anonyme) affublé d'un patronyme plutôt vague il est vrai, la Finance. À ceci près que les présidents des banques ont des noms et qu'il conviendra un jour de s'en souvenir. Banquiers à qui nous avons déjà, au cours de ces dernières années, plusieurs fois remboursé de manière anticipée l'addition du résultat de spéculations hasardeuses – elles le sont toutes plus ou moins – en privilégiant notamment le principe de la retenue à la source. Et lorsque l'endetté n'a nullement les moyens de restituer les sommes qu'on l'accuse de devoir (peut-être parce qu'il n'a plus d'emploi depuis longtemps déjà) on peut encore le jeter à la rue, avec femme et enfants pourquoi pas, on l'a vu faire il n'y a guère en Grèce, en Espagne, au Portugal, et aux États-Unis ne l'oublions pas, qui sont notre maître à penser en termes de discipline budgétaire. À bout de ressources, impuissant et exaspéré comme nul ne peut l'être, le pouvoir politico-économique renâcle à jeter en prison de tels débiteurs présumés car ce serait encore, en sus, leur offrir le gîte et le couvert. Soucieux de veiller à ne point gaspiller les deniers publics, il écartera la possibilité d'une exécution, même sommaire, puisqu'il faudra bien alors payer le tueur quand bien même il serait déjà salarié de l'État, fonctionnaire en somme. L'oubli est de loin préférable et l'indifférence une vertu cardinale pour qui prétend gouverner. S'il ne rapporte désormais plus rien, l'homme mort est en revanche définitivement silencieux et les gestionnaires ont besoin de ce précieux silence pour réformer en toute sérénité.

Balzac, encore lui, affirmait que *tout pouvoir est une conspiration permanente*. Mon cher Honoré – pardonnez cette familiarité et permettez que je vous dise que vous n'aviez encore rien vu.

avril 2014

Les gens du nord

J'ignore s'il faut en imputer la responsabilité à ce sacré réchauffement de la planète, toujours est-il qu'il n'y a plus de saisons, ma bonne dame ! ronchonait, auprès de la boulangère toute ratatinée transie dans sa camionnette de livraison et qui pourtant n'en pouvait mais, l'adjoint au maire engoncé dans son loden doublé de fourrure synthétique et les oreilles bien protégées par les rabats de sa chapka. De jour comme de nuit, les volets claquent tels des coups de fusil automnaux quand les minus s'en vont s'exalter l'arme au poing et le groin haineux à l'idée de venger une éventuelle humiliation de comptoir. Tandis que les champs, les bois et les collines se parent de toutes les nuances de green, brusquement tout s'éteint, il est six heures du soir et demain sera le jour des chrysanthèmes, encore un mois et nous fêterons Noël... Comme le temps passe ! Puis le soleil revient, aussi brutalement qu'il était parti, il semble que le vent se soit temporairement calmé, les saisons défilent à toute allure, pourvu qu'il ne neige pas en fin de journée ! Car, ces jours-ci, en plein printemps légal avec brin de muguet à la boutonnière et alors même que les robiniers ont tous la tête en fleur, au matin nous nous les gelons ! À moins que ce ne soit mon pauvre corps qui, déjà, aurait entrepris de progressivement se refroidir, manière de se préparer en vue d'un avenir ne lui promettant rien qui vaille. Il faut dire combien se veut vindicatif le vent mauvais que de viles populations nordistes nous envoient depuis de longues semaines, ruinant tous les efforts d'un ensoleillement que l'on sent déterminé en dépit de passages nuageux pesants dont il faut néanmoins se réjouir dès lors qu'ils consentent à ne déclencher aucun orage. On devine, car il faut bien trouver des coupables, derrière la violence de ces bourrasques la rage des indigènes condamnés à vivre la totalité de leur existence dans des contrées où la tuberculose et le scorbut n'ont toujours pas été éradiquées, combattant à l'aide d'alcools forts ce froid qui tue debout les chevaux négligemment oubliés dans la cour des fermes. On peut certes comprendre la haine qui les habite lorsqu'ils voient à la télévision des images nous montrant étendus plus ou moins nus sur des chaises-longues à l'ombre des parasols de couleur alors qu'une avalanche vient tout juste d'emporter la totalité du bourg voisin du leur. Sachons nous montrer compatissants à l'égard de ces malheureux, relégués malgré eux au-delà de Montélimar et qui sont contraints d'attendre, selon qu'ils sont juilletistes ou aoûtistes, durant onze mois d'affilée d'une indescriptible horreur, la date de leur libération temporaire à compter de laquelle ils seront autorisés à se ruer en convois ininterrompus vers ces territoires certainement bénits des dieux où ils pourront, durant un laps de temps déterminé, exhiber au soleil momentanément retrouvé leurs viandes blanches ou roses, cible privilégiée du mélanome malin. Comment pourrions-nous leur reprocher, lorsqu'ils doivent regagner, quand sous un ciel bas stagnant tous les poisons urbains et industriels, leurs sinistres cités où les attendent à terme et l'ennui et la mort. Voilà pourquoi nous devrions accepter, sans manifester trop d'amertume ni de rancœur, que les vents pourris descendus du nord, tout chargés de malheur, quelquefois s'abattent et s'installent, toujours trop longtemps à notre gré, sur ces terres où croissent le pastis et le rosé de Provence, le thym, la lavande puante et la cigale hystérique, mais où nous aimerions néanmoins, en dehors des mois d'été dévolus à la colonisation, pouvoir jouir pleinement de nos privilèges. Car, entre nous soit dit, n'est-il pas délectable de se laisser caresser le ventre par une brise légère et parfumée en songeant vaguement à ceux qui, un peu plus haut, là-bas, doivent subir de telles intempéries qu'on ne saurait les souhaiter à personne.

mai 2014

Au fond des tiroirs de l'oubli

Peut-être devrions-nous nous réjouir de n'avoir pas connu le théâtre à l'époque de Sarah Bernhardt ou Réjane puisque nous appartenons à un temps où les comédiens, à l'exception de quelques pitres notoirement célèbres, ont adopté un jeu plus nuancé, presque mais seulement presque, comparable à ce qui se fait au cinéma, sauf là encore de la part de quelques pitres notoirement célèbres, sans doute les mêmes, soucieux d'atteindre jusques aux tout derniers rangs du public payant au risque de perturber certaines torpeurs digestives. Au tout début du siècle précédent – c'est assez dire s'ils ne sont plus guère nombreux ceux qui prétendraient me contredire au motif qu'ils y étaient – Jules Renard fait l'éloge d'un comédien, qui créa le rôle de Cyrano dans la pièce de Rostand, dont il vante la lecture que fit celui-ci de ce conte d'Alphonse Daudet, *Le Sous-Préfet aux champs*. Je n'entends pas dénigrer ici le talent de Constant Coquelin, dit Coquelin Aîné (1841-1909), président de la Société de secours mutuel des artistes fondée en 1840 par le baron Taylor et qui s'en vint terminer sa vie dans cette maison de retraite des vieux comédiens (dite aujourd'hui des artistes dramatiques) qu'il avait eu la bonne idée de fonder, sise à Couilly-Pont-aux-Dames en Seine et Marne dont les autochtones, au nombre approximatif puisque non vérifié depuis deux ou trois ans de deux mille cent cinquante-cinq, se nomment les Colliaciens.

Je conserve néanmoins, pour ma part, intact le souvenir de l'interprétation que donna, entre autres merveilles, de ce texte remarquable, le soir du 21 mars 1957 au théâtre du Petit Marigny, Marc-Georges Trachtenberg, à peine plus connu aujourd'hui d'une poignée de vils passéistes sous le nom de Jean-Marc Tennberg. Né en 1924 et mort à Lourmarin d'avoir gagné assez d'argent pour s'acheter un petit avion. Mort en 1971 et oublié d'une manière radicale (six lignes dans Wikipédia, c'est donc à l'évidence qu'il y a à son sujet beaucoup moins à raconter que concernant Jean Dujardin – pas le théologien – dont je m'étonne tout à coup de l'intrusion inopinée en un domaine qui ne le concerne nullement, à moins bien sûr qu'il ne s'agisse de ma part d'un subterfuge ne manquant d'ailleurs nullement de finesse destiné à me permettre d'effectuer un subtil retour sur la carrière et le talent, certes effroyablement démodé lui aussi, de Constant Coquelin, dit Coquelin Aîné). Ce à quoi je me garderai bien d'acquiescer puisque je n'ai pas eu l'honneur de lui être présenté, alors que Jean-Marc Tennberg, oui. Je venais tout juste d'avoir dix-neuf ans.

Ce fut une époque – celle de Coquelin – où, pour peu que le théâtre fût de dimensions importantes, les comédiens étaient tenus de forcer lourdement le trait, d'autant que les appareillages auditifs n'en étaient encore qu'à leurs balbutiements tandis que les opticiens occupaient déjà un marché prometteur. Attachés qu'ils étaient, ou le prétendaient, à ne pas oublier les spectateurs à prix réduits du fond de la salle, leur jeu s'en trouvait nécessairement outré, aussi bien dans l'émission sonore que pour ce qui concerne mimiques et gestuelle. Les auteurs dramatiques se devaient d'y penser en incluant un certain nombre d'effets destinés à faire rebondir l'action en rendant davantage spectaculaire le jeu des acteurs. Bien qu'il ait été muet et donc indifférent à la compréhension d'un dialogue inexistant, le cinéma à ses débuts dut avoir recours à des excès similaires pour formaliser les sentiments des personnages. Qu'il s'agisse des grandes tragédies classiques ou de comédies dites de boulevard, les comédiens étaient amenés à en faire des tonnes, et il semble qu'ils ne s'en privaient guère – Coquelin Aîné ou Guitry père comme les autres – puisque des salves d'applaudissement saluaient la performance. Il est désormais cer-

tain que dire *Le Sous-Préfet aux champs* au stade de France exige un degré d'outrance exceptionnel, c'est la raison pour laquelle chanteurs et humoristes privilégient dorénavant le port de micro, l'idéal étant atteint lorsque celui-ci laisse à l'interprète les mains libres.

Que Jean-Marc Tennberg ait réussi l'exploit de réunir devant leur archaïque téléviseur un nombre impressionnant d'individus qui, pour la plupart ignoraient jusqu'au nom des écrivains et poètes dont il était venu, chez eux et en prime time comme on dit maintenant, leur dire quelques pages est proprement invraisemblable. Aujourd'hui que les écrans sont plats, mesurent un mètre de diagonale et transmettent en haute définition une image avec son dolby stéréo, nul comédien et nulle chaîne aussi payante soit-elle ne prendraient l'initiative de proposer en lieu et heure d'une série forcément policière de remplir le temps de cerveau disponible du crétin cathodique en venant lui raconter de petites histoires signées La Fontaine, Baudelaire, Rimbaud ou Jules Laforgue.

Je l'entends et le revois encore, nous disant avec jubilation *Premier rendez-vous au square Monge* ou *Le Bonheur* de Paul Fort, avec tendresse *La Ballade de Florentin Prunier* de Georges Duhamel et avec tout l'humour triste indispensable *La Grasse matinée* de Prévert. Et bien sûr *Le Sous-Préfet aux champs*, flamboyante apologie de la sieste dans un petit bois de chênes verts.

La bêtise crasse a pris toute la place et personne, à quelques exceptions près, ne se souvient de Jean-Marc Tennberg, né Marc-Georges Trachtenberg et bien rangé dans les tiroirs obscurs et silencieux de l'oubli. Quiconque est assez curieux et opiniâtre peut réussir à se procurer quelques-uns des enregistrements de ses récitals à la Radio télévision française ou aux théâtres du Petit Marigny et Fontaine, mais il est quand même pour le moins singulier que ni le vénérable Institut national de l'audiovisuel ni le premier margoulin venu n'aient émis l'idée de produire en dvd les images très vraisemblablement enregistrées à l'époque. Lui ferait-on payer, aujourd'hui encore, la dernière galette vinyle enregistrée et produite par Tennberg, dédiée à son père mort à Auschwitz, intitulée *Le sang des hommes* et sous-titrée *Un flic dort en chacun de nous*, composée de témoignages sur les répressions de mai 68, la torture en France, en Algérie et au Vietnam. Album, à ma connaissance, jamais réédité en compact-disc. L'exemplaire N°001 avait été gravé spécialement et adressé au Général de Gaulle, président de la République Française. Le mien n'est pas numéroté.

mai 2014

Mon Dieu, faites qu'ils se retiennent !

L'homme, comme toute autre espèce d'animal, est soumis à un certain nombre d'obligations, dont on dira qu'elles sont naturelles et, pour cette excellente raison, qu'il ne peut s'y dérober. D'autant qu'il n'aurait rien à y gagner, bien au contraire. Elles sont communes à la plupart des variétés existantes et on les rencontre couramment chez l'indigène de Mongolie tout autant que chez l'épépineur de pastèques du Haut-Var et quelques pseudo-scientifiques à lunettes vont jusqu'à affirmer, sans la moindre preuve évidemment, que déjà, elles existaient aux temps incertains du pléistocène, c'est-à-dire tout de même assez antérieurement à l'invention du nain de jardin et du bidet à jet rotatif.

Les spécialistes parlent le plus souvent de fonctions biologiques, laissant entendre par ces termes qu'elles contribuent assez largement à la survie, voire à l'épanouissement de l'individu. Toutefois, certains sujets, dotés dès le départ semble-t-il d'un fort désir de se singulariser, affichent volontiers de coupables penchants qui pour les beaux-arts, qui pour la littérature, qui encore pour la musique et font ajouter sous leur patronyme gravé dans le marbre apposé à l'un des pilastres, généralement celui de droite, encadrant le portail de leur résidence principale, leur qualification – professionnelle en quelque sorte : compositeur, écrivain, voire auteur dramatique ou poète, artiste plasticien... et j'en passe, d'aucuns ne reculant devant aucune supercherie pour revendiquer leur appartenance à une élite auto-proclamée.

Ces gens-là prétendent que c'est en somme une sorte de maladie, qu'ils ne peuvent pas faire autrement, que quelque part leur vie en dépend, qu'ils sont incapables – quand bien même ils le voudraient, et d'ailleurs ils ne le veulent en aucun cas – de consacrer leur précieux temps à des activités ordinaires, pour ne pas dire assez quelconques dont le commun généralement se satisfait, et c'est tant mieux pour lui, ajoutent-ils. Leur besoin, viscéral disent-ils, de créer chaque jour que Dieu fait – disent-ils encore lorsque l'égarément les saisit – est tel qu'ils en oublient parfois de se nourrir, voire de dormir alors qu'ils devraient prendre en considération le nécessaire repos de cet organe essentiel sans lequel ils ne seraient en vérité pas davantage utiles à la civilisation que n'importe quel subalterne municipal affecté à l'entretien de la voirie. Ils ne doutent de rien quant à la grandeur de leur indispensable mission sur terre, néanmoins quelques-uns d'entre eux parviennent l'espace d'un instant à demeurer humbles devant leur œuvre tant elle les dépasse.

Ils n'hésitent que très exceptionnellement avant de se lancer dans la création d'un nouveau chef-d'œuvre puisqu'ils devinent combien il leur sera impossible de s'opposer à cette force, ô combien impérieuse, qui les habite jour et nuit et leur impose de sans cesse pousser ce rocher en dépit de la dureté de la pente à gravir. Ils savent, oui ils savent pourquoi ils ont été choisis afin de glorifier la beauté du monde en la transcendant et il leur arrive de sourire un instant lorsqu'ils découvrent l'incertitude de celui-ci, ou cet autre là-bas, pitoyable au moment où il lui faut défier la bête, l'affronter et la vaincre. L'avenir appartient à ceux qui osent et seuls les médiocres choisissent de s'abstenir.

Comment ? Vous pouvez vous retenir d'écrire et vous hésitez ? répondit Gide à de jeunes auteurs qui lui demandaient s'ils devaient poursuivre.

mai 2014

Bucolique (en un seul mot)

Les rameaux les plus élevés des robiniers ploient sous le poids des grappes blanches – on en cueille parfois pour confectionner des beignets de fleurs d’acacia (ineptie bien entendu puisque nul n’irait, sauf un master chef particulièrement cathodique, rouler des boules de mimosas dans de la pâte à beignet) – grappes blanches dont le parfum sucré descend et s’étale plus largement au fur et à mesure que s’élève le soleil, réchauffant l’air du matin. Un coucou se pose un peu lourdement sur une branche à moins de quatre mètres de moi, il pousse son cri à trois reprises et s’envole. Plus haut, beaucoup plus haut, un aigle se laisse dériver mollement dans une superbe économie de mouvement et disparaît subitement. De l’autre côté de la combe, l’appel de détresse d’un âne s’achève doucement dans un râle qui semble l’épuiser tout à fait. Quelques véhicules filent sur la route, conduits par des individus pressés de se rendre de là à là-bas, probablement afin d’y exécuter des tâches d’une importance considérable.

Des hommes et des femmes, qu’un nécessaire souci de profitabilité n’a pas encore convertis en chômeurs, sont déjà au travail depuis plus ou moins deux heures. Demain, ou après-demain, leur inutilité sera déclarée patente quand seuls les services dits de sécurité – police, armée, gendarmerie et milices – s’avèreront indispensables au maintien de l’ordre, puisque le désordre ne peut que contrarier la poursuite des travaux de ces chercheurs attachés à la construction et au développement d’un monde dont la perfection résidera précisément dans la disparition des inutiles. Demain, ou après-demain, ils ne seront plus que quelques-uns – des milliers, des dizaines de milliers ou peut-être à peine davantage, une élite en somme – à se partager la galette car il n’y en aura pas pour les retardataires dès que ceux-là auront tout raflé. Les pauvres ne serviront plus à rien lorsque les petites, les basses, les sales besognes n’auront désormais nulle vocation à exister dans un système enfin parfait où l’humain le plus désespérément médiocre n’aura d’autre fonction que celle d’être déchet, éventuellement convertible en engrais ou en combustible. Le grand nettoyage aura commencé.

Le ciel se couvre de gros nuages noirs, seulement gris foncé par endroits, sans doute pleuvra-t-il bientôt, l’air semble s’être chargé d’humidité, les fleurs des robiniers n’ont plus d’odeur, les oiseaux se sont tus, à l’exception des tourterelles qui continuent de claironner compulsivement, probablement flattées de constater que les imbéciles les prennent pour des colombes de la paix.

Demain, ou après-demain, après que la même élite ait sabré le champagne pour fêter indignement l’abolition de l’esclavage, les hommes de bien(s) feront organiser le transfert de leurs récents profits à l’abri des regards indiscrets ou concupiscent, en des contrées fiscalement paradisiaques, reconstituant ainsi leurs défuntes colonies. Lorsque les trésors sont bien cachés on peut même se passer de plus de la moitié de ses esclaves.

Finalement, il ne sera pas tombé une goutte !

mai 2014

Qui veut la paix prépare la guerre. Bonne excuse !

Depuis le début du vingtième siècle l'homme de progrès s'est plu à améliorer chaque jour ses conditions d'existence, notamment en inventant quantité d'objets, d'outils et de machines dont il s'était fort bien passé jusque là mais dont l'indispensabilité lui est apparue de manière flagrante et ce de manière d'autant plus évidente qu'il se mit à les perfectionner sans cesse. Dans ses *Carnets*, Camus cite Montesquieu (1689-1755) : *L'Europe se perdra par ses hommes de guerre*. Il ignorait pourtant tout de ces grands hommes qui n'étaient pas même encore nés. De Napoléon Bonaparte à Bachar el-Assad – la liste est longue et colorée, et il n'est pas nécessaire d'entrer dans le détail dès lors que chacun aura à cœur d'y ajouter ses crapules préférées – le parcours est joliment jalonné de célébrités dont l'idée fixe principale aura toujours été de faire exterminer le plus grand nombre, sans véritablement se soucier du sort de ses propres concitoyens. Ce n'est certes pas un privilège strictement européen puisque notre belle civilisation a tenu à partager ses bienfaits avec d'autres populations qui ne demandaient qu'à tirer profit elles aussi d'une telle évolution. Semblable altruisme explique, en partie, cet élan colonisateur qui porta quelques peuples européens – alors que précisément la Commission européenne n'avait pas encore, et pour cause, émis la moindre directive en ce sens – à éduquer dans un esprit d'ouverture les indigènes de ces contrées exotiques qui allaient ainsi devenir fournisseurs de richesses, de main d'œuvre, voire de chair à canon et, cerise sur le pudding, d'indispensables consommateurs.

Tout homme de pouvoir est, par nature, homme de guerre. La guerre n'étant qu'un moyen comme un autre d'asseoir, d'élargir et, finalement, de perdre son pouvoir. Le concept même d'Europe, dont on nous dit qu'il fut motivé par le désir de ne plus se faire la guerre entre voisins d'un même continent, aurait pu aisément déboucher sur une catastrophique hécatombe d'emplois, non seulement dans la noble corporation militaire mais également au sein des entreprises produisant les matériels destinés à tuer, si de fieffés penseurs n'avaient suggéré juste à temps d'aller faire la guerre ailleurs. Les emplois ainsi sauvegardés, il fallait encore se soucier d'obtenir, d'affirmer et de maintenir une certaine suprématie car quiconque n'est pas roi ne peut être que sujet, éventuellement courtisan. C'est ainsi que fut mise au point et peaufinée l'idée de guerre économique, laquelle a le grand mérite de ne générer qu'un minimum de bruit et autres nuisances diverses, de préserver l'immobilier existant alors qu'il y a déjà tant de gens qui dorment dans la rue dont l'image nuit au commerce du tourisme, et de ne point venir surcharger inutilement hôpitaux et cimetières que le cancer suffit amplement pour l'heure à approvisionner en chair plus ou moins fraîche.

Les conquérants auxquels songeait Montesquieu ont été remplacés par des grossistes en costume griffé qui voyagent en classe affaires, s'endorment au creux des draps d'hôtels climatisés en fornicant dans des escort-girls qui le valent bien. En apparence cette guerre-là est extraordinairement propre, les victimes n'y traînent pas sur les champs de bataille et nul monument aux morts ne sera tenu d'en rappeler le nombre ni même l'identité. Sa durée est indéterminée, personne ne peut prévoir qui la gagnera, pour autant que quelqu'un la gagne, et les guerriers se satisfont d'un anonymat relatif. Pas un chef d'État ne décore ses valeureux margoulins de haute compétence sur la place publique, les choses se passent sans tambour ni trompette, sur un ou plusieurs comptes offshore à l'abri des regards indiscrets. Le grand art est d'avoir su faire en sorte que le commerce le plus interlope bénéficie d'une devanture dont l'enseigne revendique ouvertement une absolue légalité.

Oh ! What a Lovely War, disent les Britanniques. Que nous avons traduit par *Ah Dieu ! que la guerre est jolie*. On peut quand même s'interroger sur l'irruption inopinée de ce type dans cette affaire.

mai 2014

Neuf à dix Beaufort

Depuis plusieurs jours déjà, du matin au soir et du soir au matin, le vent monte à l'assaut de tout ce qui dépasse le niveau du sol. Les isobares resserrées en seraient la cause, reste à savoir pour quelle raison elles se resserrent et à attendre qu'elles s'écartent pour qu'il soit de nouveau possible d'entendre autre chose que cette clameur discontinue ponctuée d'accès de fureur dans lesquels on devine la ferme intention de briser, d'anéantir ce qui prétend lui résister. On ne manquera certainement pas de m'objecter, avec une ferveur panthéiste, que le vent participe d'un grand ensemble de phénomènes naturels, donc forcément admirables, dont il conviendrait non seulement de s'accommoder mais plus encore de se réjouir, car...

Car, sans ces rafales hargneuses, les fumées pestilentielles, les fameuses particules fines qui contribuent au charme rare des concentrations urbaines, les miasmes de toutes sortes qu'expulsent sans vergogne des milliers de catarrheux s'attarderaient volontiers parmi nous dans la tiédeur de nos Thermolactyl douillets alors que grâce à elles ce sont nos voisins plus ou moins proches qui ont le bonheur d'en profiter. On sent bien dans ce raisonnement tout l'altruisme qui se dissimule, à peine, derrière cette admiration béate pour les bienfaits de la nature. Quiconque n'a jamais connu l'émouvante beauté d'une promenade pédestre sur la route de la digue qui relie les Saintes-Maries-de-la-Mer à Salin-de-Giraud par un bel après-midi de bon gros mistral ignorera à jamais le vertige que peut provoquer semblable communion avec les Éléments – ici, à l'évidence, la majuscule s'impose. La vaste étendue – où seuls le taureau, le moustique et l'enshorté estival laissent deviner que la vie pourrait s'y avérer possible – s'apparente au désert, sans les dunes, et offre un large espace à ce vent du nord, *écoutez-le s'écarteler*, qui a eu pour concentrer sa puissance toute la longueur du couloir rhodanien. On a ainsi là un modeste aperçu de l'ivresse qui peut saisir l'imbécile ordinaire embarqué sur son frêle esquif au milieu de n'importe quel océan lorsque l'aimable aquilon est gratifié d'un dix Beaufort par les spécialistes enthousiastes.

Persuadés qu'ils disposent de l'imparable réplique, les fervents panthéistes déjà cités se rengorgeront d'importance en invoquant l'horreur de ces pluies que le cher zéphyr détourne à seule fin de nous être agréable. Et je les vois déjà, pétrifiés d'incrédulité, lorsque je leur avouerai que j'aime ici entendre et regarder tomber la pluie, principalement ajouterai-je en aparté lorsque, la tendance étant à l'humidité, je ne suis plus contraint de remplacer ma tête sur l'oreiller par une cuvette en plastique de fort jolie couleur bleue. Qui oserait affirmer son hostilité face au spectacle doucement mélancolique d'une revigorante averse dès lors qu'il est à l'abri pour contempler cet arrosage bienvenu, qui oserait s'opposer sans même un soupçon d'égoïsme coupable à ce que les haricots verts du jardin, les radis de dix-huit ou vingt et un jours, ainsi que les herbes folles et les modestes pâquerettes s'abreuvent de conserve, tout comme le font les hommes soudain déshydratés, la mésange charbonnière ou la grosse normande débonnaire s'en venant boire dans la flaque afin d'allaiter leurs chers petits, qui donc oserait ?

D'ailleurs, n'a-t-on point vu tel homme amoureux chanter sous la pluie, surmontant le risque de glisser et de se rompre le cou sur le bord du caniveau parce qu'il s'est juste à temps acheté des chaussures neuves, parfaitement étanches et à semelles antidérapantes, ne l'a-t-on point vu ?

Gardons-nous de jeter dans le même sac vent et pluie sous le fallacieux prétexte qu'ils appartiendraient l'un et l'autre à la noble famille des Éléments, au même titre que la neige, cette autre calamité. Gardons-

nous de confondre Cioran et Ceausescu au motif qu'ils seraient, chacun dans son genre certes, tous les deux des humoristes roumains, et ne tentez pas de surcroît d'y ajouter Berlusconi, qui d'ailleurs n'est pas complètement roumain. Ne mélangeons pas tout, à commencer par l'ivraie et le bon grain.

Le vent aurait tout à gagner à se montrer discret, à se convertir en douce brise afin de tourner délicatement et à l'instant précisément nécessaire chaque page de ce livre d'André Hardellet que j'avais prévu de relire, allongé dans ma chaise-longue à l'ombre frémissante de mes chers robiniers. Un tel tapage, manifestation d'une grossièreté sans nom, ne peut que nuire à la réputation du bougre et l'on aura beau jeu de prétendre célébrer les mérites d'un semblable ruffian, j'en dénoncerai sans faiblir les méthodes : bourrasques, rafales, tempêtes, tornades, cyclones... on l'a vu le 7 novembre 1940 tordre en tous sens et finalement pulvériser en moins d'une heure le Tacoma Narrows Bridge, long de 1800 mètres et inauguré quatre mois auparavant, comme s'il s'était agi d'une simple boîte d'allumettes.

Je recommande aux quelques amoureux éperdus du vent de se renseigner auprès de leur voyageur préféré afin de réserver dès maintenant leur place sur la prochaine navette à destination de Saturne et Neptune. On raconte que les vents y atteignent couramment les mille quatre cents kilomètres à l'heure. Avec infiniment de convoitise et une pointe humide d'émotion dans l'œil les amateurs affirment que ça décoiffe.

mai 2014

1.	Je ne sais pas	4
2.	Et si jeunesse savait...	6
3.	N'est pas nazi qui veut	8
4.	Le choc	10
5.	À ta santé, Fred !	11
6.	Times is money !	12
7.	Top secret	13
8.	Il reste des raviolis...	15
9.	Hier, j'ai vomi	16
10.	Éloge de l'imbécile ordinaire	17
11.	Non plus témoin mais acteur de son temps	18
12.	Toujours plus !	19
13.	Les Feuilles mortes	20
14.	Les Artistes seraient-ils des gens comme les autres ?	23
15.	Tout ému	25
16.	En direct et en prime time	27
17.	Pourquoi ?	28
18.	Concédons, il en restera forcément quelque chose	29
19.	Le Déshonneur des poètes	30
20.	Allez, papy, le dernier pour la route !	32
21.	Sus aux insomniaques !	33
22.	Conte d'après Noël	34
23.	L'Exigence est un vice de nanti	35
24.	La Tradition, c'est l'homme !	37
25.	Meilleurs vœux !	38
26.	Le Défilé du quatorze juillet... et le reste	40
27.	Rendez-vous au Café Braünerhof	42
28.	Sus aux pessimistes !	44
29.	Tous ensemble...	45
30.	La Moindre des choses	47
31.	Mégalo, moi ?	49
32.	Rassuré(s) ?	51
33.	Attention au croisement	52
34.	Fichtrement et même bougrement	54
35.	Le Laid déborde	55
36.	Fume, c'est du Belge !	57
37.	Joindre l'inutile au désagréable	59
38.	De mon temps ?	60
39.	Qui dit mieux ?	62
40.	Il y aurait surboum chez les défunts, dit-on	64
41.	Du bobo et de son développement durable	66

42.	Le Sosie de Pavese	68
43.	Les Nazis sont toujours là	70
44.	Roboratif et gouleyant	71
45.	Et vous les avez tous lus ?	72
46.	Alors, heureux ?	74
47.	Comme le temps passe...	75
48.	J'interdis	76
49.	La Consécration	77
50.	Décevoir	78
51.	Va savoir !	79
52.	Disparu	80
53.	Exercice de style	81
54.	Aux abris, les enfants !	82
55.	Un bon souvenir	83
56.	Ami, entends-tu	84
57.	Amputons, il en restera forcément quelque chose !	85
58.	À la recherche des mots perdus	86
59.	À l'arrière les arriérés !	87
60.	Vergogna !	88
61.	La Fontaine versus Racine : un partout !	89
62.	À reculons	91
63.	Seul le Collège de 'Pataphysique ne prétend pas sauver le monde	93
64.	Ah ! Manuela...	95
65.	La Foire du trône	96
66.	Heureux qui comme Ludwig...	97
67.	À la mémoire de Pierre Gattaz	98
68.	Pince-mi et Pince-moi sont dans un bateau	99
69.	Épurons !	100
70.	Je ne suis pas très fort en maths, mais...	101
71.	Vergogna bis !	102
72.	Les Gens du nord	103
73.	Au fond des tiroirs de l'oubli	104
74.	Mon Dieu, faites qu'ils se retiennent !	106
75.	Bucolique (en un seul mot)	107
76.	Qui veut la paix prépare la guerre. Bonne excuse !	108
77.	Neuf à dix Beaufort	109